LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1950

SOMMAIRE

JEAN PAULHAN :
Jean-Paul Sartre n'est pas en bons termes avec les mots. 9

RAYMOND ARON :
Dynamisme de la guerre totale 21

FRANÇOIS MAURIAC :
Préambule au *Feu sur la terre* 44

PIERRE JEAN JOUVE :
Six lectures de radio 48

JEAN GRENIER :
La philosophie peut-elle se passer du philosophe ? 61

GEORGES BERNANOS :
Un mauvais rêve (II).................... 69

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

CLAUDE MAURIAC : *Anthologie de l'Humour noir*, par André BRETON.................... 120

JEAN-YVES CHEVALLIER : Des sables à la mer, par Henri Bosco.................... 128

LES ROMANS :

ROGER NIMIER : C'est la rentrée.................... 130

ANDRÉ FRAIGNEAU : Un nouveau romancier du bonheur 138

CLAUDE ELSEN : Le roman est-il un genre périmé ? ... 141

LES LETTRES ANGLAISES :
YVONNE DAVET : Vladimir Nabokov 145

LES LETTRES ALLEMANDES :
ALBERT-MARIE SCHMIDT : Gœthe peut-il encore nous aider à vivre? 149

L'HISTOIRE :
PHILIPPE ARIÈS : Religions d'hier et d'aujourd'hui.. 155

LE THÉATRE :
GUY DUMUR : Le théâtre dans le théâtre............ 163

LE CINÉMA :
MICHEL BRASPART : Vivent les acteurs... et quelques metteurs en scène 168

LA MUSIQUE :
CLAUDE ROSTAND : Faut-il une politique des festivals? 171

LES BEAUX-ARTS :
BERNARD DORIVAL : Sous le signe de la contradiction 175

LA VIE COMME ELLE VIENT :
GERMAINE BEAUMONT : A grands traits............ 178

★

PROMENADES

WALTER JENS :
Le dimanche, à trois heures.................. 182

JEAN-PAUL SARTRE
N'EST PAS EN BONS TERMES AVEC LES MOTS

Jean-Paul Sartre s'est une fois pour toutes prononcé sur les problèmes du langage. Il leur consacre, dans *Situations* I, quelque quatre-vingts pages, qui sont méthodiques et même méticuleuses, coupées de petites scènes sociales ou érotiques, ornées de métaphores, directes, pressantes — et auxquelles je ne vois enfin qu'un défaut : c'est que, malgré la bonne volonté, les loyaux efforts de Sartre, il n'y est pas une fois question du langage.

I. — D'une expérience passive.

Il n'est pas d'enquête valable qui ne parte d'un fait ou d'une expérience. Mieux, d'une suite d'expériences. Sartre a trouvé les siennes dans les ouvrages de Parain. Car :

les événements ont réalisé pour Parain ce qu'on appelle en méthodologie une « expérience passive » : le mot s'est isolé de lui-même, spontanément, en conservant toutefois une odeur humaine (1).

Cette « odeur » fait une image un peu gênante. Mais voici ce que veut dire Sartre : c'est qu'à la différence du linguiste, qui étudie « le langage quand personne ne le parle, un langage anonyme, où les mots sont jetés sur la table comme des poissons morts (2) », Parain a eu affaire à ce langage émou-

(1) *Op. cit.*, p. 198.
(2) P. 192.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

vant, « tout armé, tout vivant, qui sort tout chaud d'une bouche humaine (1). » Bien. Voyons les expériences.

Brice Parain, à son retour de la guerre de quatorze, trouve

*tous les mots autour de lui, serviteurs empressés. Et pourtant, dès qu'il veut s'en servir, ils le trahissent. S'agit-il de décrire aux femmes, aux vieillards, ce que fut la guerre, il n'a qu'à tendre la main : il pourra prendre les mots d'*horreur, *de* terreur, *d'*ennui. *Mais les mots ne sont pas compris comme ils ont été dits. Qu'est-ce que la terreur pour une femme? Et qu'est-ce que l'ennui? Comment insérer dans le langage une expérience qui fut faite sans lui?* (2).

Donc, Parain a mal aux mots, et nous tous avec lui, si nous ne disposons aujourd'hui que d'un

langage aux mots malades, où « Paix » signifie agression, où « Liberté » veut dire oppression et « socialisme » régime d'inégalité sociale (3).

Sartre précise encore :

En vain les mots couraient-ils, vers le même temps, après leurs objets : ils avaient pris trop de retard. Que dire de la « Paix », par exemple? Les Japonais avançaient, avec des canons et des tanks, au cœur de la Chine : pourtant ils étaient en paix avec les Chinois puisque la guerre n'était pas déclarée... Et si nous renonçons à définir la guerre comme un conflit armé, dirons-nous que l'entre-deux-guerres était une guerre ou une paix? C'est au gré de chacun : blocus, rivalités industrielles, luttes de classes, n'en voilà-t-il pas assez pour que je parle de guerre (4)?

Voilà qui est très vrai. Sartre emprunte à Parain un exemple plus frappant encore :

Parain propose à un banquier de donner des leçons à ses enfants, pour gagner quelque argent. Le banquier aussitôt s'informe : qui *est Parain? En* 1920, *cela signifie : a-t-il fait*

(1) P. 197.
(2) P. 198.
(3) P. 194.
(4) P. 203.

la guerre? et comment? Que répondra Parain? Qu'il était soldat de deuxième classe? C'est la vérité. Mais quelle vérité? A coup sûr, une vérité sociale, qui prend place dans un système de fiches, de notations, de signes. Mais Parain est aussi normalien et agrégé : comme tel, il aurait dû *être officier.* « *Disant* soldat de deuxième classe, *je dirai pour l'ouvrier un copain, pour le banquier un suspect, peut-être un révolté, en tout cas un problème et non pas la confiance immédiate.* » *Et Parain ajoute :* « *Si je disais* deuxième classe, *je penserais : négligence au début, honnêteté de n'avoir pas voulu, malgré les avantages, commander, parce que je ne m'en croyais pas capable... Le banquier ne pensera-t-il pas : manque de dignité, amour du vulgaire, manque de patriotisme? Disant le vrai, je trompe plus que mentant...* » *Parain choisira donc de se dire lieutenant. Non pour mentir, mais précisément pour se faire comprendre* (1).

Ici Sartre ajoute : « Avec les mots, les banquiers, les industriels, les puissances s'insinuaient dans Parain, et lui volaient ses pensées les plus intimes, les détournaient à leur profit. » Et voilà très précisément dénoncé le mal du langage. Quant à le guérir... le mensonge ne peut être qu'un remède passager. Parain va d'abord adopter, pendant quelques années, la solution communiste : il s'agirait moins, pour les hommes d'aujourd'hui, si l'on en croit Lénine, de comprendre le langage que de le changer. Chaque mot doit devenir un mot d'ordre, que la classe dominante de demain — la classe ouvrière — chargera de *son* sens.

Soit. Mais un peu plus tard, Parain adopte au contraire la solution religieuse : de toute évidence, ce n'est pas l'homme, mais Dieu, qui est l'auteur du langage. Tâchons de mériter les mots avec leurs sens, tels qu'ils nous sont donnés : le mot *honnêteté*, le mot *travail*, le mot *paiement au comptant* — tout ce que la civilisation a quitté et qu'elle aspire à retrouver ; le mot *amour* :

Je déclare à une femme que je l'aime... N'ai-je pas simplement promis, n'est-il pas simplement entendu entre nous que

(1) P. 198.

ce mot aura la signification que nous allons lui donner en vivant ensemble... Nous a-t-il attendu pour avoir ce sens que nous lui donnerons?

Ainsi Brice Parain se voit-il conduit, à partir de la même expérience, tantôt à une doctrine activiste et orgueilleuse, tantôt à la doctrine opposée : mystique, contemplative. Quant à Sartre... Mais ce sera pour tout à l'heure.

II. — Les porteurs de mauvaises nouvelles.

Je reviens à l'exemple du banquier. Où est la trahison des mots, le branle des manettes, le jeu dans l'engrenage, dont on nous parle? A première vue, je ne le vois pas. Le banquier veut apprendre, sans plus, ce qu'était Parain ; il entend, je suppose, *soldat de deuxième classe*. Le voilà fixé. Que voulait dire, que *doit* dire Parain? Qu'il était soldat de deuxième classe? Eh bien il l'a dit. Très exactement. Très fidèlement. Si je cherchais un cas où le langage joue de façon parfaite, je n'en voudrais pas d'autre. Ainsi du reste. Reprochez-vous aux Japonais de n'avoir pas *déclaré* la guerre, qu'ils font en effet? Mais il est simplement probable qu'ils trouvent leur avantage à mentir (comme Parain à se dire officier). Et de quoi se plaint-on enfin?

De quoi l'on se plaint, je le vois très clairement. C'est que Parain de son côté, comme le banquier du sien, forment sur la guerre en général, sur l'état de soldat de deuxième classe en particulier, des sentiments, des opinions, des préjugés si l'on veut — bref, une philosophie — entièrement différentes ; celui-ci voit de l'honnêteté, de la modestie, où l'autre ne discerne qu'un manque de dignité, un patriotisme douteux. Soit. Mais qu'est-ce que le langage — qu'est-ce que *notre* langage — peut avoir à faire là-dedans?

Rien du tout. Somme toute, de tels écarts sont communs. Les femmes, de tout temps, se sont plaintes qu'il fût difficile de faire comprendre aux hommes les douleurs de l'accouchement : elles ne condamnaient pas pour autant le langage, mais l'égoïsme masculin. Libre au soldat libéré de blâmer à

son aise l'égoïsme féminin, la couardise de l'arrière et le reste. (Il ne s'en fait pas faute.) Pourquoi se plaindrait-il des mots? *Horreur, terreur, ennui* s'entendent ici et là de même. A ce compte, c'est bien d'autres mots qu'il faudrait condamner. La mort c'est, pour celui-ci, la vie éternelle et plus tard le corps glorieux ; pour celui-là, la disparition pure et simple. Qui songerait à se plaindre du mot *mort?* Dieu, c'est pour Henri la superstition, le vide, le rien ; pour son voisin Thomas la raison de tout, l'Être suprême. Qui s'en prendrait au mot *Dieu?* Si *Dieu* et la *mort* — si *deuxième classe* — n'étaient d'abord pour nous qu'un signe écrit (comme il arrive en chinois), s'ils n'étaient qu'un geste des doigts (comme il arrive dans le langage des sourds-muets), l'écart et la divergence resteraient les mêmes. Ce sont les pensées qui profondément diffèrent, non les mots. Et même les mots ont ce grand avantage : c'est qu'ils mettent en évidence les différences du sentiment, les variétés de la raison. Pourquoi donc s'en prendre à eux?

Pourquoi, je n'en sais trop rien. Ah ! je vois du moins que Sartre et Parain ne sont pas seuls à faire la confusion, mais qu'elle est, en de tels cas, courante, et comme normale. Proust raconte, dans *Swann,* une mésaventure de son enfance : c'est qu'ayant voulu faire part à ses parents de la rencontre qu'il avait faite, chez un oncle, de la « Dame en rose » — pour qui il s'est aussitôt senti éperdu d'amour ; et, pour son oncle, de reconnaissance — il s'est trouvé dans la suite tout déçu de constater qu'amour ni reconnaissance n'étaient *passés* — ne s'étaient communiqués aux parents — avec son récit :

> *Je ne doutais pas qu'en déposant dans* [*le cerveau*] *de mes parents la nouvelle de la connaissance que mon oncle m'avait fait faire, je ne leur transmisse en même temps comme je le souhaitais, le jugement bienveillant que je portais sur cette présentation.*

C'est là, de toute évidence, prêter au langage des vertus qu'il n'a pas — c'est aussi s'apprêter à lui faire des reproches, qu'il ne mérite guère. Reste que Proust traite avec humour une aventure que Sartre, et Parain, prennent diablement au sérieux. Simplement ajoute-t-il :

Mes parents malheureusement s'en remirent à des principes entièrement différents de ceux que je leur suggérais...

Il arrive que l'humour soit plus prononcé. Le héros d'un conte de Georges Auriol, *La Pèlerine*, confie à son ami Victor que sa femme Jacqueline vient de le tromper avec le boucher du coin. Or il se trouve que ce Victor est précisément l'amant en titre de Jacqueline. Mais je le laisse parler :

Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Ah! » Heureusement, le langage humain est si imparfait que cette interjection, pourtant éructée avec violence, ne révéla à mon interlocuteur ni la jalousie, ni la fureur qui m'agitaient. Il se contenta de poursuivre...

Le langage est si imparfait... Et certes l'on tire ici profit d'une imperfection, qu'ailleurs l'on déplorait. Mais enfin l'expérience est la même. Et simplement voit-on plus clairement l'illusion qui la forme : c'est que le langage, s'il ne *fait* pas la mésentente, du moins la *révèle* où on ne l'attendait pas. C'est à l'occasion de cet *ah*, du récit d'une aimable rencontre, de ce *deuxième classe* ou des mots *paix, ennui, horreur...*, que Victor, Proust, Parain ou Sartre soudain « réalisent » une pénible, une dangereuse différence, et l'opposition de deux pensées (1). De là à condamner ces mots — et avec eux le langage tout entier, dont ils sont ici les témoins, il n'y a guère que l'espace de la réaction la plus naturelle (mais la plus naïve) qui soit. Ainsi les rois sauvages mettent à mort les porteurs de mauvaises nouvelles.

— Mais la réaction est du moins normale, elle est vivante !

— Certes. En vaut-elle mieux pour cela? Le roi sauvage lui aussi, pourrait répondre (à la façon de Sartre) : « J'ai eu affaire

(1) Il arrive à Parain d'écrire pour mieux marquer sa déception : « Le signe pris isolément n'a d'autre rapport avec l'objet signifié que de désignation... » Certes ! Et qui a jamais prêté aux mots une valeur autre que de signification? Seulement il arrive qu'ils ne se contentent pas de désigner un objet : ils signifient aussi, ils marquent, ils *désignent* la divergence d'opinion et comme le flottement où nous sommes touchant cet objet. Parain le reconnaît, qui ajoute naïvement, à peine a-t-il parlé de *désignation* : « Il est pour ainsi dire flottant. » Voilà qui serait incompréhensible, s'il n'allait de soi que le flottement concerne, non point la désignation — fort précise — mais les sentiments, qu'évoque l'objet désigné.

à la mauvaise nouvelle émouvante, qui sortait toute chaude d'une bouche humaine... »

— Mais elle est passée dans le langage, qui dit : « Ce sont des mots... de grands mots... » — Sans doute. Elle y passe en devenant trope : injure, métaphore. Il fait aussi partie du langage que les sergents de ville y soient tenus pour *vaches*, et les propriétaires pour *vautours*.

Cela dit, que les nouvelles soient particulièrement mauvaises et les divergences inquiétantes de nos jours, c'est ce que l'on accorde volontiers à Sartre ou à Parain. Simplement, je ne pense pas qu'il puisse être utile à quiconque de voir le danger où il n'est pas, et s'en prendre à des innocents. Au surplus, qui ne serait vite détrompé? Ce sont des solutions philosophiques — non pas langagières — que Brice Parain nous propose aussitôt : le communisme, la foi — et non pas le mot *amour*, mais l'amour en soi, l'amour lui-même. Simplement l'incertitude de l'expérience sur laquelle il s'appuie d'abord est-elle sans doute à la source d'une étrange oscillation. D'un fait qui permet également de conclure au matérialisme historique, à l'espoir en Dieu, l'on doit penser que c'est un fait bien étrange — ou bien mal observé. Mais je reviens à Sartre.

III. — Sartre voit la littérature a l'envers.

Plutôt étrange, la conclusion de Sartre. Si étrange que l'on ne peut guère douter, à la lire, qu'il n'y ait eu quelque part, dans la suite de ses pensées, de la confusion ou du court-circuit. Voici :

Cette femme immobile, haineuse et perspicace, me regarde sans mot dire, pendant que je vais et que je viens dans la chambre. Aussitôt, tous mes gestes me sont aliénés, volés : ils se composent, là-bas, en un horrible bouquet que j'ignore; là-bas, je suis gauche, ridicule. Là-bas, dans le feu de ce regard. Je me redresse, je lutte contre cette lourdeur étrangère, qui me transit. Et je deviens, là-bas, trop dégagé, trop fat, ridicule...

Comme la scène est frappante ! (Ah ! et puis les philosophes ne nous avaient jamais dit qu'ils allaient au bordel.) Mais quel rapport avec notre question? Le voici. Sartre poursuit :

...ridicule encore. Voilà tout le langage : c'est ce dialogue muet et désespéré (1).

Drôle d'idée que d'aller chercher — qui plus est, de trouver — « tout le langage » dans une scène où personne ne dit mot ! Est-ce fantaisie de romancier, simple métaphore, mystification? Mais non, pas du tout. Car Jean-Paul Sartre ajoute gravement, à la façon (un peu horrible) des philosophes :

Parler, c'est agir sous le regard de l'autre; les fameux problèmes du langage risquent fort de n'être qu'une spécification régionale du grand problème ontologique de l'existence d'Autrui.

Il se peut. Il se peut aussi que cet Autrui, nous nous le fournissions aisément à nous-mêmes, et nous trouvions sans cesse en état de dialogue. Libre aux philosophes d'en discuter. Tout ce qu'il nous faut exiger d'eux, c'est qu'ils définissent au départ le langage dont ils traitent. D'un naturaliste qui se contenterait, pour connaître les mœurs des vaches ou des vautours, d'observer les sergents de ville et les propriétaires, il faudrait bien dire que c'est un naturaliste léger. J'ai peur que Sartre ne soit un philosophe léger. Somme toute, quatre vingts pages lui suffisent très bien pour supprimer les « fameux problèmes » du langage. Mais faut-il dire *supprimer?* Non, s'il n'a jamais commencé à les poser. S'il ne les a jamais soupçonnés. Le grammairien qui note que *compendieusement,* malgré l'apparence, veut dire : *en bref,* fait peut-être une remarque banale, mais il traite du langage. Le sémanticien qui observe que le mot *père,* qui signifie d'abord *géniteur,* en vient à désigner tout homme d'âge, note peut-être une « évidence morte » mais c'est une évidence de langage. L'occultisme qui voit dans la lettre *o* (et dans les mots qui la contiennent) un geste d'embrassement cosmique, dit peut-être des sottises, mais ce sont des sottises qui ont trait

(1) P. 237.

au langage. Au lieu que Sartre mène, je le veux bien, des réflexions ingénieuses ou puissantes sur le sexe, les mauvais sentiments des banquiers, la perfidie japonaise. Mais ce sont, j'ai le regret de le dire, des réflexions qui n'ont pas le moindre rapport avec le langage. Pour n'avoir pas voulu isoler les mots, c'est la pensée que notre philosophe, en fin de compte, se trouve isoler à la fois des mots et des choses.

Sartre n'est pourtant pas un sot ! — Certes non. Ce que je lui reprocherais plutôt, c'est son peu de sens des réalités : cette façon d'avancer à pas feutrés sans jamais le moindre embarras à la façon de Giraudoux (d'un Giraudoux noir), dans un monde de rêve — qu'il appelle bizarrement *situation;* de composer un manifeste littéraire fort plausible — mais dont il nie aussitôt que ce soit un manifeste littéraire ; de ne distinguer que le jeu d'une volonté libre dans la soumission passive de ses personnages à quelques règles morales une fois pour toutes posées ; de fonder une éthique de la noblesse sur les déchéances, tortures et immondices, que ses romans dépeignent avec maîtrise ; d'écrire une étude de trois cents pages sur la littérature où l'on trouve de justes réflexions sur les nègres et les juifs, mais où pas une seconde n'est effleuré le soupçon que cette littérature (dont il a commencé d'ailleurs par retirer la poésie) pourrait bien être littéraire. Étrange cas de Terreur. Mais quoi ! Si Jean-Paul Sartre commence par se tromper du tout au tout sur le langage, comment y verrait-il clair dans ces œuvres de langage : un manifeste, des romans, la poésie, la littérature (1). Comment ne les verrait-il pas à l'envers? Il y suffit à la base d'une grossière illusion.

Ajoutez que son attitude profonde, ses préjugés métaphysiques, son parti-pris de philosophe, tout disposait Sartre à devenir de cette illusion la victime naïve. Car il n'a pas plus tôt marqué qu'il se souciait seulement — d'accord avec Parain — du langage « tel qu'on le parle », qu'il ajoute :

(1) Thierry Maulnier a fortement montré cette contradiction dans son étude sur *Jean-Paul Sartre et le suicide de la littérature.*

En ce sens, comment distinguer le mot de l'idée? L'orateur parle, voici qu'il dit « Justice » ou « Démocratie » — et toute la salle applaudit. Où est la « pensée », où est le « matériel verbal »? Ce qui frappe l'auditeur, c'est le tout ensemble (1).

(Il se peut. Je crois pourtant qu'on trouverait, dans un coin de la salle, quelque auditeur malveillant qui grogne : « Celui-là, avec ses grands mots... »)

Plus loin :

Parain envisage le langage comme un chaînon de l'action concrète. L'homme est un être qui agit...

(Sans doute. C'est aussi un être qui joue, qui rêve, qui aime à détruire les effets de l'action des autres — et de la sienne. C'est aussi un être qui ne fait rien, et prend plaisir à ne rien faire.)

Ailleurs :

« Les mots sont des idées, » écrit Parain, car il s'est placé dans une perspective déjà pratique et politique, de la même façon que Heidegger qui refuse de distinguer entre le corps et l'âme, problème de philosophie contemplative et qui écrirait volontiers que du point de vue de l'action, le seul réel, l'âme est le corps, le corps est l'âme.

Quel étrange refus de l'évidence! Dans la salle même où parle notre orateur — mettons le club du Faubourg — je vois accrochées de petites pancartes, qui disent :

SI VOUS N'AVEZ RIEN A DIRE NE PRENEZ PAS LA PAROLE

et :

PEU DE PHRASES BEAUCOUP DE PENSÉES

et encore :

PAS DE GRANDES PHRASES DES FAITS !

et si même les pancartes n'y sont pas, chacun les porte dans sa tête. S'agit-il de juger, ou seulement de comprendre, un

(1) P. 193.

discours, un article, c'est la première de nos réactions, et la plus naturelle, que de confronter le corps à l'âme, et les mots à la pensée. Or, Sartre n'y échappe pas plus que nous. Lorsqu'il écrit, de Faulkner :

On voudrait dire : « Trop de mots... » Le style empâte les gestes quotidiens (1).

de Dos Passos :

Voilà les paroles (de ses personnages) coupées de la pensée, paroles pures (2)...

de Barrès :

Les articles de Barrès, pour ces hommes qui se taisent au fond des tranchées, deviennent vraiment des mots. « *Words! Words!* (3) »

de Max Ernst :

Essayez de réaliser cette rencontre d'une machine à coudre et d'un parapluie... Ce sont les mots qui jurent entre eux, non les choses (4).

De Jules Renard :

On peut bavarder en cinq mots comme en cent lignes. Il suffit de préférer la phrase aux idées (5).

(mais c'est chaque page de *Situations* qu'il faudrait citer) ... quand il définit l'*Aminadab* de Blanchot par une certaine façon de traiter « le fantastique comme un langage », ou le *Journal* de Renard par « la condensation systématique, dans une phrase-formule, d'une certaine somme d'idées », Sartre ne cesse pas un instant d'invoquer cet écart des mots à la pensée, qu'il niait tout à l'heure. Il prend son appui sur cet écart, et qui le lui retire voit *Situations*, privé de squelette,

(1) P. 9.
(2) P. 21.
(3) P. 197.
(4) P. 209.
(5) P. 299.

s'effondrer d'un coup. Tant il est difficile de maintenir, passé les quelques illusions qui le soutiennent, un parti-pris absurde.

★

Il faut croire que la tâche des philosophes est difficile, s'ils doivent user, pour la mener à bien — que dis-je, pour l'entreprendre — de tant de biais et de trucs. Le plus courant de ces trucs consistait jadis à feindre que l'on ignorât cela même que l'on savait le mieux : à faire table rase. Les résultats étaient bons, ou mauvais. Mais nous avons changé tout cela. De nos jours l'on commence volontiers par feindre que les choses soient tout autres que ce qu'elles sont : les poissons sont des mammifères ; une idée, c'est la même chose qu'un mot ; les oreilles nous servent à voir, et les yeux à entendre ; l'âme, c'est exactement le corps...

C'est là une curieuse méthode, que l'on voudrait juger sur ses résultats. Malheureusement, pour ce qui a trait au langage, il semble que Sartre en soit resté au point de départ.

JEAN PAULHAN.

LES GUERRES EN CHAINE (1)

DYNAMISME DE LA GUERRE TOTALE

Comme la première, la deuxième guerre du XX^e siècle eut pour origine et pour centre l'Allemagne. Comme la première, elle s'amplifia démesurément à partir de ses origines européennes pour atteindre finalement à une extension planétaire, à un déchaînement monstrueux de cruautés et de passions, à la bombe atomique enfin qui porta la technique de destruction à une perfection à peine rêvée. Comme la première, elle fut perdue par l'agresseur, mais, cette fois encore, le monde, après la tourmente, n'est pas converti aux valeurs pour lesquelles l'Occident a combattu. Plus encore que l'Allemagne, la démocratie, la liberté, la civilisation européennes sont victimes d'une victoire remportée en leur nom.

Mises à part ces analogies fondamentales, la deuxième guerre est comme une réplique à la première. Tout s'y déroule d'autre façon, pour aboutir à des résultats équivalents. Il n'y a pas de querelle des causes immédiates : Hitler a signé ses actes. Ce n'est pas l'équilibre approximatif des forces comme en 1914, mais la supériorité allemande qui fit jouer la loi d'amplification. L'enjeu était encore le principe constitutif des unités politiques, mais un des camps, au moins, proclamait que le temps des États nationaux était révolu. Vingt ans après son triomphe, l'idée nationale appartenait déja au passé : l'âge des empires commençait. Les conséquences matérielles de la guerre créent la menace d'un nouveau conflit, non parce que le vaincu, intact et amer, guette l'instant de la revanche, mais parce qu'en Europe et en Asie, vaincus et vainqueurs, également accablés, laissent face à face les deux super-États périphériques.

(1) Voir *La Table Ronde*, n° 34.

*

Opinion et chancelleries avaient tiré des événements de juillet 1914, indéfiniment commentés et discutés, certaines leçons que la diplomatie franco-britannique appliqua de son mieux. Elle commit la même faute que l'État-major français. A force de se repentir des folies de l'offensive à outrance, celui-ci crut aveuglément à la puissance de feu et à la ligne continue. De même, à force d'éviter la précédente guerre, on précipita l'aventure hitlérienne.

Les hommes d'État anglais s'étaient convaincus qu'une prise de position nette de *Downing Street*, connue à Berlin dès le 25 juillet, aurait peut-être détourné le destin. D'où l'application, touchante et dérisoire, de M. Neville Chamberlin qui, à chacune des crises de 1938-1939, prenait bien soin de faire connaître au monde et au Führer que l'empire britannique ne resterait pas neutre au cas où la France serait impliquée dans un conflit avec le Reich. Personne n'en doutait à Berlin, mais les temps avaient changé.

En 1939, l'équivalent de l'avertissement anglais de 1914 n'aurait pu venir que de Washington. Roosevelt et la plupart des Américains clairvoyants étaient convaincus à l'avance que les États-Unis seraient entraînés dans la guerre. Le retard de l'opinion, les servitudes de la démocratie les condamnaient à faire voter non un réarmement, qui aurait peut-être impressionné Hitler, mais une loi de neutralité, qui semblait interdire le ravitaillement des belligérants, quels qu'ils fussent. Roosevelt en était réduit à prévoir une catastrophe qu'il aurait pu prévenir.

En dehors même de la carence américaine, l'avertissement britannique aurait eu plus de poids s'il avait été accompagné d'autres préparatifs militaires. Ni en 1938 ni en 1939 Hitler ne croyait à la neutralité britannique, mais il n'était pas convaincu non plus que l'empire britannique s'engagerait en une lutte à mort. Il ne suffisait plus d'annoncer une rupture diplomatique (que l'on envisageait à Berlin avec sérénité), mais de publier par des actes une résolution inébranlable. Le parti travailliste était hostile à l'apaisement, mais aussi au service militaire obligatoire.

Français et Britanniques restaient obsédés par les horreurs de la guerre. En toute sincérité ils ne croyaient pas, même dans les milieux dirigeants, que personne — surtout pas un ancien combattant — pût en prendre l'initiative de sang-froid. D'où une série de théories par lesquelles on tâchait d'expliquer

que les guerres éclatent sans qu'aucun parti en ait le désir, par un mystérieux concours de circonstances. Admettre que la guerre est fatale contribue, disait-on, à la rendre effectivement telle. Peut-être, en effet, l'opinion répandue en 1914, dans les chancelleries, que la guerre était, tôt ou tard, inévitable, avait-elle paralysé les efforts pour résoudre pacifiquement la crise austro-serbe. Mais face à un régime tel que le national-socialisme, animé d'ambitions vastes sinon illimitées, de telles considérations étaient anachroniques. Pouvait-on satisfaire Hitler? Pouvait-on l'arrêter? Telles étaient les seules questions; les démocraties occidentales furent incapables de leur donner une réponse nette. Elles tentèrent de satisfaire Hitler jusqu'en 1939, de l'arrêter à un moment où la supériorité, au moins à courte échéance, n'était plus de leur côté.

D'autres observateurs avaient été impressionnés par l'argumentation allemande à propos de l'encerclement. Les alliances, dans l'Europe d'avant 1914, n'étaient-elles apparues, de Berlin, comme une menace contre la sécurité du Reich? N'avaient-elles pas donné, à l'opinion d'outre-Rhin, l'impression d'un complot contre une puissance en pleine expansion? D'où le souci britannique de proclamer à chaque instant que nulle pensée d'encerclement n'inspirait la diplomatie de Londres. En fait, l'encerclement avait tendu simplement à constituer une alliance capable d'équilibrer la force germanique. Renoncer à une telle alliance revenait à accroître les risques de guerre, en suscitant, par la faiblesse des victimes, la tentation de l'agresseur.

D'autres observateurs enfin rappelaient qu'à partir d'une certaine date, le 29 juillet peut-être, le 30 en tout cas, l'automatisme des mobilisations l'avait emporté sur les velléités des diplomates. Les généraux avaient commandé et les civils avaient obéi. On s'ingénia, de manière proprement comique, en septembre 1938, en août 1939, à échapper à ce prétendu automatisme. On répéta que la mobilisation n'était pas la guerre. On avait raison, mais on oubliait l'essentiel. Peut-être, en juillet 1914, les empires centraux ne voulaient-ils qu'un « succès diplomatique », renforcé par quelques opérations locales aux dépens de la Serbie. Peut-être aurait-on pu sauver la paix, en leur accordant le succès qui les aurait satisfaits. Rien de pareil en 1938 ou en 1939. La première fois, l'agresseur voulait l'annexion des Sudètes, c'est-à-dire, en fait, la destruction de la Tchécoslovaquie. La deuxième fois, après la prise de Prague, c'était l'existence même de la Pologne qui était en jeu. Il était légitime d'hésiter sur la décision à prendre, mais non de chercher une leçon dans le passé, alors que la

constellation présente n'avait rien de commun avec celle d'hier.

Rétrospectivement, les données du problème apparaissent étrangement simples. L'avénement du national-socialisme signifiait le début d'une diplomatie active. Le nouveau régime procéderait au réarmement et il tenterait d'obtenir une révision des clauses territoriales de Versailles. Jusqu'où s'étendraient ses ambitions? S'assignerait-il des objectifs accessibles pacifiquement? Ou bien viserait-il si loin que les autres nations n'auraient le choix qu'entre la résistance armée ou l'abdication? En 1933, on en pouvait discuter, mais, dans les deux cas, la même règle de conduite s'imposait : ne pas accorder à l'Allemagne hitlérienne des avantages qui mettraient les puissances conservatrices hors d'état de l'arrêter sans guerre générale.

Tant que la Rhénanie était démilitarisée, la France même seule, était capable de faire prévaloir sa volonté. A partir de mars 1936, France et Grande-Bretagne, même jointes, n'avaient plus le moyen d'empêcher, par une intervention locale, une entreprise hitlérienne. La capitulation décisive, celle qui marque une coupure dans la période 1933-1939, n'a pas été consentie à Munich, en 1938, mais à Paris et à Londres, en mars 1936.

A partir de cette date, la guerre n'était pas fatale (que signifie d'ailleurs fatalité, appliquée à un enchaînement historique?) mais elle était probable. Pour l'éviter, il aurait fallu que la coalition conservatrice fût, à chaque instant, de force supérieure à la coalition révolutionnaire. Mais cette supériorité, à son tour, n'aurait été assurée que par la participation constante de l'une au moins des grandes puissances dont l'intervention a effectivement entraîné l'issue victorieuse de la lutte, les États-Unis ou la Russie soviétique. Or Roosevelt encourageait les démocraties occidentales à la résistance, tout en laissant le Congrès prendre des précautions contre le mécanisme qui avait provoqué l'intervention de 1917 (dans le Nouveau-Monde, aussi, on entre dans l'avenir à reculons). Quant à l'Union Soviétique, elle craignait d'être exposée seule à une agression allemande bien plus qu'elle ne détestait l'éventualité d'une guerre mondiale, propice à ses plans de subversion.

Peut-être la diplomatie occidentale aurait-elle pu rallier la Russie soviétique si elle n'avait pas tant hésité, si elle n'avait donné, à tort ou à raison, au maître du Kremlin l'impression qu'elle s'accommoderait sans peine d'une expansion allemande vers l'est. Je me garderai, sur ce point, de reconstruire ce qui aurait pu être. C'est Staline, dès mars 1939, qui a pris

l'initiative du rapprochement avec le IIIe Reich. En 1938, faute de frontière commune, il n'aurait pas eu, au moins dans la première phase, à livrer une guerre totale. Après l'élimination du bastion tchèque, les perspectives changeaient et Staline n'eut d'autre souci que de rejeter vers l'Ouest la guerre qui montait. De plus, en donnant une garantie à la Pologne et à la Roumanie, les démocraties occidentales avaient accordé à l'avance, sans contrepartie, ce que Staline aurait éventuellement payé cher : la promesse de la France et de la Grande-Bretagne de ne pas assister passivement à une agression hitlérienne vers l'Est. A partir de ce moment, il avait tout avantage (ou du moins il le croyait, car la rapidité de la défaite française trompa ses calculs) à s'assurer, par un pacte avec Hitler, un répit durant lequel les autres se battraient et lui réserverait ses forces pour l'explication finale.

En dehors d'une alliance des démocraties occidentales et de l'Union Soviétique, non pas impossible, peut-être, mais improbable, étant donné les soupçons réciproques et la divergence des intérêts, n'y avait-il aucune chance de paix, à partir de 1936? Certains continuent de prétendre qu'il aurait été possible d'apaiser Hitler, mais une telle hypothèse est au moins improbable. L'Allemagne, après l'établissement du protectorat de Bohême, après la destruction ou la mise au pas de la Pologne, s'était à tel point renforcée que même un chef d'État animé d'une moindre volonté de puissance que Hitler aurait difficilement résisté à la tentation. Il n'y avait plus d'équilibre possible en Europe. Par quel miracle un régime, voué à un dynamisme indéfini, se serait-il arrêté à moitié chemin?

En vérité, dès 1939, il n'y avait plus qu'une carte de paix à jouer : celle de l'opposition en Allemagne, opposition nationale ou nationaliste qui s'émerveillait des résultats obtenus et s'interrogeait avec angoisse sur les suites. On sait aujourd'hui qu'à la veille de Munich, certains généraux avaient décidé de renverser Hitler plutôt que de déclencher une guerre générale. Que se serait-il passé si les démocraties avaient dit « non » jusqu'au bout? Quel crédit convient-il de faire au général Halder et autres conjurés? On n'aura jamais de preuve décisive dans un sens ou dans un autre. Il reste que seule la substitution d'une Allemagne, nationaliste, mais non révolutionnaire, à l'Allemagne national-socialiste offrait encore, à partir de 1936, une chance de paix. Une Allemagne traditionnelle, autoritaire ou démocratique, pouvait être satisfaite, non une Allemagne hitlérienne.

On s'explique donc aisément que les origines immédiates

de la guerre aient soulevé relativement peu de controverses et de passions. La première guerre était sortie d'un « raté diplomatique ». On devait discuter indéfiniment sur les responsabilités du « ratage », sur la probabilité plus ou moins grande de l'explosion, au cas où la crise de Sarajevo eût été pacifiquement résolue. La deuxième guerre est sortie de l'entreprise hitlérienne de conquête. Elle aurait pu éclater un an plus tôt, si les démocraties avaient décidé de se battre pour la Tchécoslovaquie, elle aurait pu éclater plus tard si les démocraties n'étaient pas venues au secours de la Pologne. Mais on ne voit ni comment l'Allemagne hitlérienne aurait pu s'arrêter d'elle-même, ni comment France et Grande-Bretagne auraient pu sauver leur indépendance sans l'arrêter, c'est-à-dire sans se battre. Dès lors, la vraie question concerne les causes lointaines. D'où a surgi l'Allemagne hitlérienne et sa volonté d'empire? Pourquoi les États conservateurs ont-ils laissé au César germanique le temps d'accumuler assez d'armes non pour vaincre, mais pour s'ensevelir sous les ruines d'une civilisation?

★

Les penseurs de l'Occident avaient tiré des événements tragiques de 1914-18 la leçon que la guerre moderne ne paye pas. Plus de vainqueurs ni de vaincus, partout des morts et des ruines. En termes abstraits, on dira que le bénéfice de la victoire ne saurait plus avoir de commune mesure avec le coût de la bataille. Le pacifisme des Français était logique : la seule victoire consiste à éviter la guerre. Conclusion irréprochable : au regard de la France et de l'Angleterre, la seule victoire aurait effectivement consisté à éviter la guerre. Mais aussi conclusion stérile : si d'autres nations ne pensent pas de même, comment remporter cette victoire pacifique? Certains théoriciens anglais avaient imaginé une autre conclusion. Ce qui serait absurde, ce ne serait pas la guerre en elle-même, mais la guerre totale. Les 185 morts de Trafalgar avaient plus rapporté à leur patrie que les 800 000 morts de 1914-18. La sagesse commanderait , au lieu de jeter follement dans la fournaise les hommes et les richesses, de limiter la mise. La guerre soit, en cas de nécessité, mais *with limited liabilities* (Liddel Hart).

Les Allemands tirèrent de l'expérience antérieure une tout autre leçon. La guerre hyperbolique ne découlerait pas fatalement des sociétés industrielles, elle avait été due à la rencontre de phénomènes accidentels : l'équilibre approximatif des coalitions aux prises, la supériorité transitoire de la défensive sur l'offensive, la difficulté d'abattre les fortifica-

tions de campagne. En isolant ses adversaires selon la tactique de l'artichaut feuille à feuille, la diplomatie fournirait à la *Wehrmacht* des campagnes susceptibles d'être menées à terme, rapidement et économiquement. Les armes, mises à l'épreuve à la fin de la guerre précédente, chars d'assaut, avions, restitueraient à l'offensive ses chances. Selon la formule fameuse de Spengler, le cheval-vapeur ouvrirait à nouveau la période des grandes invasions, close avec la fin de la suprématie de la cavalerie mongole. Enfin, le coût, même élevé, de la bataille ne serait pas excessif si les profits de la victoire devenaient définitifs. L'absurdité de la guerre 1914-18 tenait à la contradiction entre une lutte à mort et le maintien d'États souverains. Un système d'États indépendants est compatible avec les guerres limitées, non avec la guerre totale. De cette dernière naît inévitablement la paix des empires.

Au début, les calculs allemands parurent confirmés par l'expérience. Les campagnes de Pologne et de France marquaient une relation entre coût et profit, inverse de celle de 1914-18 et conforme aux prévisions les plus optimistes. L'Allemagne perdit moins de 40 000 morts du 10 mai au 15 juin, 66 000 à l'Ouest jusqu'au 6 juin 1944. Les pertes totales (tués, blessés, prisonniers) au cours de la campagne de France furent inférieures à 100 000 (et le vainqueur augmentait, au moins sur le papier, de quelque 30 à 40 pour 100 son potentiel industriel, davantage encore si l'on additionne l'apport de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et de la France).

Comme le piétinement des armées dans la boue des Flandres et de Lorraine avait prolongé et amplifié la violence guerrière, Hitler, maître de l'Europe, de la Vistule à l'Atlantique, mais prisonnier de ses conquêtes, fut amené sinon acculé à étendre démesurément le champ de ses entreprises et, de victoire en victoire, à courir tête baissée vers la catastrophe finale. Les démocraties répugnaient à négocier, de 1914 à 1918, alors que des milliers d'hommes mouraient chaque jour, mais comment la Grande-Bretagne aurait-elle traité avec un César plus puissant que Napoléon?

En fonçant vers l'Est en juin 1941, Hitler tentait d'assurer définitivement son empire continental. A partir de ce moment, il unit ses ennemis avec autant d'obstination qu'il en avait mis à les séparer, de 1938 à 1940. Il poussa le Japon, dont l'entreprise était, en Extrême-Orient, parallèle à la sienne, mais d'origine et de signification tout autres, à défier le géant américain. Du coup, la guerre devient non pas seulement européenne avec des prolongements extra-européens, comme la première, mais authentiquement planétaire. A

nouveau le monstre est déchaîné. L'incendie se nourrit lui-même et gagne de proche en proche. En intensité comme dans l'espace, la bataille ne connaît plus de limites. Les étapes successives de cette amplification illustrent l'incoercible dynamisme de la guerre moderne : bombardements stratégiques, déportation de populations et guérillas, camps de la mort.

Les théoriciens avaient conçu à l'avance l'idée de réduire une nation par le bombardement systématique des villes. Le général italien Douhet avait été le promoteur de cette doctrine, dont personne n'ignorait qu'elle serait mise à l'épreuve au cours d'un conflit entre grandes puissances. Les incertitudes portaient sur l'ampleur des destructions que l'aviation était capable de provoquer, sur l'effet que les bombardements exerceraient sur la volonté de résistance d'un peuple. L'aviation allemande avait été constituée et entraînée en vue d'une action coordonnée avec celle de l'armée, elle ne comportait pas l'équivalent des bombardiers lourds britanniques, elle prévoyait à peine les attaques de nuit. Au cours de la campagne de l'Ouest, elle bombardait les moyens de communication, les états-majors, les points stratégiques sur la ligne et dans une zone d'une cinquantaine de kilomètres en arrière. Elle ne s'en livra pas moins en Hollande (destruction d'un quartier de Rotterdam) et en France à des « raids de terreur » qui, à travers une agglomération quelconque, visaient le moral de l'adversaire. L'état-major allemand, semblait-il, croyait à l'efficacité matérielle des bombardements en appui de l'armée et à l'efficacité psychologique de certains bombardements, quand on disposait de la maîtrise de l'air en plein jour, quand l'ennemi était faible, comme la Hollande, ou découragé, comme la France.

La situation stratégique de 1940 devait inciter les Britanniques, puis les Américains, à recourir aux bombardements stratégiques sur une échelle encore inconnue. Assiégés dans leur île, sans perspective prochaine de débarquement, les Britanniques n'avaient le choix qu'entre l'inaction et les attaques aériennes. Les bombardements de jour n'étaient possibles qu'avec accompagnement de chasse. L'insuffisance des moyens techniques ne permettait guère de distinguer bombardements de zone et bombardements d'objectifs. Ainsi Britanniques et Allemands se trouvèrent engagés dans une rivalité de bombardements de nuit plus ou moins indiscriminés. La destruction aveugle devenait arme normale.

Déjà, dans la guerre précédente, la distinction entre combattants et non combattants avait été atténuée, sinon

supprimée, par la puissance de feu. Les Allemands avaient eu largement l'initiative à cet égard, depuis les gaz asphyxiants jusqu'au canon à longue portée qui déversait des obus sur Paris, au hasard. Les bombardements aériens avaient contribué à accroître les risques des civils, tant la définition des villes ouvertes, en principe épargnées, est devenue malaisée, tant les objectifs militaires, à l'époque de la guerre industrielle, sont extensibles, tant les erreurs de visée rendent insaisissable aux populations la différence entre l'attaque d'une gare et le bombardement d'une ville. Avec l'augmentation massive du nombre, du tonnage, du rayon d'action des bombardiers, ce qui avait été, de 1914 à 1918, un épisode spectaculaire, mais secondaire, prit, de 1939 à 1945, la valeur d'une opération centrale, dont l'efficacité militaire reste douteuse, mais dont les conséquences se prolongent encore.

Dix mille tonnes de bombes furent jetées sur l'Allemagne en 1940, 30 000 en 1941, 40 000 en 1942, 120 000 en 1943, 600 000 en 1944, 500 000 durant les cinq premiers mois de 1945. Or, d'après les chiffres d'un économiste britannique, l'indice de la production de guerre allemande, de 100 en 1940 passe à 101 en 1941, 146 en 1942, 229, en 1943, 285 en 1944. La perte annuelle de production du Reich fut estimée à 2,5 pour 100 en 1942, 9 pour 100 en 1943, 17 pour 100 en 1944. Sans doute ces chiffres sont-ils approximatifs. Des millions de personnes (4, 5 millions) ont dû quitter d'autres travaux pour déblayer les ruines, pour produire ou servir les armes de la D. C. A., etc. Il reste que, 61 villes de plus de 100 000 habitants, sur lesquelles s'abattirent environ 500 000 tonnes de bombes, eurent 70 pour 100 de leurs habitations détruites (3 660 000). Le bombardement stratégique paraît avoir eu moins de part à la victoire qu'aux difficultés de l'après-guerre.

Certes, les Allemands avaient donné à leurs ennemis le droit de recourir à ce procédé, en lui-même horrible. Ils avaient réduit en poudre un quartier entier de Rotterdam, maison par maison. Mais on aurait pu se poser deux questions, l'une sur l'efficacité militaire des bombardements stratégiques, l'autre sur les conséquences lointaines de cette tactique. Quand les bombardements furent concentrés sur certaines usines (essence synthétique) ou sur les moyens de transport, ils obtinrent des résultats militaires, incomparablement supérieurs. Il semble que les généraux, sur le plan même où ils se plaçaient, firent une erreur de calcul. Les chefs de guerre, c'est-à-dire les civils, auraient pu mesurer leur responsabilité à l'égard de la civilisation commune dont ils s'étaient ins-

titués les défenseurs. Il est vrai que les chefs de guerre des démocraties paraissent aussi incapables de penser à la paix, lorsque la guerre est déchaînée, que de préparer la guerre, aussi longtemps que le premier coup de canon n'a pas été tiré.

L'effet des bombardements stratégiques n'était pas prévisible, pas plus que ne le sera, la prochaine fois, celui des bombardements atomiques. La méthode répondait à une vieille tradition britannique : engager peu d'hommes, avec un matériel coûteux, en vue d'un résultat considérable par rapport aux moyens. Chaque peuple a ses images d'Épinal. Les Français se souviennent volontiers des batailles rangées ou des charges de cavalerie, même vaines. Les Anglais mettent au premier rang de leur palmarès les *few* de Trafalgar ou de la bataille d'Angleterre. Des millions d'ouvriers dans les usines, des dizaines de milliers de rampants (sortes de valets des modernes chevaliers) et quelques milliers ou dizaines de milliers de volants, n'était-ce pas la réplique aux boucheries stériles des Flandres? Le camp, qui possède la supériorité en ce qui concerne *un* moyen de destruction, aura-t-il jamais la sagesse de se modérer alors qu'il joue son existence? Et l'équilibre, en toutes les armes, n'est-il pas la plus invraisemblable hypothèse?

Par un autre biais, les conquêtes hitlériennes contribuaient à confondre combattants et non combattants et à amplifier la violence. Les guerres d'enjeu limité, entre collectivités dont les frontières, mais non la structure, seront modifiées peuvent être livrées par les seuls soldats en uniforme. Une guerre impériale, dont l'aboutissement serait l'instauration d'une souveraineté supérieure (en fait sinon en droit) aux souverainetés des États belligérants, devient presque fatalement une guerre de peuples. Un pays qui se plierait passivement à la loi de l'occupant serait peut-être raisonnable (en termes militaires, le « rendement » de la résistance n'en compense pas toujours le coût), mais n'aurait-il pas perdu la volonté d'être une nation? La présence de l'ennemi ranime cette volonté. Le mécanisme de la mobilisation totale suscite la révolte. Les recruteurs de main-d'œuvre pour les usines sont en même temps les pourvoyeurs des maquis.

C'est un des traits les plus constants des entreprises impériales que le renforcement du conquérant par ses conquêtes et la mobilisation des vaincus. L'armée avec laquelle Alexandre partit vers l'Orient était composée, pour moitié, des Grecs qui s'étaient battus contre Philippe. L'armée avec laquelle Napoléon, le 21 juin 1811, franchit les frontières de Russie, comprenait à peine moitié de Français. Hitler, lui aussi,

avait adjoint à la Wehrmacht des divisions finlandaises, italiennes, hongroises, roumaines, sans compter les contingents espagnols ou la L. V. F.

La contribution des combattants est, à notre époque, la forme la plus spectaculaire, mais la plus superficielle de la mobilisation des vaincus. Les usines allemandes avaient besoin de bras. Où les prendre sinon dans l'Europe occupée? Prisonniers de guerre et travailleurs étrangers en Allemagne atteignaient, en 1945, à un chiffre compris entre 5 et 10 millions. Appliquée sur un grand espace, la technique de la mobilisation totale ramenait l'Europe civilisée aux horreurs de l'esclavage, atténuées par la science de l'administration acquise en temps de paix.

Dans le passé, aux époques où les armées vivaient sur les pays, faute d'intendance organisée, les conquérants faisaient surgir la guérilla, dès que le pillage des soldats suffisait à transformer la pauvreté coutumière en misère insupportable, en mordant sur les ressources indispensables aux populations (Espagne, Russie). En notre siècle, la guérilla sur une grande échelle a été provoquée, au moins à l'Ouest, par les nécessités de la guerre totale : prélèvements de nourriture qui ont exaspéré les populations, en réduisant la ration non au-dessous du minimum physiologique mais au-dessous du minimum habituel, transferts de travailleurs qui ont incité des dizaines de milliers de jeunes gens à fuir la conscription et à grossir les rangs des résistants.

A l'est, en Yougoslavie, en Russie, la guérilla fut organisée soit par le gouvernement régulier, soit par un parti révolutionnaire. La résistance nationale surgit en Yougoslavie, au lendemain même du désastre. Mais le général Mikhaïlovitch, témoin des atrocités commises par les Croates contre les Serbes, frappé par les pertes disproportionnées qu'infligeait aux populations une guérilla active, aussi longtemps que les armées libératrices n'étaient pas en état d'intervenir, voulait réserver ses forces. Tito n'hésita pas à poursuivre, durant des années, la bataille des partisans, mais son but était autant de s'assurer le pouvoir après la défaite allemande que de hâter celle-ci.

En Russie, les chefs de partisans étaient parachutés derrière les lignes, avec des missions précises. Entretenir l'insécurité des arrières de l'ennemi passait à l'avance pour une tâche militaire, entre d'autres, que l'état-major devait mener à bien en exploitant ou en suscitant les passions populaires. Aussi bien la férocité des occupants a-t-elle contribué, autant que le patriotisme des civils et les menaces de représailles des autorités soviétiques, à la diffusion de la révolte. En 1941,

ni les soldats de l'armée régulière ne se battaient jusqu'au bout, ni les Ukrainiens ne se soulevaient contre les envahisseurs. La légende a soigneusement dissimulé des réactions tout autres. L'atmosphère de guerre nationale fut, en une large mesure, créée par les méthodes mêmes de la guerre biologique, conçues par les théoriciens allemands et appliquées par les S. S.

Sous prétexte que la Russie n'était pas signataire de l'accord de Genève, on laissa mourir de faim, au cours de l'hiver 1941-42, des centaines de milliers de prisonniers russes. Alors qu'à l'Ouest, les armées allemandes s'étaient conduites « correctement » à l'égard des populations et que l'on avait cherché à alléger le poids de l'occupation, à l'Est, la Pologne avait été soumise au régime impitoyable du gouvernement général et les territoires russes occupés connurent rapidement le règne de la Terreur. Parmi toutes les folies que commirent les Hitlériens, il n'y en eut pas dont les répercussions furent plus funestes pour les responsables eux-mêmes. Les Allemands furent finalement victimes de la fureur qu'ils avaient allumée.

Bombardements stratégiques, déportations de travailleurs, guérillas, terreur, police, cette amplification de la violence découle logiquement d'une guerre impériale, menée avec les armes de l'industrie moderne. Mais ce déchaînement du monstre n'impliquait pas encore l'extermination, scientifiquement organisée, froidement décidée de six millions de Juifs, il n'impliquait pas les camps de concentration ou du moins les procédés sadiques de mort lente et de dégradation. On ne saurait retirer aux Hitlériens le triste mérite d'avoir prévenu et dépassé les exigences de la guerre totale. En 1871, Renan annonçait que les passions raciales ramèneraient l'humanité aux guerres zoologiques : nous y sommes.

★

Quand on embrassait d'un seul regard, en 1940, l'ensemble de l'entreprise hitlérienne, on avait l'impression d'un plan élaboré à l'avance et méthodiquement appliqué. En une première phase, l'Allemagne réarme ou affecte bruyamment de réarmer, pour détourner la France d'une réplique militaire. Avant même que ce réarmement ait mis la Wehrmacht en état de combattre, on envoie des contingents en Rhénanie, comptant à juste titre sur l'aveuglement britannique, le pacifisme français et l'imbroglio diplomatique des sanctions contre l'Italie. A partir de ce moment, les démocraties occidentales n'auront à chaque fois d'autre choix qu'entre la

capitulation et le risque de guerre générale. En février 1938, on procède, en toute sécurité, à l'annexion de l'Autriche. La Tchécoslovaquie. tournée, isolée, tombe en septembre 1938 après un simulacre de résistance de la France et de la Grande-Bretagne. On ébauche la ligne Siegfried, pour décourager toute velléité française d'offensive, et on se retourne contre la Pologne, complice hier du partage de la Tchécoslovaquie, frappée à son tour. Au dernier moment, les démocraties occidentales s'efforcent sérieusement de constituer un front commun avec la Russie soviétique. Mais Hitler a davantage à offrir : il propose à Staline la moitié de la Pologne, la quasi-certitude d'une deuxième guerre mondiale et la chance de la neutralité au cours de la première phase des hostilités. Que d'avantages pour un empire, encore fragile, mais toujours animé par un espoir révolutionnaire ! Au printemps 1940, la France, isolée elle aussi, succombe en quelques semaines. L'empire hitlérien, de la Vistule à l'Atlantique, est constitué.

Les théories de l'empire, dont la littérature allemande est pleine, semblaient miraculeusement confirmées. Militairement, le moteur à combustion interne, sous forme de tanks et d'avions, aurait recréé l'arme de rupture et d'exploitation du succès. Chemins de fer et camions auraient rendu aux armées terrestres une mobilité comparable à celle des puissances maritimes. Économiquement, le grand espace serait le substitut du système libéral qui se serait écroulé dans le premier tiers du XX[e] siècle. Politiquement, les États nationaux appartiendraient au passé, parce qu'ils ne disposeraient plus ni de ressources nécessaires à la guerre totale, ni d'un cadre adapté à la rationalisation économique. Les sentiments des hommes, bien qu'en retard sur les événements, seraient déjà marqués par cette révolution irrésistible. La menace extérieure ne suffit plus à unir les Français ni à tremper leur sens national. La France a donné à l'Europe l'exemple parfait de l'État national, c'est elle qui en annonce l'irrémédiable déclin.

Les cinquièmes colonnes appartiennent typiquement à l'âge des empires. Elles se recrutent essentiellement parmi trois sortes d'hommes : les pacifistes qui, révoltés par le coût matériel et moral des guerres totales, préfèrent, au fond d'eux-mêmes, le triomphe d'un empire à la souveraineté d'États belliqueux, les défaitistes, qui désespèrent de leur patrie, les croyants qui mettent leur foi politique au-dessus de leur patriotisme et se soumettent au César parce qu'ils aiment le régime et l'idéologie du vainqueur. Les cinquièmes colonnes allemandes, bien moins fortes et nombreuses qu'on ne l'a dit, se recrutaient surtout dans les deux premières catégories.

Quisling en Norvège, Mussert en Hollande appartenaient probablement à la troisième. En France, en Angleterre, il n'y avait guère de Nazis convaincus qui aient œuvré à l'avance pour la victoire allemande parce qu'ils adhéraient au credo national-socialiste. Certains ont vu une compensation à la défaite dans la chance qu'elle offrait d'une révolution nationale. Certains fascistes se sont inclinés, non sans satisfaction peut-être, devant un jugement des armes qu'ils tenaient pour définitif. Il y avait peu, et il ne pouvait pas y avoir beaucoup, de nazis, en dehors de l'Allemagne.

En tant qu'idéologie impériale, l'hitlérisme était, en effet, un défi au bon sens. Tout empire, imposé à de vieilles nations, fières de leur civilisation, ne se stabilise qu'en amenant les vaincus à accepter leur sort. L'empire romain eût été impossible si Italiens, Gaulois ou Africains n'eussent pu devenir citoyens romains. Une fois les Juifs exterminés (et quelques mois de plus aurait suffi), le racisme eût perdu sa seule valeur internationale. A quoi bon répéter : *antisémites de tous les pays, unissez-vous*, le jour où il n'y aurait plus eu de Juifs pour les chambres à gaz? A ce moment, ou le racisme disparaissait ou bien il jouait au seul profit des Allemands. On ne rallie pas les sujets en proclamant la supériorité du peuple maître.

L'Europe de 1940 offrait une image approchée de ce qu'aurait pu être l'empire de demain. Des gradations savantes dans la subordination apparaissaient. La Pologne était gouvernée par les Allemands, la Tchéquie protégée, la France (non occupée) avait droit à des relations diplomatiques. A Varsovie, on aurait eu un gouverneur, à Prague un protecteur, à Paris un ambassadeur. Le degré d'autonomie, les modalités du commandement auraient varié. Les Allemands avaient déjà démontré, dans le cas de Francolor par exemple, comment ils orienteraient « légalement » l'économie française. La mise au pas aurait été garantie par l'impuissance militaire des Français. Pour le reste, ils auraient respecté les formes de l'indépendance.

Les vraies difficultés demeuraient. Il est facile de commencer les entreprises impériales, difficile de les achever. Hitler lui-même cimenta de ses propres mains l'alliance des trois plus grandes puissances du monde, le Commonwealth britannique, l'U. R. S. S. et les États-Unis. Du coup, l'impression de calcul disparaît. Nous n'avons pas assisté au déroulement d'un plan, mais aux improvisations d'un aventurier.

Même la première phase de l'entreprise, au premier regard si bien ordonnée par la théorie et la technique impériales, est plutôt définie par une constante bonne fortune que par la

rigueur de la stratégie. Il est vrai que Hitler appliquait, en toute conscience, la vieille règle de la sagesse des nations : sérier les problèmes, liquider ses adversaires l'un après l'autre. Il est vrai également qu'il s'efforça, non sans succès, de s'assurer une avance dans la mobilisation de ses troupes ou même de ses usines. Confiant dans l'efficacité des moyens modernes d'offensive, il comptait que la mobilisation anticipée lui permettrait de vaincre décisivement des adversaires qui n'auraient pas eu le temps de rassembler leurs ressources : conception, selon la coutume rétrospective, qui se proposait de réussir l'opération qui avait échoué de peu en septembre 1914. Ainsi, le maître du III^e Reich, à la stupéfaction de ses généraux, élimina sans un coup de fusil Autriche et Tchécoslovaquie, liquida à peu de frais Pologne, Hollande, Belgique et France.

Mais le secret de ces triomphes était moins militaire ou politique que psychologique. Quand, en 1935, Hitler proclama qu'il ne reconnaissait plus les clauses militaires du traité de Versailles, l'Allemagne était sans défense. A la différence de ses généraux, Hitler était convaincu que la France ne bougerait pas et il avait raison. Les contingents de la Wehrmacht qui pénétrèrent dans la zone démilitarisée, en mars 1936, avaient ordre de se retirer si l'armée française franchissait les frontières du Reich. Le Führer avait dû faire cette concession au grand état-major, mais c'est lui qui appréciait exactement l'état d'esprit des Français. En 1938, le général Beck avait démissionné quand Hitler avait révélé ses projets relatifs à l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Aux yeux des militaires traditionnels, de tels projets conduisaient fatalement à une guerre européenne que les généraux d'ancien style, nationalistes mais chrétiens, redoutaient pour l'Allemagne surtout, mais aussi pour la civilisation.

En 1938, à Munich, pour la dernière fois, Hitler eut raison et remporta un succès pacifique. Les événements avaient démenti les craintes des professionnels, confirmé l'optimisme de l'amateur. Plus que jamais le Führer crut à sa mission et à son étoile. Et il s'enfonça dans l'erreur qui lui fut fatale. Les objections des généraux parurent démenties par les faits, en septembre 1938 et encore en mars 1939, et même en septembre 1939 et en juin 1940. Les victoires militaires de 1939 et de 1940 dépassèrent l'anticipation, toujours prudente, des experts. Mais le pessimisme final de ces derniers était bien fondé. Victoires pacifiques et victoires-éclair rendaient fatale la guerre inexpiable : enchaînement que Hitler se refusait à admettre à l'avance et se refusa presque jusqu'au bout à reconnaître.

Quand il lançait ses troupes sur la Pologne, il ne doutait pas d'une déclaration de guerre franco-anglaise. Mais il ne croyait pas que ce geste symbolique impliquerait une volonté farouche de lutter jusqu'au bout et d'écraser le III^e Reich. Après la campagne de Pologne, durant la campagne de France, Hitler n'était pas encore, semble-t-il, convaincu que l'empire britannique fût un ennemi irréconciliable. Il se peut qu'il ait sauvé l'armée anglaise à Dunkerque en arrêtant 48 heures les divisions blindées, afin de ne pas blesser l'amour-propre des Britanniques et de conserver une chance de traiter avec eux.

A partir de ce moment, on chercherait vainement, dans les décisions successives du Führer, la trace d'un plan élaboré à l'avance. Hitler joue quelques mois, sans grande conviction, avec l'idée d'un débarquement en Angleterre : l'échec de l'aviation l'amène à renoncer à une tentative que les états-majors redoutent, mais à laquelle lui-même n'arrive pas à croire. Il songe à attaquer Gibraltar, à lancer ses divisions blindées vers Alexandrie et vers Suez. Finalement, à l'automne de 1940, après l'entrevue avec Molotov, il choisit l'opération Barberousse : l'invasion de la Russie.

Il ne manque pas de précédents historiques qui permettent de présenter ce choix comme la suite inévitable des conquêtes à l'Ouest et de la bataille d'Angleterre. Hitler, comme Napoléon, poursuit jusque dans les neiges de Russie l'insaisissable Albion. Au reste, pouvait-il porter le coup fatal à l'empire britannique aussi longtemps que l'armée et l'aviation russes intactes l'obligeaient à maintenir à l'Est ou du moins à réserver une partie de la Luftwaffe et de la Wehrmacht ? Si la guerre d'usure se poursuivait à l'Ouest durant des années, l'Union soviétique ne deviendrait-elle pas fatalement l'arbitre de la situation ? On n'a pas de peine à dérouler les arguments de cet ordre, pas plus qu'on n'en aurait à accumuler les arguments de sens contraire. L'Union soviétique exécutait avec une loyauté scrupuleuse les clauses de l'accord germano-russe, elle livrait tout ce qu'elle avait promis et elle offrait plus qu'elle n'avait promis. Rien n'annonçait qu'elle dût prendre, dans le proche avenir, une initiative belliqueuse contre le III^e Reich. Or, en concentrant ses forces contre l'empire britannique en 1941, l'Allemagne n'avait-elle pas une chance d'affaiblir celui-ci au point de l'amener non à capituler mais à traiter ? Dans les premiers mois de 1941, la Grande-Bretagne perdait 500 000 tonnes de bateaux marchands par mois. Si le bombardement des ports avait complété la guerre sous-marine, si l'armée allemande avait utilisé quelques-unes de ses divisions « en chômage » contre Gibraltar et Suez, Roosevelt aurait-il

pu précipiter l'intervention américaine avant que la Grande-Bretagne fût gagnée par le découragement (1)?

Il ne nous importe guère de répondre à ces interrogations. Notre but n'est pas d'imaginer ce qui aurait pu être, mais de dégager une simple constatation. Le maître du III[e] Reich voulait être un bâtisseur d'empire et probablement n'aurait-il jamais touché aux bornes de ses ambitions. Mais il n'était pas fixé lui-même sur l'ordre à établir entre les diverses opérations. Le pacte avec Staline lui parut sur le moment le chef-d'œuvre de sa diplomatie. Il hésita ensuite devant la perspective d'une lutte à mort avec l'empire britannique, soit que, par racisme, il déplorât l'extermination réciproque des peuples supérieurs, soit qu'il n'eût pas renoncé à l'espoir d'une réconciliation.

La mobilisation du Reich porte la marque de ces incertitudes et de ces improvisations. En 1940, après l'écroulement de la France, on ralentit le rythme des fabrications. De même, en octobre 1941, on crut fermement l'armée russe détruite, comme les communiqués de l'état-major du Führer l'affirmaient. Il faut attendre Stalingrad et les premières défaites à l'Est pour que le III[e] Reich semble pénétré enfin par le sentiment de l'urgence. A ce moment, la mobilisation totale cesse d'être un thème de déclamations. Et encore, d'après études faites après coup, celle-ci a-t-elle été moins totale en Allemagne nationale-socialiste qu'en Grande-Bretagne démocratique.

Improvisation, amateurisme, incertitude marquent la phase ultime de l'aventure hitlérienne. L'erreur fondamentale, commise par Hitler, est la contrepartie des intuitions justes de la première phase. Il se refusait à admettre qu'en dépit de ses théories, il eût réédité la faute du II[e] Reich et déclenché la guerre sur deux fronts, contre les Russes et les Anglo-Saxons. Quand il fut incapable de nier les faits, il se raccrocha à un argument qui lui paraissait irrésistible : comment les démocraties capitalistes et l'empire soviétique s'entendraient-ils jusqu'au bout pour écraser l'Allemagne? Ne serait-ce pas, de la part des Britanniques et des Américains, insigne folie de prêter la main à la destruction du seul barrage, susceptible de protéger l'Europe du flot communiste? Folie sans doute,

(1) On peut, après coup, imaginer que la Grande-Bretagne aurait été contrainte de traiter si l'Allemagne, au lieu d'attaquer la Russie en 1941, avait pris pour objectifs Suez et Gibraltar, intensifié la guerre sous-marine, accablé de bombes les ports britanniques. Mais une telle paix n'aurait été qu'une trêve et n'aurait rien réglé. Tant que subsistait d'un côté la Grande-Bretagne, soutenue par la République américaine, de l'autre l'Union Soviétique, l'empire hitlérien, inacceptable à l'une et à l'autre, demeurait précaire.

mais folie que lui-même avait amené les Anglo-Saxons à commettre.

*

Les Alliés de 1914-18 étaient unis contre l'Allemagne. On pouvait attendre, au jour de la victoire, les difficultés normales des coalitions victorieuses : divergences d'intérêts et compétition, pour le partage du butin. Mais France, Grande-Bretagne, Italie, États-Unis, après l'élimination de la Russie, appartenaient à un même univers, ils avaient des régimes de la même famille. Aucun ne nourrissait d'ambitions illimitées, aucun ne tenait ses associés d'un jour pour ses ennemis virtuels.

De 1939 à 1945, les Nations Unies, dont la commune hostilité à l'Allemagne constituait la seule raison d'entente, se divisaient en deux groupes, l'Union Soviétique d'une part, les démocraties bourgeoises de l'autre, qui devaient inévitablement se heurter le jour où le III^e Reich se serait effondré. Rarement hostilité aura été aussi prévisible. Les Allemands ne cessaient de la proclamer et Gœbbels n'arrivait pas à comprendre que plus il la dénonçait, plus il obligeait les Américains à la camoufler. Pas un instant, les autorités russes ne l'oublièrent. En revanche, les autorités anglo-saxonnes, en particulier américaines, agirent souvent comme si elles ne tenaient pas cette hostilité pour réelle, comme si elles ne croyaient pas à une contradiction entre la diplomatie russe d'après guerre et les intérêts des États-Unis.

Le jour même où les armées allemandes envahissent la Russie, Churchill prononce un discours qui crée automatiquement l'alliance anglo-russe. Le chef de guerre de l'empire britannique efface la trahison de 1939, le pacte germano-soviétique, il oublie que l'Union Soviétique s'est rendue coupable d'agression à l'égard de la Pologne. Il pose le principe : les ennemis de nos ennemis sont nos amis. Décision normale, ratifiée par le Président des États-Unis et par les opinions publiques. On est décidé à abattre le III^e Reich : l'Union Soviétique met en lice ses centaines de divisions, elle va offrir à la cause commune des millions de morts.

L'aide matérielle que la Grande-Bretagne, puis les États-Unis apportent à la Russie, durement atteinte par les premiers coups de la *Wehrmacht*, n'est pas moins logique. A Londres et à Washington, on craint que l'armée russe ne s'effondre. On lui envoie, sans conditions, tout le matériel dont on peut disposer. Mais, à partir de 1942 et de Stalingrad, la situation stratégique s'est fondamentalement modifiée.

Le rapport des forces est devenu favorable aux Alliés. La défaite allemande n'est plus qu'une question de temps. Les problèmes d'après guerre se profilent à l'horizon. Quelles sont les ambitions de la Russie soviétique? L'armée qui va libérer l'est de l'Europe est-elle encore une armée révolutionnaire? Va-t-elle répandre le communisme ou respecter la démocratie bourgeoise? De la réponse donnée à ces questions dépend le sort du Vieux Continent. Si l'armée libératrice amène avec elle les Soviets, on aura remplacé une tyrannie par une autre. Les dirigeants anglo-saxons ont peut-être prévu le péril, ils n'ont rien fait pour le prévenir.

Tant que la guerre dure, on possède un moyen de pression : le *lease lend*. Le général Deane a raconté comment Washington a refusé de s'en servir. On accède aux demandes russes, sans vérifier les besoins et sans exiger de contreparties, jusqu'en 1945, même quand les listes russes comportent du matériel qui ne servira qu'après les hostilités. On se laisse imposer le comité de Lublin, composé à peu près exclusivement de communistes, et l'on se contente de quelques représentants du gouvernement de Londres, voués à jouer le rôle d'otages impuissants. On accepte le principe de zones d'occupation distinctes et la zone soviétique, un tiers du Reich environ, s'avance jusqu'au cœur de l'Europe occidentale. On reconnaît la ligne Curzon comme frontière polono-russe et, au moins à titre provisoire, la ligne Oder-Neisse comme frontière polono-allemande. Du coup, on se prête au transfert de 5 à 6 millions d'Allemands qui, chassés des territoires annexés par la Pologne, vont grossir la population du Reich, 70 millions d'hommes tassés sur un sol près de moitié plus étroit que celui de la France. Pour obtenir l'intervention russe en Extrême-Orient, on accède à l'annexion des îles Kouriles, de la moitié sud des Iles Sakhalines, on restitue à la Russie la position privilégiée qu'elle avait en Mandchourie et qu'elle avait perdue en 1905. Tout se passe comme si l'Union Soviétique, ravagée par l'invasion, était la plus forte, comme si les puissances anglo-saxonnes, aux ressources inépuisables, étaient contraintes par leur faiblesse de souscrire aux exigences de leur partenaire.

Les dirigeants anglais et américains semblent avoir été obsédés par la crainte d'un nouveau pacte germano-russe. Staline avait mis une fois sa main dans celle du Führer ; pourquoi ne rééditerait-il pas ce geste, s'il y trouvait son intérêt? Décidés à abattre Hitler aux moindres frais, Roosevelt et Churchill se sentaient en état d'infériorité à l'égard de Staline dont les armées supportaient le poids principal de la guerre et dont la défection aurait imposé aux Anglo-

Saxons soit une paix de compromis, soit des sacrifices humains considérables.

Hitler a certes eu la velléité de traiter avec Staline. Mais les craintes des Occidentaux étaient excessives. Même à un despote oriental, il n'était pas facile d'oublier le sang versé, les atrocités commises, la propagande déchaînée et de célébrer une deuxième fois la « rencontre de deux révolutions ». On a prêté aussi à Staline l'intention d'arrêter ses troupes aux frontières et de laisser aux Anglo-Saxons le soin de finir le « job ». Là encore, on faisait bon marché du profit que Staline attendait de la victoire : l'expansion du communisme.

Il est frappant, en tout cas, qu'à aucun moment les hommes d'État occidentaux n'aient jugé qu'ils avaient les moyens d'opposer le chantage au chantage. Après tout, dans une course éventuelle à la paix séparée, ils étaient les mieux placés (ou plutôt ils auraient été les mieux placés si un tel jeu était loisible aux démocraties. Mais probablement ne l'est-il pas).

La guerre moderne ne va pas sans propagande. Celle-ci, en dehors de ses aspects les plus directement militaires (convaincre l'ennemi de sa défaite inévitable, entretenir la confiance des civils et des militaires de son propre camp) revêt un caractère de plus en plus politique. En amenant le national-socialisme dans leurs fourgons, les Allemands contraignaient les démocraties à diffuser par les ondes, à l'adresse de l'Europe, une idéologie libératrice. D'après le sens donné aux mots, avant et après les hostilités, le régime soviétique n'était pas moins totalitaire que le régime hitlérien. Pouvait-on exalter la vaillance et les sacrifices du peuple russe, en dissociant la nation du régime? On choisit la solution, en apparence la plus facile. On inventa une démocratie dont le soviétisme et le régime parlementaire étaient les deux expressions parentes. Et l'on rejoignit la propagande même des communistes aux périodes des Fronts populaires.

En 1945 et en 1946, au moment où il aurait été encore relativement facile de renverser la vapeur et de revenir sur les faits accomplis, l'opinion anglo-saxonne, façonnée par quatre ans de propagande, ne songeait qu'à la démobilisation et n'aurait pas admis que Staline pût, du jour au lendemain, faire figure de nouvel Hitler. Les hommes d'État occidentaux étaient-ils eux-mêmes prisonniers de la propagande ou croyaient-ils vraiment que le directoire des trois Grands allait assurer la paix du monde? Roosevelt et une partie de son entourage, le *State Department* peuplé de *New Dealers*, sympathiques aux communistes, s'étaient-il authentiquement convaincus que Staline n'était plus le prophète de la révo-

lution mondiale mais le chef et le grand-prêtre d'un régime national? Admettaient-ils que les buts de guerre de Staline n'étaient pas en contradiction avec les intérêts permanents des États-Unis et de l'Europe démocratique? En tout cas, Roosevelt estimait qu'on avait la meilleure chance de transformer en réalité les hypothèses optimistes, en jouant franc jeu avec le Maître du Kremlin : lui témoigner une constante bonne volonté, lui accorder tout ce qu'il pouvait légitimement souhaiter, le traiter en ami pour le convertir à l'amitié. Peut-être, comme le prétend W. Bullitt, Roosevelt espérait-il séduire Staline comme il en avait séduit tant d'autres. N'oublions pas, enfin, qu'à Yalta, Roosevelt était un moribond. Un homme d'État qui sent l'approche de la mort se hâte de régler les affaires pendantes. A tout prix, il maintenait la coalition qui devait abattre Hitler et son IIIe Reich. Il commençait à peine de songer aux conflits de la succession.

On ne sait quelle influence la formule de la « capitulation sans conditions » a effectivement exercée sur le cours des événements. Personne ne peut affirmer qu'une autre diplomatie alliée aurait évité les neuf derniers mois de guerre qui ont lourdement hypothéqué la paix. Il est possible, que la conspiration du 20 juillet aurait échoué de la même façon avec ou sans *unconditional surrender*. Il est possible qu'Hitler aurait été fidèle, en tout état de cause, à l'engagement qu'il avait pris à l'égard de son peuple et de lui-même de lutter jusqu'au bout. Mais, au regard de la diplomatie, l'aberration n'en reste pas moins éclatante. Les Occidentaux avaient intérêt à l'affaiblissement, non à la destruction de l'Allemagne. Eux qui souhaitaient rétablir des régimes conservateurs, devaient craindre et non souhaiter que le Reich résistât jusqu'à la mort. Or, ils ne firent rien pour détacher de Hitler les milieux d'opposition, rien pour laisser entrevoir aux généraux ou aux simples combattants une autre issue que la reddition pure et simple. Ils agirent comme s'ils avaient pour but de cimenter, en un bloc unique, le régime et la nation : c'est-à-dire très précisément ils agirent au rebours de leurs intérêts.

En dehors même de la rivalité prévisible des grands, l'attitude adoptée à l'égard de l'Allemagne n'était guère justifiable. Si les vainqueurs avaient eu réellement l'intention de supprimer l'Allemagne en tant qu'État indépendant, de l'intégrer à un empire ou à une fédération, l'écrasement du vaincu aurait pu passer pour nécessaire. Mais rien de pareil dans ce cas. Il n'était pas question de rétablir une fédération, comme au temps de la guerre de Sécession. Il n'y avait pas d'État

national en Europe susceptible de maintenir en permanence l'Allemagne enchaînée. En vérité, les puissances non révolutionnaires, même si une nouvelle entreprise impériale ne s'était pas profilée à l'horizon, devaient, pour elles-mêmes, épargner un ennemi, membre indispensable de la communauté européenne. Que les Occidentaux aient, en fait, encouragé les Allemands à poursuivre une lutte sans espoir, le fait ne s'explique que par l'entraînement, semble-t-il irrésistible, de la guerre totale. Pour qu'elle soit la dernière, on la mène à son terme. Parce qu'on la mène à son terme, on suscite la suivante.

Aujourd'hui on suggère qu'une autre diplomatie n'aurait rien changé. On avait bien obtenu de Staline quelques promesses relatives aux pays libérés : il ne les a pas tenues. On aurait pu, en contrepartie du *lease-lend*, collectionner quelques promesses supplémentaires. En quoi auraient-elles protégé la Pologne ou la Roumanie de la soviétisation? De même, on concède que les grands chefs militaires américains s'étaient trompés sur les perspectives de la campagne contre le Japon. Ils redoutaient une résistance farouche d'une armée, pour l'essentiel intacte, et ils estimaient à quelques centaines de milliers d'hommes les pertes probables des troupes de débarquement. Ils n'avaient pas tenu compte de la bombe atomique qui, au temps de Yalta, n'était encore qu'à l'état de projet, ni de l'empereur qui, face à des villes en ruine, à une flotte de guerre à peu près anéantie, dans des îles sans ressources, coupées de toute relation maritime avec l'extérieur, eut la force d'imposer aux jusqu'auboutistes la capitulation. Mais, ajoute-t-on, cette erreur de calcul reconnue, qu'y aurait-il eu de changé? Au premier indice de capitulation japonaise, l'armée russe n'en aurait pas moins envahi la Mandchourie, transféré l'outillage en Russie et les armes japonaises aux communistes chinois?

Il est bien clair qu'avec ou sans l'assentiment de l'Occident, les maîtres du Kremlin auraient tenté de jouer le jeu qu'ils ont effectivement joué. Mais combien la partie n'aurait-elle pas été plus difficile, s'ils avaient été incapables de camoufler leur entreprise en se réclamant de l'unité des trois Grands? Combien la position diplomatique et morale des Occidentaux n'aurait-elle pas été renforcée, si la soviétisation de la Pologne et de la Roumanie était apparue, dès le point de départ, comme une violation des engagements et une preuve d'impérialisme?

La seule justification des hommes d'État occidentaux, c'est que leur conduite de la guerre a été caractéristique des démocraties en notre siècle : ils ont obéi passivement au dynamisme de la guerre hyperbolique. Ils ont édifié les mythes de propa-

gande les plus simples, les plus convaincants : toutes les Nations Unies appartenaient au camp des justes, le mal était incarné par l'ennemi. Incapables de songer à la paix, qui suit la guerre et qui en est le but véritable, ils ont été jusqu'au bout des destructions, sans effort pour détacher de la clique hitlérienne le peuple allemand, sans précaution contre l'Allié dont les ambitions n'étaient plus guère mystérieuses que celles de Hitler. Le jour où les illusions de la propagande furent dissipées et où enfin les gouvernants de Londres et de Washington furent soutenus par l'opinion dans leur volonté de résistance, on avait perdu les bénéfices de la victoire : l'est de l'Europe soviétisé, l'Allemagne coupée en deux les communistes chinois armés par les soins des troupes soviétiques. La deuxième guerre avait jeté les bases de la troisième.

Dans ce cas comme dans le précédent, on ne saurait dire que l'aboutissement fût illogique par rapport aux origines En 1914, les querelles de nationalité avaient mis le feu à l'Europe : l'Europe des nationalités sortit du brasier. Passions et idéologies l'avaient emporté sur l'exigence militaire et économique des grands espaces. En 1939, la volonté allemande d'empire avait précipité l'Europe dans une nouvelle guerre inexpiable. Contre l'occupant, les passions nationales s'étaient réveillées et les vainqueurs rétablirent les indépendances nationales. Restauration plus apparente que réelle. A l'Est, les États libérés sont soumis à la loi de l'Union Soviétique et de ses agents, les partis communistes. A l'Ouest, ils payent fatalement l'isolement par l'impuissance et cherchent à tâtons une organisation supra-nationale qui respecterait leur fierté.

Mais cette Europe divisée en deux par l'influence actuelle des empires, divisée en dix ou en quinze par les souvenirs des grandeurs passées et les ressentiments, est-ce une Europe viable? Elie Halévy annonçait à l'avance que la seconde guerre, menée pour la défense de la Liberté, diminuerait encore les chances de la démocratie et de la paix.

Depuis que, sous le soleil de juillet, l'Europe bourgeoise est entrée dans le siècle des guerres, les hommes ont perdu la maîtrise de leur histoire et sont entraînés par les logiques contradictoires des techniques et des passions. De la guerre nationale est sortie une première guerre impériale. Rien n'est encore réglé. Jusqu'où iront les réactions en chaîne de la violence?

RAYMOND ARON

PRÉAMBULE
AU *FEU SUR LA TERRE* (1)

Un auteur de comédies risque de paraître bien prétentieux et ridicule lorsqu'il entreprend d'expliquer son ouvrage au public.

J'imagine que tout de même vous seriez un peu déçus si je ne vous soufflais mot du *Feu sur la terre*. Il ne faut jamais beaucoup prier Oronte pour qu'il nous parle de son sonnet. Je ne me vante pas comme lui de n'avoir mis qu'un quart d'heure à faire le mien : je veux dire ma pièce, bien qu'il soit vrai que je n'aie guère mis beaucoup plus de trois semaines à en fixer sur le papier le premier jet.

Que vous dirai-je de ces quatre actes que vous allez être les premiers à juger ce soir, sinon que le sujet en est fort difficile. Les sujets brûlants, c'est ma spécialité. Vous savez déjà qu'il s'agit d'un couple fraternel. Il en est d'illustres dans notre littérature. J'ai toujours été frappé de la place qu'en France beaucoup de sœurs ont tenu dans la vie de leur frère et comme elles ont agi sur son destin. Car c'est parmi ces nobles filles que j'introduis mon héroïne. Rien de charnel ne déshonore la passion dont elle meurt. J'espère que vous serez tous d'accord, en quittant le théâtre, pour reconnaître que sur ce point *Le Feu sur la terre* échappe à toute équivoque.

Blaise Pascal a été soumis si profondément à l'influence de sa sœur Jacqueline qu'on ne comprendrait rien à ce prodigieux génie si au long de son histoire, on perdait de vue un seul

(1) Lu à Lyon, avant la première représentation au théâtre des Célestins, le 12 octobre 1950.

instant, cette intraitable petite fille, pure comme un ange, orgueilleuse comme un démon : Jacqueline Pascal. A l'aube du dernier siècle, un couple fraternel, celui de François et de Lucile de Chateaubriand, battu par tous les embruns de la mer bretonne, annonce et ouvre en quelque sorte les temps romantiques. Nous savons ce qu'Ernest Renan fut pour sa sœur Henriette qui lui immola sa jeunesse, nous connaissons les péripéties du combat spirituel que mena cette étrange fille pour arracher son frère à l'Église et pour le rendre au siècle, nous n'ignorons rien de ce que cet illustre frère lui a coûté de soins et de larmes.

Mais c'est plus précisément au Cayla, dans ce pauvre château du Languedoc, chez Eugénie et Maurice de Guérin, que l'idée de ma pièce m'est venue. Relisant le fameux *Journal* d'Eugénie tout entier consacré, comme vous le savez, au culte de son admirable frère, de cette Eugénie qui était en même temps toute à Dieu et si proche de la sainteté, il m'est arrivé souvent de me demander : « Si Eugénie de Guérin n'avait pas été cette fille dévote assistant chaque matin à la messe et nourrie quotidiennement de son Dieu, quelle femme eût-elle été? Où eût-elle puisé la force de consentir au mariage de Maurice, de ne pas haïr sa petite belle-sœur Caro? »

Le personnage de Laure que Jany Holt, dans un instant va incarner devant vous, est né de cette question. Sans mari, sans enfant, toute concentrée sur son frère, une sœur passionnée ne peut que devenir dans le destin de ce frère un ferment de destruction. Ceux d'entre vous qui ont lu mes romans se souviendront ici de *Genitrix* qui est le drame parallèle d'un fils dévoré par sa mère. A plus de vingt ans de distance, je demeure encore hanté par ces sortes de sujets, par la description de ces pays sans chemin que sont ces passions en apparence sans issue.

Le Pays sans chemin, c'est d'ailleurs le sous-titre de ma pièce. Mais qu'on m'entende bien : ce pays sans chemin n'est pas un pays sans frontière. Il n'existe pas de route pour Laure à l'intérieur de sa passion, à l'intérieur de la région désertique où elle se condamne à vivre parce qu'elle n'a pas la force ou qu'elle n'a pas la volonté d'en passer la frontière pour pénétrer dans le royaume de la Grâce.

Dans ma pièce, j'ai indiqué d'un mot, à la fin du premier acte, par la bouche d'un adolescent, qu'il reste une issue au destin de Laure. Les exigences du drame m'empêchaient d'insister. Jean-Louis Barrault m'a écrit un jour à propos du *Feu sur la terre* qu'il jugeait cette œuvre trop décourageante, que Kafka l'était moins à cause du point d'interrogation qu'il pose à la fin de ses livres et parce que « il n'est pas entièrement enfermé ». Jean-Louis Barrault n'a pas compris que Laure elle non plus n'est pas enfermée. Tout dénouement optimiste m'était interdit dans la mesure où il eût paru arbitraire et surajouté. Mais le rideau baissé, la pièce continue et rien ne vous interdit d'espérer que Laure un jour sortira du labyrinthe où elle s'est perdue. L'essentiel pour ne pas désespérer et pour ne pas trouver ma pièce désespérante, est d'avoir cette vérité toujours présente à l'esprit : si étouffant que soit le cachot où sa passion enferme une créature, elle détient toujours une clef pour en ouvrir la porte, et pour s'évader soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes qui est une autre voie pour rejoindre Dieu : *La charité est cette clef.*

« Mais rien de cela n'apparaît dans votre pièce » me direz-vous après avoir entendu mes quatre actes. Que vous répondre? Chaque fois que j'ai donné à mes livres une conclusion optimiste, les critiques m'ont reproché d'avoir cédé à la peur du scandale et ont jugé que mon dénouement ne valait rien. Le plus triste est qu'ils avaient presque toujours raison. Il ne faut pas forcer son talent. Je ne suis pas du tout dans la vie un homme désespéré. Mais il est vrai que comme auteur je n'ai pas de disposition pour l'espérance. Nous autres écrivains, nous sommes bien à plaindre : il n'est jamais venu à personne l'idée de reprocher à un peintre sa manière. On n'a jamais reproché à Greco de peindre des Greco, à Manet de peindre des Manet. Les personnages que je vous présente aujourd'hui ne pouvaient être que « dans ma manière ».

Je réclame pour eux le bénéfice d'une dernière circonstance atténuante : *Le Feu sur la terre* fut écrit durant l'été de 1949 alors que je voyais de ma terrasse les incendies embraser l'immense horizon depuis le Lot-et-Garonne jusqu'aux portes même de Bordeaux. Ceux d'entre vous qui connaissent un

peu mon œuvre savent que tout ce que j'écris demeure profondément enraciné dans ma terre natale. Le feu qui, sous mes yeux, dévorait les pins de mon enfance est devenu cette tendresse dévastatrice de Laure et les personnages de ma pièce se détachent sur le décor empourpré de Paul Colin comme les pins calcinés sur le ciel fauve de ma Guyenne — ma Guyenne condamnée au supplice du feu et qui était à la fois le bûcher et la victime. Je dois ajouter d'ailleurs que, comme vous le verrez, tous mes héros ne sont pas si noirs et que j'ai dressé en face de Laure une jeune femme tendre et simple, une épouse et une amante dans laquelle pourront se reconnaître beaucoup de femmes de chez nous.

Et maintenant, je laisse à Jacques Hébertot le seul peut-être de nos directeurs de théâtre, qui ait le goût du risque et à son admirable troupe le soin de défendre devant vous cette œuvre à laquelle ils ont cru et qu'ils ont fait bénéficier du meilleur de leur cœur, de leur talent, de leur expérience du théâtre. Quoiqu'il advienne, je tiens à leur dire ici que je demeure à jamais leur ami reconnaissant. Et je laisse aussi à chacun de vous le soin d'ajouter à ma pièce et selon son idée, le cinquième acte que je n'ai pas su écrire moi-même et d'imaginer une Laure enfin délivrée et pacifiée. Je fais appel à votre collaboration pour que cette dure tragédie se continue et s'achève au dedans de vous dans une lumière apaisée, dans une atmosphère de renoncement, de purification et de pardon.

François Mauriac.

SIX LECTURES DE RADIO

C'est une idée généralement admise de nos jours, que la Poésie moderne est faite pour la seule lecture intérieure. Évidemment nous sommes assez loin de la Poésie antique, qui était une forme de musique par la parole. La Poésie en Europe, depuis un siècle, s'est enfoncée dans ses profondeurs, dédaignant le théâtre, éloignée aussi des cérémonies, perdant ainsi tout caractère rituel. Notre poésie est une espèce de méditation de la condition humaine, à moins qu'elle ne propose à cette condition le divertissement le plus vain, au sens de Pascal.

L'on ne comprend la Poésie que si l'on admet qu'elle est à la fois, par nature, compliquée et simple. Compliquée pour l'esprit raisonneur, dont les habitudes sont épaisses ; simple pour l'intuition secrète de nous-mêmes, que nous portons tous, en nous-mêmes. C'est pourquoi l'on peut prétendre en un sens que la vraie poésie est le fait de tous.

Mais la Poésie qui, comme on dit, « n'est pas la prose », procède d'une manière propre de sentir, et de dire, qui est l'agglutination des idées. Cela signifie que des tendances obscures, des images, des échos de souvenir vague, des nostalgies, des espérances, y apparaissent en même temps et comme collés ensemble, provenant de hauteurs tout à fait différentes. Ou encore la Poésie ressemble à certains rêves, parfaitement absurdes d'apparence, et qui s'éclairent brusquement si on les déroule *à l'envers*. La Poésie est tout à fait une chose d'âme ; la beauté est la résolution, la délivrance et l'apaisement, pour toutes ces mémoires qui se sont présentées ; la beauté dessine, indique leur éternité. Il est donc vrai que la Poésie supérieure est de l'âme, et non pas de l'esprit.

Il s'est produit en outre un phénomène : que, depuis Baudelaire, la Poésie s'est résolument acheminée à déchiffrer l'énigme inconsciente de l'homme : illustration lyrique de ses

affreux conflits et de ses espoirs de libération. La Poésie vous montre ainsi ce que vous ne voyez pas à l'ordinaire, mais dont vous pâtissez toujours en secret, et par son clair regard elle l'ennoblit. Au surgissement de l'invisible s'attachent des valeurs spirituelles.

Que toutes ces valeurs d'amour et de chant puissent passer dans la voix et par là vous atteindre d'emblée, cela n'est pas douteux. L'épaisseur de la Poésie n'y contredit pas, à la condition que la voix, tel un instrument « spirituel », soit réglée et subordonnée au seul *sens* du poème, et le recrée comme fait l'interprète de l'œuvre musicale écrite. Ici l'humilité doit se faire science.

GÉRARD DE NERVAL

La différence que l'on peut nommer « effroyable » entre la destinée de l'artiste et sa renommée dans la postérité — est réalisée à la perfection pour Gérard de Nerval et pour Baudelaire. Il est vrai qu'il en fut à peu près de même pour Mozart.

Dans le Romantisme, qu'il traverse, et auquel il paraît déjà étranger, Gérard de Nerval semble une apparition. On connaît trop bien la vie de cette figure étrange et désolée, toute attachée à Paris ; de cet être bizarre que nous ne pouvons clairement saisir, de cet inspiré secret. Gérard de Nerval marche dans Paris, en une flânerie sans fin, absent de toutes choses et comme soulevé par une continuelle extase. Sa conversation, un contemporain la compare à une « pluie d'étoiles ». Il travaille cependant, fait son métier d'écrivain pauvre avec acharnement. Sa misère est absolue. Une première crise de folie se produit en 1841, lorsqu'on l'arrête un soir de Carnaval, car il se promenait tout nu en attendant que les étoiles attirassent son âme. Une deuxième crise survient en 1853, après laquelle Gérard de Nerval est trouvé pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne, en habit noir et chapeau haut de forme.

Gérard de Nerval offre le cas presque unique du génie, dans le sein d'un talent plutôt aimable, finalement sollicité, créé par la folie.

En lui la première source, charmante et assez peu singulière, s'alimente à Ronsard qu'il croit redécouvrir. Cependant

la folie ouvre en lui une autre issue, libère un moi second et terrifiant, auquel s'associe par une irrésistible tendresse le moi lucide et clair d'un être doux et d'un artiste parfait. L'inconscient, chez Nerval, parle donc sur le plan déjà involontaire, avec une langue faussée et tordue par le trouble entre les régions de l'âme. Un mélange, dont aucune analyse n'a pu décrire l'accent, se produit entre le démon obscur et la grâce de l'art, des « portes de la Rédemption ». C'est ce que manifeste le mieux la prose AURÉLIA.

« La Muse, écrit Gérard, est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées ; elle s'en est échappée comme une pythie, en jetant des cris de douleur. » Transformation, par le souterrain glissement dans le délire, d'une âme qui garde jusqu'à la dernière heure le charme de la ligne d'eau. Cet approfondissement, cette apparition fugace du terrible décor, ont enfin donné à Nerval son génie, le fond mystérieux, la simplicité angélique, la forme inventive, imprécise et pourtant rigide.

Ainsi il connaît, comme le fera Baudelaire, les correspondances entre visible et invisible ; mais ces correspondances, Gérard de Nerval les subit au lieu d'en diriger la recherche. L'on sait quelle est l'importance du rêve dans la pensée et l'ouvrage de Nerval. Parce que son rêve était le chemin vers une plage mortelle, l'esprit en a joué comme d'un charme. Mais la vie de Nerval devait tomber sous les coups de ce qui était *derrière* le rêve.

Que l'on écoute bien les strophes sensibles et désenchantées des CHIMÈRES. Leur mystique matière fait entendre que le cachot de la souffrance n'est pas ouvert, que tout y est dérobé, et qu'une *allusion* est faite à la liberté.

CHARLES BAUDELAIRE

Baudelaire est un être éminemment *spirituel*, à partir du péché inconscient de l'homme ; et un constructeur de beauté pure selon cette profonde inspiration. Le poète écrit, en défendant LES FLEURS DU MAL, qu'il a fait un ouvrage « spirituel ». Il dit encore : « Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même. »

Reconnu aujourd'hui comme le Maître — sans contestation possible — de la Poésie française moderne, de la Poésie du XX^e^ siècle, capable d'un rayonnement universel (on constate son influence sur presque tous les poètes européens), —

Baudelaire crée notre langue, invente notre sujet, enfante notre opération.

Peu d'œuvres furent exposées à de plus pénibles malentendus. Ces malentendus remontent tous au procès de 1857, qui flétrit et démembra la première édition des FLEURS DU MAL, travestit le sens de son titre, et jeta sur le poète l'infamie avec la culpabilité. J'ai voulu jadis dégager plusieurs idées que je crois toujours importantes. Baudelaire, pour légitimer une découverte aussi périlleuse que la sienne en son temps, devait porter des *masques*, et ces masques sont visibles et se comprennent. Il y a le masque du « Satanisme », et le masque d'une « Beauté » pareille à quelque déesse implacable, insensible et inhumaine. C'est derrière ces masques que se passe la vérité de Baudelaire, qui est la tendance au *secret*, la recherche de l'inconscient comme moteur de la Poésie. C'est derrière ces masques qu'il découvre, qu'il écrit :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Baudelaire est le premier qui veuille ouvrir délibérément cette terre fermée — terre natale, fermée par notre esprit adulte. Il découvre alors l'*inconscient poétique*. Il le fait (comme le dit un Projet de Préface pour LES FLEURS DU MAL) en état d'innocence.

Mais l'appareil des masques, que Baudelaire dut adopter, détourne pour ainsi dire l'invocation profonde. Il adore Dieu et il nomme Satan. (Or ce Satan nous donne toujours une impression de décor.) Pour aimer religieusement l'Essence, le poète prend la voie démoniaque ; c'est par l'ironie, même par le blasphème, que son âme doit adorer. Le masque, appliqué en vue de percevoir et de traduire l'invisible, est coloré par cet invisible, dont il reçoit une lumière sombre. Au fond, Baudelaire est le grand poète qui s'approche du péché. C'est finalement, par le masque, à travers le masque, notre péché de base — dans la fonction de vivre — qui apparaît ; et c'est aussi, finalement, l'effort spirituel énorme du poète seul pour voir ce péché où il est, et le surmonter à la fois par l'art et par la prière.

A travers les inlassables souffrances d'une vie amère — Baudelaire qui pense : « Mes humiliations ont été des grâces de Dieu », — à travers la névrose et ses cortèges, que mène la prostituée fatidique, — à travers la fatalité de malheur qui

s'attache à l'exhumation de l'Érotique dans notre civilisation atrophiée, Baudelaire connaît la grâce, la double grâce de

... piquer dans le but, de mystique nature...

La grâce se pose sur les achèvements merveilleux de Baudelaire, dans les heures heureuses où le sens chrétien, la réalité charnelle, la douleur, la beauté sont en harmonie ; et le génie de Baudelaire surgit, d'autant plus essentiel qu'il a tant brûlé pour être lui-même. Alors se produit l'univers baudelairien, univers pur, sur-réel, — univers de la mémoire, mais aussi, « dans les années profondes », univers du recommencement divin.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

JEAN ARTHUR RIMBAUD

L'énigme de Rimbaud n'est pas éclaircie, en dépit de tant de pieux ouvrages. Rimbaud créant à dix-huit ans une œuvre de l'invention la plus terrible et de la plus grande maturité — Rimbaud ami socratique de Verlaine — Rimbaud détruisant, par un suicide moral, l'être inventeur, celui que nous admirons, et devenant un aventurier des tropiques de nature absolument quelconque — Rimbaud mourant chrétiennement dans la souffrance : voilà les étapes de l'être énigmatique, qui par bonheur demeure *énigme*.

Segalen écrit : « Mais en dehors des catégories marche Rimbaud, fils de l'Apocalypse durant trois ou quatre années de son enfance, bon comptable, ensuite, pour l'éternité de sa vie. »

C'est avec Rimbaud que la Poésie française s'avance dans l'irrationnel. La poésie moderne doit exprimer au delà du sensible et du connu ; elle veut atteindre à un équivalent propre de l'ineffable, traduire ce qu'elle ne fixe point. La donnée de cette opération est d'abord si hardie, — si désespérée semble-t-il, qu'elle suppose un être décentré, errant, violent. La prédestination (souvent mystérieuse en France) choisit un milieu provincial horriblement guindé, un milieu hostile à tout ; elle y fait pousser dans des conditions sordides

celui des POÈTES DE SEPT ANS. Après les fugues, les fureurs, le désir de se battre avec la Commune, — et les premiers vers de grossièreté triste, — Verlaine l'appelle, se lie à lui et l'inspire, dans une amitié redoutable. On ne trouvera guère dans la vie littéraire de Rimbaud que cet événement-là. Londres, séparation, de nouveau Londres, et Bruxelles, où Verlaine tire sur Rimbaud. Mais déjà l'acte de Rimbaud se termine : LES ILLUMINATIONS, UNE SAISON EN ENFER. Si, en haut de ce fantastique sommet, Rimbaud brûle symboliquement la seule plaquette qu'il ait publiée, celle de UNE SAISON ; s'il se délivre enfin de Verlaine et s'il cesse d'écrire ; — c'est pour errer pendant cinq ans en Europe, et arriver au Harrar, et mener là une obscure survie de commerçant explorateur pendant onze ans (« le temps de devenir complètement idiot »). Les personnes pieuses qui prétendent aujourd'hui que cette partie de l'existence de Rimbaud est aussi puissante que la première et présente autant d'intérêt, oublient que, sans l'œuvre de l'adolescent, nous n'aurions même pas eu connaissance de l'homme du Harrar. On croit voir pourtant, lorsqu'il meurt, un certain retour du *même* (de celui qui avait écrit : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes... ») Sa sœur Isabelle raconte en effet : « C'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui... Les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : c'est singulier. Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas. »

Il y a « l'opéra fabuleux » de Rimbaud : « Je devins un opéra fabuleux ». Il y a « le combat spirituel » de Rimbaud. L'opéra fabuleux, c'est la fonction de l'art entré dans la source inconsciente et jouant avec son abîme. Le combat spirituel, c'est la substance d'une pensée qui cherche Dieu en dehors des voies rituelles connues. Pour Rimbaud les deux opérations sont parallèles — mais il voit mal que leurs buts sont contradictoires, car l'une conduit vers la magie, l'autre vers la mystique.

C'est que le génie de Rimbaud est *monstre*. Il l'est, par l'unité d'une œuvre qui ne se résout pas ; il l'est par l'âge de l'œuvre ; et il l'est au cœur de toutes choses de cette œuvre. Explosion de puberté, il n'a pas de lendemain, mais il est sans limite, sans obligation. Tout est logique à sa manière dans l'aventure de Rimbaud — à peine celle d'un artiste en dépit des dons les plus extraordinaires.

Et Rimbaud est *nu*. Il est éclatant, cruel de nudité. A l'encontre de tous les écrivains français, il ne fait partie

d'aucun niveau de culture. Rimbaud, fils très direct de son temps, qui en plein réalisme voit s'accomplir la défaite nationale et l'abjection, fait éclater et retomber en poussière ce temps tout entier. Il ne reste devant nos yeux que la hauteur inouïe du seul Rimbaud : né seul, aimant seul, parlant seul, mourant seul. Devenu absent de lui-même, il ne peut imaginer en mourant que ces méchants papiers abandonnés à Verlaine établiront un jour une de nos plus superbes œuvres, car de cette œuvre il a dit : « Je ne pouvais pas continuer, je serais devenu fou et puis... c'était mal. »

En vérité Rimbaud est l'œil de la catastrophe.

Les malheurs de la société, la bagarre avec la famille meurtrière sous la dépendance de la mère, la fausse solution de l'homosexualité, la révolte d'avance condamnée dans le « vertige », — voilà comment la subconscience géniale fait que la catastrophe du temps et la catastrophe personnelle se rejoignent.

Au plus haut, à travers tout cela, et à travers le profond opéra fabuleux, Rimbaud poursuit une conquête *mystique*. Aucune attitude de Rimbaud n'étant définitive, il corrompt cette aspiration, la dernière de son âme, par la volonté assez puérile de se faire « voyant ». La tendance mystique est plus essentielle que la magique. « Mystique à l'état sauvage », a écrit Claudel. Mystique non chrétienne sans doute, contre quoi vont également d'autres certitudes chrétiennes. L'évidence est celle-ci : que l'impureté de Rimbaud est dans sa vie, qu'elle a détruite, afin que toute pureté s'élabore quelquefois dans sa poésie.

Par l'esprit on va à Dieu! — Déchirante infortune!

STÉPHANE MALLARMÉ

Une auréole de séduction entoure Mallarmé. Nom prestigieux, et influence prestigieuse. L'œuvre de Mallarmé est, plus que celles de Nerval, de Baudelaire et de Rimbaud, située dans les « zones heureuses » de la mélancolie classique. Or, telle est la force de son invention, que tous les poètes de notre génération sont nés sous Mallarmé.

Stéphane Mallarmé est une tour à la fois haute et secrète, sur une existence d'un effacement admirable. Il n'y a pas d'histoire de Mallarmé, sinon celle de ses rares œuvres, et il n'y a comme circonstance que la gêne pudique qui les enveloppe

dans un destin de professeur. Un sacrifice discret, et muet, sacrifice de la personne pour la partie sacrée et suprême de l'être, un isolement accepté, choisi, et laborieusement travaillé ; le goût de la rareté et de l'hermétisme, non pour eux-mêmes, mais en vue de la chose élevée : voilà les dispositions d'un esprit pur, essentiellement français, pour lequel l'Art devait dominer de toutes parts le réel, et être exercé comme un sacerdoce.

Le premier, Mallarmé établit sa création à l'intérieur du *langage*. La puissance de Mallarmé sur le *mot* — comme facteur de l'émotion et agent de l'esprit — est le résultat de la seule bataille que Mallarmé livre tout au long de sa carrière : bataille contre l'impuissance. C'est à l'homme qui se propose l'effort transcendant dans le langage, qui cherche à *forcer* la limite ou l'infirmité du mot relativement au mystérieux sens, qu'apparaît nécessairement le spectre de l'impuissance. La création de Mallarmé est verbale — ce qui veut dire qu'elle est à l'opposé du verbalisme. Une création verbale est une création métaphysique. Le génie métaphysique de Mallarmé procède par le symbole qui est, on le sait, une des matières les plus agissantes de l'esprit. Ce symbole, cette image-mère, qui *représente*, et engendre à son tour, Mallarmé veut qu'il soit soigneusement contrôlé, stylisé par le mécanisme de la pensée. Nous sommes donc encore assez loin du symbole irruptif tel qu'il se manifeste de nos jours. Mallarmé s'avance à la suite de Baudelaire. La poésie mallarméenne prolonge les deux grands caractères de la poésie baudelairienne : la recherche des profondes analogies concrètes — et le culte de la Beauté suprême. Toutefois c'est vers le second terme que Mallarmé oriente ses plus durs efforts ; et dans la « Beauté » apparaît une nuance nouvelle, de puissant érotisme, qui est le narcissisme.

Mallarmé atteint l'admirable par la méditation de *lui-même*, par la force amoureuse qu'il tourne vers lui-même.

Mallarmé est certes une puissance spirituelle ; cette puissance spirituelle est non religieuse, est même irréligieuse. En un écho dernier, le sentiment du péché a pris pour lui la valeur de la matière. La lutte, lutte héroïque, lutte sacrée, est celle de l'esprit contre la matière. Car la matière obsède Mallarmé. Elle est ce démon « qui nage autour de lui comme un air impalpable ». Mais si la matière, avec la tendance mélancolique, emplit très fortement son horizon, s'il lui faut se battre contre la tristesse d'une matière éternelle, il est obligé de recourir à une sorte d'amour tout à fait propre, venu de soi et ramené à soi, qui porte le nom de narcissisme

— à l'image du Narcisse antique dont la stérile jouissance se réfléchit elle-même.

Tous les Éros s'aimantant et communiquant, on peut dire que Mallarmé est notre plus grand poète capable d'un érotisme supérieur. Aussi les termes sont-ils doués d'une explosive richesse, sensuellement érotique, et ont-ils trouvé la force de jouer avec la syntaxe. Tandis que le nombre discipline le tout dans un vers traditionnel, les mots ont acquis le pouvoir presque sacrilège de briser la logique de la langue. Les mots sont triomphants, et esclaves de la seule Poésie.

Ce défi fut-il porté sans douleur? Ne le croyons pas. Voici la lettre que Mallarmé écrivait à Cazalis en 1867 ; Mallarmé avait vingt-cinq ans : « Je viens de passer une année effrayante ; ma Pensée s'est pensée, et est arrivée à une Conception Divine. Tout ce que, par contre-coup, mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais heureusement, je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où mon Esprit puisse s'aventurer est l'Éternité ; mon Esprit, ce solitaire habituel de sa prope Pureté, que n'obscurcit plus même le reflet du Temps. »

Juste après cette lettre qui témoigne d'une « folie froide », commençait d'apparaître L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE.

PAUL CLAUDEL

Avec le début du siècle prend fin le poète maudit, « le poète sinistre, ennemi des familles ». Comme une nouvelle, et très réelle tradition de Poésie française s'est formée (sans doute à l'aide de quelques hauts sacrifices), le poète paraît rentrer dans le siècle, et demander — en plus de cette réponse fondamentale qu'il ne peut manquer de solliciter — quelques faveurs pratiques, et académiques, de l'argent, du succès, et un rôle dans la société.

Un autre mouvement plus subtil se produit dans le corps de la Poésie même. Tant de violente invention semble, vers 1900, avoir épuisé son cœur. Si je ne craignais pas d'employer une terminologie fort usagée, et qui de plus perd son sens de nos jours, je dirais que le mouvement se fait de la « gauche » à la « droite ». La tendance révolutionnaire en esthétique devient volontiers tendance conservatrice. Si certains transfuges — comme Marcel Proust dans le roman — passent de la convention mondaine à la création profonde, en sens inverse maint poète s'applique à durcir les positions conquises,

à réintroduire des influences (ainsi celle du XVII^e siècle) que l'on pourrait nommer à juste titre « anti-poétiques », pour parler comme Baudelaire. Nous devons considérer sous cet angle l'œuvre de Paul Valéry. Il se produit aussi l'apport d'influences plus lointaines dans le temps et l'espace : l'Antiquité, la Bible, les arts et les philosophies de l'Orient, — la culture en un mot. « Le lieu et la formule » d'une poésie comme celle de Claudel sont de grande épaisseur, présentent des perspectives nombreuses, des horizons divers.

Même la « révolution » surréaliste exige le succès, et l'obtient ; même ce mouvement-là, bien qu'il prétende accomplir Baudelaire et Rimbaud, emprunte de toutes mains à la culture. Certes, une place sera toujours réservée au prophétique, au visionnaire de la chose *propre*, à qui une époque publicitaire doit répondre par un certain néant, parce qu'il devance toute compréhension, tout intérêt. Cette place silencieuse est difficile à apercevoir, et il n'y a pas foule pour l'occuper.

Paul Claudel est le témoin principal de la période littéraire qui suivit Mallarmé et Rimbaud, et qui s'est nommée « Symbolisme ». En modifiant, en altérant, en pétrissant le visage de ce temps littéraire, il le continue. Son œuvre de proportions considérables est réellement ce qui amène le Symbolisme jusqu'à nous ; et nous dirons même que par cette œuvre, le Symbolisme — école de décadence relative — prend une importance en quelque sorte retardée, et une authentique grandeur.

La poésie lyrique, dans Claudel, est de moindre dimension que la poésie de théâtre, où une action étrangement lente conduit poétiquement le discours du personnage. Mais l'énorme étendue de Claudel (les images de la mer sont fréquemment évoquées) se produit partout, aucune vague n'étant prépondérante, toutes les vagues concourant à la véhémence totale. Ainsi se fait-il que le poète lyrique et le dramatique sont indissolublement mélangés.

Héritier de Rimbaud, comme il nous le dit lui-même, Claudel s'éloigne de Rimbaud à mesure que de riches emprunts, à Eschyle ou à l'Asie, augmentent ses moyens ; à mesure qu'il transforme son primitivisme en sentiment de la terre ; et à mesure que le Catholicisme dominant son ouvrage le tourne vers la pensée apologétique. Il se rapproche alors de Péguy ; il a, comme Péguy, le naturel terrien surmonté de la foi militante. Mais c'est autrement, dans un désordre plus inspiré et par une rhétorique plus vaste, que se développe le rude verset claudélien : forme étirée du

vers, d'abord mesurée par le seul souffle, ensuite enrichie (sinon appauvrie) par l'assonance finale.

Claudel exprime donc deux forces gravitantes : la terre, la foi. Dans son catholicisme, aucune mystique. Dans son sentiment du sol, aucun doute, aucun trouble, peu de mystère, du réalisme. Par cet ensemble agressif et limité, une impulsion naïve, adorante, se dit, et règne maladroitement. Le symbolisme est alors sa démarche favorite : symbolisme des objets de la glèbe, symbolisme des espèces théologiques et de l'Histoire Sainte. Une certaine « historicité » de la Poésie existe dans Claudel, qui mélange les connaissances non sans bizarrerie. En tout cas, la Poésie est brutalement rappelée à la conscience, à d'impérieux devoirs, et à une soumission orthodoxe.

Paul Claudel est une église fruste, haut placée, sur un pays de force et d'angoisse. En dépit du siècle, en dépit de toute réussite, il est un grand pauvre, attendant de Dieu sa nourriture.

ST.-JOHN PERSE (1)

Dans notre temps de dissolution, au milieu des orages et des outrages divers qui tendent à séparer la Poésie de la beauté, ou plus simplement à détruire la Beauté, — l'œuvre de St.-John Perse apparaît un rocher. Ici tout à la fois une construction dure et opaque, vibrante et parfaite, prolonge des formes antérieures par des variations savantes ; et une puissance brute, assez sauvage, part en une découverte mystérieuse. Mais la première et simple constatation, devant ces grands textes, est celle de la *chose belle*, voulue à l'origine et poussée jusqu'à l'achèvement.

Dans le Deuxième Projet de Préface pour les FLEURS DU MAL, Baudelaire parlait des « esprits amoureux de la rhétorique profonde ». Cette phrase prévoit exactement St.-John Perse. Ce que Mallarmé faisait avec la syntaxe, ce resserrement glorieux des attaches, cette condensation des sens les uns dans les autres, St.-John Perse le fait avec le vocabulaire et le pouvoir de l'image à l'état naissant. — Remarquez que je n'ai point dit : l'image automatique. Car tout est là du secret lyrique, dans les œuvres rares de St.-John Perse, qu'il se place au point de la chose verbale naissante pour

(1) A quelques variantes près, ce texte doit figurer dans un *Hommage à St.-John Perse* par « Les Cahiers de la Pléïade ».

s'enfermer ainsi dans un monde autonome par où le monde entier devra passer. Pour Mallarmé comme pour Perse, l'affleurement des couches les plus graves de l'inconscient est sans cesse sollicité par le seul mécanisme verbal ; une rhétorique (profonde) est instituée par où doit procéder l'expérience ; on croirait que l'expérience n'a pas d'autre but que l'art du verbe.

L'art de St.-John Perse est art du verbe au plus haut degré, jusqu'au paradoxe, jusqu'au point insolite, lorsque le poète, par l'usage de termes étroitement spécialisés, termes techniques, ou de nomenclature, arrête le sens dans des impasses, pour ne conserver que les pures syllabes. L'amour de la rhétorique profonde est le seul et définitif amour qui légitime toutes opérations utiles. Un grand verset solennel marche insensiblement du vers organisé à la prose, sans nul appui final de rime ou d'assonance, dans lequel les plus précis effets métriques sont obtenus (à l'intérieur) par répétition, allitération, animation constante des sonorités. C'est un savant véhicule qui transporte les spéculations de pensée et les poussées d'instinct, les symboles contrôlés et les images délirantes qui ne le sont plus, et parfois l'invisible derrière le visible et devenant ce visible, l'espoir de la chose purifiée — du salut :

> *O Poète, ô bilingue, entre toutes choses bisaiguës, et toi-même litige entre toutes choses litigieuses, — homme assailli du dieu! homme parlant dans l'équivoque!... ah! comme un homme fourvoyé dans une mêlée d'ailes et de ronces, parmi des noces de busaigles!*

Si comme nous l'avons indiqué au commencement de ces Lectures, le vrai procédé de la Poésie moderne est l'usage conscient d'un mouvement insensible, d'une agglutination de sentiments et d'idées, — on peut dire que l'œuvre de Perse présente ces caractères avec une force extraordinaire. Il y a dans EXIL plusieurs pages de pure prose qui pourraient servir d'exemple. L'énorme imagination verbale dépensée produit, sur des fonds étrangement statiques, une sorte de baroquisme spirituel, jaillissant comme un geyser, et immuable dans le tourbillon. Par sa violence d'une part et sa sagesse de l'autre, le poème soumet l'esprit à son ornement fabuleux ; mais aussi sa richesse est tout entière exposée ; et n'est-il pas nécessaire de le comprendre à plusieurs hauteurs différentes? Ce qui est dit avec un tel luxe n'est pas entièrement dit : reste une zone d'ombre. D'où provient cet arrière-plan volubile, alors que la profusion verbale paraît nous donner le change?

L'inspiration de St.-John Perse fait qu'une idée première extrêmement intellectuelle a été plongée dans l'état de *sommeil*, a pris, tout en demeurant elle-même, l'allure, le ton vague, la forme antique du rêve. Il y a réintégration des richesses de la nuit dans la forme intelligente, et l'on est allé du haut vers le bas puis vers une hauteur nouvelle. Plongée d'une conscience ultra-claire dans le Léthé des merveilles.

Les notes les plus cruelles percent tout à coup le chant, avec leur violence insoutenable, les choses directes, jaillies de partout, et méchantes. C'est par le Désespoir que St.-John Perse paraît finalement marqué. L'inconnaissable a une étendue illimitée, sous « Eâ, dieu de l'abîme ». L'exil est fondamental et partout. Les éléments cosmiques Vents, Pluies et Neiges, passent à travers l'être personnel, animent en lui les voix paniques formidables ; le fond demeure un puissant état de néant, où la personne tente de déchiffrer le monde, et l'on ne distingue aucune Présence supérieure au chagrin de l'homme.

Un sens si profond du malheur essentiel permet à St.- John Perse de sentir, comme aucun poète ne l'a fait peut-être, le lyrisme du chaos, du désordre et de la faillite, et l'orgueil de la catastrophe tranquille ; mais à travers « les partialités, les sécessions », de prononcer enfin la louange du terme positif : la *grandeur*. Le poète construit son salut autour de quelques notions sacrées : grandeur, pureté, plénitude, novation. Or si la pensée du Novateur existe, l'espérance existe, et nous ne sommes pas forclos dans la négation.

St.-John Perse, poète français, forme le rêve ambitieux d'une poésie universelle (de rare nature) et veut que son œuvre traverse les écrans successifs des langues. Peu de nos écrivains sont si exactement traduits. Ce n'est point par hasard qu'une telle ambition est la sienne. Tout se passe en vérité comme s'il avait, une fois, touché à la région interdite de la mémoire et du langage, et comme s'il avait rapporté, de cet acte trop hardi, certaine stupeur avec le sentiment d'être à toutes choses un étranger ; mais du moins peut-il accorder à d'autres ce qu'il redoute pour soi. Et dès lors que ce soit à tous ! — que le don si rare, le don impossible, se produise en toutes langues de la terre.

PIERRE JEAN JOUVE

LA PHILOSOPHIE PEUT-ELLE SE PASSER DU PHILOSOPHE ?

I

Ah ! si c'était possible ! Quelle chance ! Ne vivons-nous pas à une époque où l'on apprécie tout ce qui peut servir l'homme, précisément en se passant de lui? Un grand progrès fut réalisé avec le téléphone automatique. Ne plus avoir à appeler une princesse lointaine, c'est avantage pour l'un et pour l'autre. De même lorsque nous voyageons en auto, nous n'avons pas à mettre pied à terre dans les côtes, et le cheval n'a pas à se plaindre de nous. La téléphoniste et le cheval sont des instruments imparfaits ; nous faisons bien de les remplacer. Nous leur donnons en même temps une preuve d'estime. Une promenade à cheval, une conversation ininterrompue deviennent possibles. La substitution va de pair avec l'accroissement de dignité.

Et puis, le progrès des sciences va dans cette direction. Il tend à supprimer le savant. Celui-ci est nécessaire mais tout juste le temps qu'il faut pour saisir la vérité. Supprimer l'équation personnelle est bien ; supprimer la personne est mieux. La plus belle ambition du savant est réalisée lorsque son nom propre est devenu un nom commun. On dit : un ampère, un volt. Les astronomes ont donné leurs noms aux montagnes de la lune. Quand dira-t-on : une heure-bergson?

Ce serait enfin suivre le sens du progrès spirituel : passer du *Je* au *On*, du moi des apparences à l'Être pur et indifférencié. Un jivan-mukti, un guru, commencent toujours par poser cette question à ceux qui viennent à eux pour être leurs

disciples : Qui êtes-vous? Et ils font toucher du doigt aux nouveaux venus qu'ils ne sont rien de ce qu'ils prétendent être, finalement qu'ils ne sont rien quant à l'*ego.*

Or, la philosophie est loin de remplir ce programme. « N'y a-t-il pas presque autant de philosophies que de philosophes? Il y a bien encore des congrès philosophiques ; les philosophes s'y rencontrent, mais non les philosophies. Ce qui manque à celles-ci, c'est un « lieu » spirituel commun, où elles puissent se toucher et se féconder mutuellement ». (Husserl : Introduction à *Méditations cartésiennes*). La philosophie souffre, encore à son âge, d'une crise d'originalité juvénile.

On pourrait croire qu'il s'agit d'un défaut moderne, et que les époques « organiques », les grandes écoles philosophiques ont recherché avant tout la cohérence et l'unité. C'est juste. Mais la fidélité à un maître, fût-il le plus grand, passa souvent avant le souci de la vérité. Et ce n'est pas une raison parce qu'un corps de doctrines a duré dix siècles par exemple, pour que ce corps de doctrines ne constitue pas une plus longue erreur que les autres. A l'originalité juvénile peut correspondre l'entêtement sénile. C'est la maladie chronique des civilisations fondées sur l'autorité.

Il est enfin tentant de croire qu'une philosophie éternelle existe — la *philosophia perennis* de Leibniz — qui contiendrait en elle des notes fondamentales, dont chaque philosophie successive et transitoire ne donnerait que les harmoniques. Malheureusement la soi-disant philosophie éternelle n'est que le résidu incolore, le précipité des grandes pensées des philosophies amalgamées dans un éclectisme mort-né, ou bien une coupe arbitraire faite à travers les systèmes pour corroborer une pensée chère à l'auteur.

L'esprit qui cherche la vérité ne doit en effet accepter de mettre fin à sa recherche que lorsqu'il a trouvé cette vérité. Il est possible qu'il ne la trouve pas. Dans ce cas l'honnêteté exige qu'il reconnaisse son ignorance. Mais il n'a pas le droit de déclarer qu'il l'a trouvée avant de l'avoir effectivement découverte.

Il faut pourtant bien croire à certaines choses dont nous ne parvenons pas à être sûrs : croire, c'est-à-dire juger d'après des indices et des témoignages, — Admettons-le ; mais cette

croyance ne peut être que provisoire. Malebranche dit que nous verrons face-à-face ce que nous ne connaissons ici-bas que « dans un miroir et sous forme d'énigme ».

Nous ne devons donc donner notre adhésion qu'à ce qui nous apparaît comme aveuglant, ce qui est impossible à révoquer en doute. Mais cette évidence peut bien n'être que du premier degré — ainsi celle de l'existence du monde en général à quoi s'arrêtent la plupart des hommes — fausse évidence. Elle peut être du second degré, ainsi celle de la réalité du moi qui pense et qui vit, — comme pour Descartes.

Résultat insuffisant. Ce n'est pas assez qu'une chose soit certaine dans son existence ; il faut que sa non-existence soit inconcevable. Sa réalité n'a rien qui vaille d'être considéré à côté de sa nécessité. L'évidence ne doit pas être seulement adéquate, elle doit être apodictique. Ainsi l'existence certaine du Cogito n'entraîne pas sa nécessité. Husserl, allant plus loin que Descartes, met entre parenthèses aussi bien sa propre existence consciente que celle du monde qui l'entoure. Seule demeure absolument nécessaire et donc sûre la source de tout ce qui est connu, l'Ego transcendantal.

Une telle rigueur a les plus heureuses conséquences. Déjà Valéry notait que celui qui ne s'attache à rien se met en mesure de dominer tout. Léonard de Vinci, M. Teste ont cherché et trouvé le pivot sur lequel tourne le grand Mécanisme. Le but de la philosophie n'est pourtant pas polytechnique ; il est panoramique. Si Husserl a « fait vœu de pauvreté en matière de connaissance » c'est dans l'espoir de se rendre capable de tout connaître dans son fondement.

Le monde qui avait été vidé de sa substance réapparaît sous forme d'appartenances à moi et de choses étrangères à moi. L'expérience de l'autre comme lié à moi est l'expérience primordiale, le *nous* étant, comme le *moi*, une constellation.

Je puis alors décrire chacun de ces éléments nommé autrefois « état de conscience » comme s'il était ce qu'on nommait une « chose ». La phénoménologie étudie la pitié comme le naturaliste ferait d'une algue, et la colère comme il ferait d'un oursin.

Revenant en arrière, pensant à cette description universelle

accompagnée d'une absence d'affirmation, je (1) m'assure que si elle ne répond pas aux questions posées par le cœur, elle donne au moins à mon esprit une satisfaction. Jeune, je ne pensais qu'à être libre. Je suis heureux aujourd'hui de connaître le mur comme surface à déchiffrer plutôt que comme obstacle à franchir. En tout cas je suis heureux d'être arrêté par lui. Le serai-je définitivement ou ne le serai-je pas? C'est une épreuve décisive, « L'ora de la verdad, » celle qui à la fin de la corrida décide de la vie ou de la mort du matador. Être acculé ! C'est un sentiment noble que d'en avoir le désir. Et si je suis vaincu, ce ne pourra être alors que par une force qui m'est supérieure, j'en serai honoré. Tout chemin de la connaissance doit être un chemin de Damas.

II

Soit, dira-t-on. Nous attendrons d'être vaincus pour avouer. Mais est-il sûr que nous soyons amenés à avouer? Malebranche a-t-il raison? : « Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait beaucoup à souffrir de la recherche de la vérité ; il ne faut que se rendre attentif aux idées claires que chacun trouve en soi-même et suivre exactement quelques règles... »

Husserl lui-même reconnaît qu'il avance sur une crête abrupte : « avancer avec calme et sûreté sur cette crête, c'est une question de vie et de mort pour le philosophe. »

Il faut subir une ascèse pour parvenir à ce point de dépouillement où la vérité est saisie dans sa nudité. Comme c'est difficile et comme nous ignorons le moment où nous devons nous arrêter !

Comme le chemin est long également ! Aurons-nous la patience de le suivre? Voilà que Descartes et ses successeurs ont eu besoin de préparations et de prolongements séculaires pour imposer la méthode mathématique, et l'on nous propose de la remplacer par une autre ; de même, le Cogito psychologique par le Cogito transcendantal. Il faudrait donc toujours imiter Ahasvénus, le Juif errant !

(1) Le *je*, ici comme plus loin, n'a qu'une valeur de simplification.

Et surtout pouvons-nous attendre jusqu'à la consommation des siècles pour nous procurer une réponse à des problèmes qui tourmentent l'humanité, de l'indépendance de l'esprit par rapport au corps, de la rétribution des mérites, de la durée des liens qui unissent une âme à l'autre, d'un être qui soit le principe du bien. Je veux bien croire avec Husserl, que ces questions ont été posées jusqu'ici de façon naïve. Elles devraient peut-être céder la place à d'autres. Jadis, il m'arrivait, en me réveillant la nuit, de penser que je ne verrais jamais l'archipel des Galapagos, que le calcul tensoriel ne me livrerait jamais ses secrets, que sais-je... Je suis devenu plus raisonnable. Mais, comme tant d'autres, j'éprouve cette angoisse, que rien ne réprime, devant l'abîme que nous côtoyons tous les jours et que je ne nommerai pas autrement. Vouloir jusqu'à lui étendre le champ de ma connaissance, ce serait en supprimer la possibilité.

Je sais bien que les Religions ont pour but de répondre à ces questions, mais faut-il leur en laisser le privilège? Elles mêmes n'assurent-elles pas que la révélation ne contredit pas la raison? Que cette dernière lui sert pour ainsi dire de préambule, comme les sages de l'Antiquité dans le premier chant de la *Divine Comédie* servent d'introducteurs aux mystérieuses régions de l'au-delà? Husserl là encore reconnaît qu'à l'intérieur de chaque monade réapparaissent « tous les problèmes de la réalité contingente, de la mort, du destin... »

Toutes ces considérations ont poussé nos contemporains, angoissés de plus par les guerres et les révolutions, à faire passer les problèmes de l'existence avant ceux de la vérité.

Dans leur réaction les hommes sont allés jusqu'au bout. La pensée n'est plus rien, l'existence est devenue tout. Toute pensée est un cache-misère parce qu'abstraite et générale. Or toute existence est individuelle. La connaissance abstraite de l'immortalité est parfaitement inopérante. Vous êtes éternel par votre raison ! déclare Aristote, à un malheureux qui demande plus modestement à survivre sous cette forme fragile qui jusqu'ici est la sienne.

Ou bien encore la connaissance cherche à nous donner un équivalent du réel. Mais ce n'est pas cela qu'il nous faut ! Kierkegaard parle d'un respectable fonctionnaire qui un jour,

subitement, se précipite vers la fenêtre de sa salle à manger (où le menu prévisible et prévu vient d'être servi en présence d'une famille toujours la même entre deux séances de bureau) en criant : « Du possible, sinon j'étouffe ! » (C'est déjà l'*Étranger* de Camus). Ce n'est pas la peine de chercher à connaître cette réalité complètement inhumaine. Dire qu'il fut un temps qui « vivait et palpitait dans un monde de dieux ! » Où les existences n'étaient pas encore tombées au rang de machines ! Saint Augustin marque le tournant de la civilisation. Avec sa mère Monique, il contemple les étoiles du haut de son balcon d'Ostie, elles scintillent encore d'une vie qui s'éteindra par la suite ; ce ne seront plus que des cailloux, et des cailloux composés d'énergies aveugles. Mais, rentré dans son oratoire, il écrit (parole reprise par Husserl à la fin de ses *Méditations*) : *Noli foras ire, in te redi, in interiore homine habitat veritas*.

Tirons les dernières conséquences de cette attitude. C'est le procès de la raison. Dostoïevski dans son livre-clef, l'*Esprit souterrain :* 2 et 2 font 4. Et si je ne veux pas que 2 et 2 fassent 4? Si je n'admets pas le principe de contradiction? Folie? — Et si je réclame le droit à une folie? L'obéissance à la raison, la résignation à l'ordre du monde ont assez duré.

C'est aussi le procès de la foi, telle qu'elle est entendue traditionnellement, cette foi qui essaie de se mettre d'accord avec la raison et mieux de s'effacer devant elle. Le christianisme repose entièrement sur le paradoxe. Dieu devient homme tout en restant Dieu. Job est frappé injustement et rétabli arbitrairement dans son premier état. Abraham obéit à un ordre criminel et son fils est sauvé par un miracle. Chestov oppose Jérusalem à Athènes, la foi irrationnelle qui sauve à la raison qui tue. La définition christologique est dissociée : *Ego sum via, veritas et vita*. Il n'en reste plus que la *via* et la *vita*. La *veritas* est rejetée : « Il suffit d'admettre comme vraie une Religion quelconque pour qu'elle cesse aussitôt d'exister. »

Dans ce cas non seulement la Religion traditionnelle, mais la philosophie font naufrage. Mais, comme l'écrit Benjamin Fondane : « Que nous importe de sauver la philosophie, alors que l'homme lui-même est en danger ! » Pascal aurait fait figure de rationaliste, indifférent à la destinée des pauvres

hommes.

Ce cri de désespoir de l'homme contemporain, qui n'a plus rien à attendre du Savoir pour son Salut, ne peut laisser personne indifférent. C'est une chose tragique, que la vérité ne le *concerne* plus. A l'éloge de la pierre, insensible et dure, porteuse d'inscriptions qui n'ont plus pour nous qu'un intérêt d'érudition, c'est-à-dire de passe-temps, il faudrait opposer l'éloge antithétique de la chose vivante la moins chargée de signification, la plus éphémère.

Si j'avais été le confident, si j'avais eu l'oreille de Tout-Ankh-Amon, je n'aurais pas manqué de lui dire mon admiration pour ses extraordinaires richesses. Mais j'aurais fini par me lasser de les voir, et si j'avais douté qu'elles pussent lui servir dans l'au-delà, je lui aurais dit : Vends donc toute cette bijouterie et achète au coin des rues ces fleurs qui ne durent qu'un jour !

Si la situation de l'homme a un caractère dramatique, il n'a besoin de rien que de se sauver d'une manière quelconque, et il doit courir un risque. C'est ce qu'expriment deux hommes qui ont vécu en marge, Nietzsche : « Ich liebe die Unwissenheit um die Zukunft » — et Saint Jean de la Croix : Para venir a lo que no sabes — Has de ir por donde no sabes ». Sans parler de Dostoïevski, qui préfère le Christ à la vérité, au cas où les deux seraient inconciliables.

III

Ce divorce est-il irrémédiable? Jamais plus qu'aujourd'hui il n'a été marqué par des positions aussi irréductibles. Jamais l'homme n'a été plus écartelé entre le Savoir qui progresse de façon enthousiasmante, mais inutilement pour l'homme, et l'Existence qui lui fait sentir de plus en plus son étreinte par le désir passionné de vivre, qui n'a jamais été plus fort. La philosophie ne peut pas se passer du philosophe ; l'humanité du penseur reste collée à la pensée comme une tunique de Nessus. Mais, malgré l'appel des sirènes existentialistes, elle devrait s'en passer. Assurément la philosophie ne pourra gran-

dir qu'avec le philosophe, elle vit d'une vie consubstantielle à la sienne ; chaque étape de la vie peut correspondre à une étape de la pensée. Mais au dernier moment, comme l'assure Platon (Lettre VII, 341 c-d), après cette longue fréquentation (ἐκ πολλῆς συνουσίας... καὶ τοῦ συζῆν) des choses les plus importantes (τὰ μεγιστα) une vérité doit jaillir qu'il n'a pas créée, lui, qui est indépendante de lui, supérieure à lui et qu'il n'a fait que susciter par ses efforts.

JEAN GRENIER

UN MAUVAIS RÊVE

(Suite) (1)

CHAPITRE V

— Chère amie, déclara M. Ganse, je me demande dans quel but, depuis quelques semaines, vous vous obstinez à me contredire en tout. Et, par exemple, ce parfum. Vous sentez horriblement mauvais. Je le dis sans la moindre intention de vous déplaire : votre odeur est ce qu'elle est, suave pour tel et tel, intolérable pour moi. De plus, vous inventez chaque jour un tic nouveau, hier ce tortillement monotone du cou, aujourd'hui le grincement de vos talons l'un contre l'autre, demain, peut-être, vous jonglerez avec les candélabres, ou vous taperez sur un petit tambour. Et j'avais commencé ce matin mon travail dans les meilleures conditions — des conditions inespérées ! Oui, chère amie, voici longtemps que je ne m'étais senti l'esprit aussi net, aussi libre. Avec un peu de chance, je pouvais en finir avec ce chapitre aujourd'hui, en deux heures, une misère ! Sacrée maison de tonnerre de Dieu ! Quand vous voulez bien cesser un moment vos grimaces, c'est l'aspirateur qui fonctionne au troisième, mon bureau vibre comme la chambre des machines d'un paquebot. Et puis zut ! Enlevez ça ! je ne veux plus rien écrire aujourd'hui.

Docilement, Mme Alfieri rassembla les feuillets épars, boucla l'étui de cuir et attendit. Aucune raillerie, aucune injure — non plus qu'aucune flatterie — de l'auteur d'*Ismaël* n'avait jamais paru entamer seulement cette surprenante patience dont le principe restait un mystère pour tous, et il semblait que Ganse lui-même en subît de plus en plus l'empire. Cette fois encore, après avoir boudé un moment, il demanda d'une voix calme :

— Où en sommes-nous?

— « Au premier mot Bérangère avait tourné la tête » — Il y a une variante : « tourna brusquement la tête ». Je continue?

— Ne continuez pas ! Supprimez ça, c'est idiot. Supprimez tout. Vous couperez le chapitre avant l'entrée de Guy d'Ideville. Déblayons ! Déblayons !

(1) Voir *La Table Ronde*, n° 34.

Il reprit sa promenade énervée, les mains derrière le dos. La plume de Mme Alfieri grinça doucement sur le papier.

— Combien de lignes depuis ce matin? fit-il. La page y est-elle?

— Oh! voyons, Monsieur! protesta la secrétaire impassible.

— Comment? Quoi? Qu'est-ce que vous chantez? Vous êtes sûre? Oh! Oh! voyons, mon enfant, j'ai dicté toute la matinée, je suis fourbu.

Sa voix s'était faite presque suppliante. Pour toute réponse la secrétaire lui tendit les feuillets couverts de ratures, de surcharges, les derniers zébrés de haut en bas d'un énorme trait bleu.

— C'est bon, c'est bon, fit Ganse. Au panier! N'en parlons plus. Que voulez-vous, ajouta-t-il avec une grimace douloureuse, nous n'aurons jamais perdu qu'une pauvre moitié de journée — une autre moitié réparera celle-là.

— C'est juste, Monsieur, répliqua l'étrange femme, poliment. Les deux premiers chapitres ont été tapés au rythme de cent à cent vingt-cinq lignes par jour.

Elle tira de son sac un calepin, le feuilleta vivement, et reprit sur le même ton :

— Une moyenne de près de deux cents lignes au cours de la seconde quinzaine d'octobre. A cette cadence, nous aurions pu finir en mars.

Le Maître la contemplait avec une curiosité mêlée de stupeur. Le visage un peu trop long, trop viril, mais aux traits néanmoins si réguliers, si purs — frappé de biais par la lumière — gardait son expression habituelle d'humble patience, telle qu'on l'observerait sans doute, si le secret des choses nous était mieux connu, sur les faces géométriques, indéchiffrables des insectes, dont l'opiniâtreté a raison de tout. Une fois de plus, dans un moment de lassitude, de doute, le maître déchu venait de lever sur cette proie encore mystérieuse son regard lourd, trivial, où se marquent encore la force et l'élan du génie.

— Nous tiendrons le coup cette fois encore, dit-il d'une voix qui s'affermissait à mesure. Mais je devrais changer d'air. Hein? répondez donc! Un changement d'air me ferait du bien, hé?...

Il se leva, parcourut la pièce de long en large, de son pas pesant.

— Ce n'est pas que je manque d'idées, reprit-il. Je n'en ai que trop. On ne me suit pas, voilà le mal. Il faudrait me suivre. Vous-même, mon enfant, vous ne suivez plus, vous piétinez, nous perdons du temps à des broutilles. Tenez, par exemple, une nouvelle de trois cents lignes, ça doit sortir en deux heures, ou ne pas sortir du tout. Voilà comment travaillaient les Maîtres. Une fois parti, le reste va de soi : simple question de démarrage. Et c'est ce qui rend justement le rôle d'une collaboratrice telle que vous si curieux, si passionnant... Le démarrage dépend de vous. Il suffit parfois d'un regard, d'un simple regard pour tout compromettre, parfaitement! Avant d'avoir ouvert la bouche ou dicté une ligne, je vois le vôtre qui flanche. Et pourquoi? Parce que vous avez peur, chère amie. Vous ne croyez plus en moi, tous!

Il frappa violemment sur la table de son poing fermé.

— Qu'importe! S'il le faut, je reprendrai la chose, je commen-

cerai une nouvelle carrière. Des œuvres aussi vastes, aussi fécondes que la mienne doivent s'élargir sans cesse, au lieu de se creuser. Je travaille dans la fresque, je ne suis pas un ciseleur de bibelots rares. Tenez, pas plus tard qu'hier, chez Beauvain, je me suis senti plus gaillard que jamais, en pleine forme. Il y avait là des Russes étonnants, qui racontaient des histoires... des... des histoires étonnantes !

Son regard évita brusquement celui de son interlocutrice impassible, car la répétition involontaire des mots était un signe qu'il connaissait bien, — trop bien. Il avala péniblement sa salive.

— On m'a parlé du fils d'un ancien maréchal de la Cour, né au Palais en 1913, réfugié en France avec un vieil oncle, lui-même ex-chambellan, qui pour vivre, ses derniers bijoux vendus, avait accepté une place de veilleur de nuit. Le garçon a poussé tout seul, là-bas, du côté de Belleville, pêle-mêle avec les copains français, et il est maintenant ouvrier quelque part, je ne sais où, un vrai titi parigot. Il ignore tout de son pays, rigole lorsqu'on lui parle des Romanoff, lui, un filleul de l'empereur ! Je crois qu'il y aurait quelque chose à tirer d'une histoire pareille, quelque chose d'éton... Bon Dieu de bon Dieu ! Répondez-moi donc, à la fin. Êtes-vous sourde?

— Je réfléchissais, dit-elle. Je ne trouve pas.

— Naturellement ! Hé bien ! s'il n'était pas si tard, je vous prouverais le contraire. Oui, en une heure, je ferais le pari de vous dicter, là, sur ce coin de table, une nouvelle éton... épatante, parole d'honneur ! Juste ce qu'il nous faut pour jeudi — le conte hebdomadaire du *Mémorial*.

Du bout du doigt, elle entr'ouvrait déjà le portefeuille de cuir.

— Laissez ça, fit-il avec un soupir, pas de blague. Je dîne chez Renouville, ce soir. De toutes manières...

Il passa les deux mains sur sa nuque épaisse et comme Simone refermait la serviette en silence, il éclata :

— Ce n'est pas moi qui suis vidé, fit-il d'une voix effrayante, ce sont eux. Le monde se vide. Il se vide par en bas, comme les morts. Plus rien dans le ventre, plus de ventres. Comme disait l'autre jour je ne sais quel bedeau dans une feuille pieuse : « Ganse n'a jamais visé plus haut que le ventre. » Parfaitement ! Et il n'y a pas de quoi rougir. Dans une société sans ventre, que deviendraient l'art et l'artiste, je vous le demande ! Ils pourraient crever. Pauvres types ! Il est facile de raisonner sur les passions, le difficile est de les peindre. Et si je les peins comme il faut, je parle aux ventres, j'émeus les ventres... Mais quoi? Toutes les époques d'impuissance ont eu de ces délicatesses hypocrites. Un ventre est un ventre. Qu'est-ce qu'ils ont à la place, ces petits Messieurs, ces coupeurs de fil en quatre, la dernière couvée de M. Gide ! Une poche de pus — et quel pus? Du pus cérébral, ma chère. Ah ! Ah ! L'image n'est pas mauvaise. Notez-la.

Il fit craquer ses doigts avec fureur.

— Vidé, moi? Allons donc ! J'arrive à un âge où un écrivain de génie devrait pouvoir se libérer de toute discipline de travail. Le problème est là. Plus d'heures de classe ! Désormais la machine

est au point, rodée à fond, tourne nuit et jour. Il suffirait de la surveiller, d'en surveiller les produits et les sous-produits, *de ne rien perdre*. Et ça, ma petite, c'est votre affaire. « La concentration vous épuise ! » rabâche cet imbécile de Lipotte. Elle m'épuise justement parce qu'elle ne m'est plus nécessaire. Tenez, une preuve : Dieudonné me disait l'autre soir : « Vous êtes un improvisateur merveilleux ! » Et pourtant soyez franche, mon enfant : voilà seulement trois ou quatre ans, je ne brillais guère dans un salon, j'étais un causeur très quelconque?...

Elle passait doucement la paume sur le cuir de la serviette, et son regard attentif restait froid.

— Oui, reprit-il après un long silence, d'une voix bien différente et dont il ne cherchait même plus à masquer l'angoisse, ils croient tous avoir ma peau. Minute ! Depuis l'année dernière, neuf cents pages de texte, trente-cinq nouvelles de deux cent cinquante lignes, sans parler des conférences, d'un scénario pour Nathan, et je ne dis rien des notes publicitaires, çà et là. Mais on me compare toujours à moi-même, jamais aux autres : Ganse est Ganse.

Il s'arrêta, braquant sur la secrétaire silencieuse ce regard infaillible qu'allume dans ses yeux la curiosité portée à son paroxysme et qui n'est chez lui qu'une forme de la cruauté demi-consciente, principe de son noir génie.

— La pire bêtise que j'ai faite est d'avoir ouvert ma porte à deux de ces petits Messieurs, Mainville et Philippe, Philippe et Mainville, deux jolies canailles, canailles à croquer ! La jeunesse ! Il y a toujours un moment dans la vie où l'on croit à la jeunesse. Signe précurseur, signe fatal du premier fléchissement, de la vieillesse qui s'annonce — la vieillesse, l'âge le plus niais, le plus crédule — oui plus niais et plus crédule que l'adolescence. Croire à la jeunesse? Est-ce que nous y avons cru, nous autres, quand nous étions jeunes? Alors !... Passe encore pour Philippe, mais Mainville, cette petite vipère...

Elle leva les yeux au même instant et son regard toujours pensif fit baisser celui de Ganse.

— Oh ! je me tais, dit-il avec un rire amer. Je ne prétends pas contrôler vos... vos expériences, et je vous crois d'ailleurs à l'épreuve de tous les poisons. Accordez-moi du moins qu'après avoir fait pour mon prétendu neveu plus qu'aucun honnête homme ne se serait cru le devoir de...

— Encore ! murmura-t-elle d'un air d'ennui.

Elle avait soupiré plutôt qu'articulé le mot, mais Ganse l'avait saisi au mouvement de ses lèvres.

— Encore? Quoi, encore? Un garçon que j'ai tiré de la boue...

— Il le sait.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, permettez !

— Les gens qui le lui ont dit ne pouvaient l'avoir appris que de vous.

— Possible. Et après? Devais-je cacher un acte généreux, désintéressé jusqu'à l'absurde, alors que je ne dissimulais pas les autres — ou si peu? Qu'est-il pour moi, Philippe, après tout?

— Le fils de votre maîtresse, Ganse.

— Ma maîtresse ! Ma maîtresse ! A vous entendre on pourrait croire que je n'ai jamais couché qu'avec elle. D'ailleurs Philippe avait onze ans lorsque sa mère est morte, et ma liaison datait de neuf. Alors?

— Je sais.

— Vous ne savez rien du tout. Dès ce moment, je n'étais pas, comme il vous plaît de l'imaginer, un monsieur facile à duper. Ce que j'ai fait, je l'ai fait de plein gré pour tenir la promesse donnée à une femme. Il n'y en a peut-être pas beaucoup, parmi vos anciens amis, vos comtes et vos barons, qui... Qu'est-ce que vous dites encore, entre vos dents?

— Rien.

— Si ! Ma petite Simone, vous êtes envers moi d'une dureté, d'une injustice...

— Je vous rappelle simplement une parole, une autre parole que vous m'avez donnée, à moi. « Notre vie privée ne regarde que nous. Portons notre fardeau côte à côte, mais n'en échangeons rien... » je crois encore vous entendre. Il est vrai qu'alors c'était moi qui me sentais tomber : je cherchais un aide, un appui, une main fraternelle... Vous aviez raison, d'ailleurs... N'était ce silence plus ou moins gardé, notre collaboration n'eût pas duré six semaines.

— Pardon, ma chère — sa voix sifflait à son tour — lorsque je vous tenais ce propos...

— Oui, c'est entendu, j'étais une femme suspecte. Je le suis toujours.

— Pas pour longtemps, fit-il avec une cruauté affreuse. Quand vous ne ferez plus envie à personne, qui se souciera de savoir si vous avez tué ou non ce pauvre imbécile d'Alfieri?

— Je le sais, dit-elle doucement. Pas la peine de jouer la comédie : vous et moi, nous sommes à bout. Au bout du rouleau, mon cher.

— Et après? Tiens, tiens ! « Au bout du rouleau », mon petit, c'est un titre, un fameux titre ! Allons-y ! Pourquoi pas? Nous sommes tous au bout du rouleau, rien de plus juste. Jeunes et vieux, tous ! L'ancienne maison s'est effondrée derrière notre dos et quand nous sommes venus nous asseoir au foyer des jeunes, ils n'avaient pas encore pensé à bâtir la leur, nous nous sommes trouvés dans un terrain vague, parmi les pierres et les poutres, sous la pluie... Je voudrais que vous notiez cela aussi, dit-il en rougissant, l'image est bonne. Hein? n'est-ce pas? Il y a là dedans tout un drame.

— Peut-être vaudrait-il mieux en finir d'abord avec *Évangéline?*

— Vous croyez? (ses traits accusèrent brusquement la fatigue accumulée depuis des semaines). Hier encore, vous me conseilliez de lâcher ça. Et d'ailleurs j'ai une idée. Elle m'est venue cette nuit, mon enfant. Que diriez-vous d'un livre... d'un livre qui me serait comme une détente, un repos — la halte après une étape trop longue, autour du feu? Tenez, lorsque Rouault, — Rouault,

vous savez, le sculpteur — a fait sa grande crise nerveuse, l'année dernière — on a consulté Strauss, l'élève de Freud. Et Strauss l'a envoyé avec une de ses meilleures infirmières — une vieille Allemande, très ancienne-Allemagne, sentimentale, *gemütlich* — dans sa maison natale, une simple maison de paysans, là-bas, du côté de Douarnenez. Il est revenu guéri, fort comme un bœuf. Moi, je n'ai pas de maison natale, soit — je suis né dans un logement des Batignolles, trois pièces sur la cour — l'immeuble est démoli depuis vingt ans. Mais j'ai eu tout de même une enfance, hein?

— On n'est jamais sûr d'en avoir eu. Moi-même...

— Des blagues ! des mots ! Naturellement il faudrait arranger ça, romancer. Suffit de voir un peu clair, d'utiliser les bons morceaux... Ainsi j'avais un oncle, un petit maraîcher de Seine-et-Oise, chez lequel j'ai passé des vacances, une fois ou deux. Et puis quoi ! il y avait tout de même les dimanches ! Paris n'était pas ce qu'il est devenu. Je revois les dimanches, les beaux dimanches, chaque fiacre avait l'air d'être repeint à neuf, et les omnibus roulaient comme des tonnerres... Qu'est-ce que vous pensez de mon projet?

— *Souvenirs d'enfance,* d'Emmanuel Ganse?

— Oui. Et je dirais tout, mon petit. Tout. En somme, les écrivains français ont montré pas mal de timidité dans leurs peintures de l'adolescence. Moi, je n'épargnerai rien, vous pouvez me croire. Je... Pourquoi cet air dégoûté?... Ai-je offensé votre pudeur, belle dame?...

— Oh ! non. Je me demande même si vous vous vantez. Il est peut-être en effet une part de vous-même que vous avez épargnée jusqu'ici. Oubliée plutôt. L'enfance a la vie si dure ! Seulement, mon ami, méfiez-vous. Ce n'est pas la première fois qu'un de vos pareils tente la chose, et si pressés qu'ils aient été de donner au public ce morceau délicat, je pense qu'aucun d'entre eux n'a réussi à déraciner tout à fait le petit enfant qu'il avait été jadis. Les plus malins n'ont donné que de vains simulacres, d'horribles poupées de cire. En tout cas, si cette chose existe encore en vous, gardez-la. Il est peu croyable qu'il en reste assez pour vous aider à vivre, mais ça vous servira sûrement pour mourir.

— Vous me haïssez, dit-il sans colère. Je pense que nous nous connaissons trop — trop bien pour nous juger avec équité. Nous nous haïssons tous les deux.

— Non, dit-elle. Mais nous ne pouvons déjà plus rien l'un pour l'autre. La haine ne viendrait qu'après. Pourquoi l'attendre? Mais je suppose que vous me croyez capable de prendre aujourd'hui une revanche attendue depuis dix ans. Car voilà longtemps qu'à votre idée, je brûle de mettre ma signature auprès de la vôtre à la première page de ces livres qui m'appartiennent autant qu'à vous. Dieu ! Alors que la malédiction de ma vie, ç'aura été justement de ne pouvoir venir à bout de rien ! Solitude et silence, silence et solitude, je ne serai jamais sortie de ce cercle enchanté... Pourtant...

La face encore puissante du vieux maître n'exprimait toujours

ni surprise ni colère. Elle parut se plisser et se déplisser tout d'une pièce, de bas en haut, ainsi que le mufle d'un lion.

— Enfantillages ! dit-il. Nous sommes allés trop loin ensemble pour ne pas aller voir côte à côte ce qu'il y a au bout de la route. Encore deux ans — un an peut-être...

— Non, répliqua-t-elle. Souvenez-vous. Nous avons déjà cent fois convenu d'un tel délai. A quoi bon? Il est trop tard. Il est trop tard pour tout, pour presque tout. Notre vie est faite. Il m'arrive parfois, rarement, d'essayer de refaire la mienne par la pensée, de la refaire sans vous. Impossible. Ou du moins pour y réussir, faudrait-il effacer d'abord les deux années de mon mariage — repartir à zéro, comme vous dites. Oui, à zéro. Car vous aurez beau ricaner, mon ami, j'ai été, moi qui vous parle, une jeune fille très ordinaire. Pas plus imaginative qu'une autre, contente de peu. Oui, il eût dépendu d'un rien que je continuasse à m'ignorer tranquillement, paisiblement. D'un rien. Et tant de filles me ressemblent à travers le monde ! Tant de filles qui se contenteront très bien de petits vices, de petits mauvais rêves qu'on met sur le compte des nerfs — les mêmes rêves qui servaient à treize ans, qui continueront à servir jusqu'à la mort. Car nous n'avons pas naturellement, comme vous autres, la curiosité de nous-mêmes. Enfin, c'est vrai que j'aurais très bien pu faire une gentille bourgeoise sans Alfieri. Oh ! avec celui-là, pas moyen de rester en repos — si faible, si lâche, si fille, si vraiment fille ! — avec un tel besoin du vice ou d'autrui, comme s'il n'eût pu goûter le mal qu'à travers une âme étrangère. Lorsqu'il coulait vers vous un certain regard, on avait envie de lui mettre un crime dans la main. Un crime, un beau crime...

— Des blagues ! dit Ganse. On se figure ça.

— Peut-être. En tout cas, après ces deux années furieuses, débouchant brusquement dans le vide, le néant, rien ne pouvait me sauver du désespoir que le travail. La fortune elle-même eût été un secours moins efficace. Et vous m'avez appris le seul travail dont j'étais sans doute capable en ce moment-là. Vos livres sont ce qu'ils sont. La merveille, c'est de vous les voir faire. Vingt fois, j'ai essayé de noter ça au jour le jour, je ne peux pas. Il me semble que personne ne le pourrait. Il y faudrait trop de sang-froid, et le sang-froid près de vous, dans le travail, c'est bien la dernière chose possible. Vous êtes un prodigieux...

Elle chercha le mot.

— Une espèce de sourcier. L'imagination la plus aride, vous trouveriez le point d'où va jaillir la source. Ces rêves... tous ces rêves...

— Vous voyez, fit-il de sa voix rauque, nous n'en avons pas encore fini, vous et moi.

— Certainement si ! Vous m'avez remplie de vos créatures, j'étouffe. Oui, j'étouffe réellement. Que je tarde encore à redevenir moi-même, et je ne pourrai jamais plus. Car enfin, si imparfaites que soient ces créatures — quoi, elles vous appartiennent, elles sont quelque chose de vous. Ne le niez pas : elles vous soulagent tout de même un peu. Il n'est d'ailleurs que de vous observer

les jours qui suivent la publication d'un livre. Mécontent, déçu, soit, mais délivré. Enfin, n'est-ce pas? vous respirez mieux. Moi je reste une semaine étendue sur mon lit, les yeux ouverts, dans un énervement horrible. Oh ! pas la peine de prendre une pose, de vous rengorger, mon ami. Ce ne sont pas vos livres qui m'empêchent de dormir. Je ne les relis jamais. Chacun de ces personnages ressemble si peu à celui dont nous avons, vous et moi, des semaines, porté la peau ! Mais ceux-là, précisément, les vrais, ils vivent en moi, ils s'y installent, ils s'y multiplient — parfaitement — vous pouvez rire ! Et il ne me reste pas l'espoir — pas le plus petit espoir — oh là ! pas le moindre de les tirer de là pour les faire passer à mon tour dans un roman. Un roman ! Je n'arrive même pas à bout d'une nouvelle, d'une pauvre petite nouvelle de dix pages — ainsi !

Elle essaya de retirer brusquement sa main, mais les cinq gros doigts du maître venaient de se refermer dessus.

— Mon amie, dit-il — et les mots à peine articulés sortirent du fond de sa gorge avec une plainte, une sorte de miaulement sinistre — il ne fallait pas vous refuser à moi. Le mal vient de là.

— J'ai toujours eu horreur de vous, dit-elle simplement. Je n'aurais pu être votre maîtresse — non — quand je l'aurais voulu. Et pis encore : vous m'avez dégoûtée de l'amour.

— Mais si vous n'avez pas été à moi, du moins n'avez-vous été à personne jusqu'à... Ne le niez pas : vous m'appartenez plus que si...

— Taisez-vous ! fit-elle en essayant de retirer sa main.

— Et quand vous parlez de vous délivrer par des livres, vous me faites rigoler, ma petite. La littérature n'a jamais délivré personne. Et personne, d'ailleurs, ne réussit à se délivrer de soi-même. Des blagues. On peut espérer l'oubli. Et encore ! Car l'oubli, voyez-vous, ça ne se trouve que dans le sommeil ou la débauche.

Il rattrapa au vol la main qu'elle venait de lui arracher, la pétrit entre ses deux larges paumes.

— Vous vous perdrez par orgueil, continua-t-il. Vous avez un orgueil de démon. Parlez-moi de diables tranquilles, de braves types de diables, des diables pourceaux. A vous, ma petite, il vous faut le serpent.

Elle semblait l'écouter avec une attention extraordinaire. Pas un muscle de son long visage ne tressaillit, tandis qu'elle disait de sa voix sans timbre :

— Mon parti est pris depuis six semaines. Absolument pris.

— Oui, je sais pourquoi, fit-il — et son rire d'une grossièreté forcée finit dans une sorte de plainte lugubre. Mais il est trop tard, mon enfant. L'obsession que vous décriviez tout à l'heure, cette phobie — car c'est une phobie, rien qu'une phobie, un accident pathologique, pas plus — elle est là maintenant, là pour toujours. Inutile d'inventer des histoires de personnages maléfiques, d'envoûtement ! Pourquoi pas des incubes et des succubes? Vous finirez par aller en confesse, ma chère.

— Je l'ai essayé, dit-elle.

— Oui, je sais. Il y a toujours eu un ou deux mauvais prêtres

dans votre vie — enfin des prêtres suspects — votre abbé Connétable, par exemple, ou ces pasteurs défroqués de la Christian Science, dont vous vous étiez toquée voilà six mois. Entre nous, vous avez de la chance d'être née au XX^{e} siècle : je vous vois très bien d'ici, dans une belle chemise soufrée...

— Pas la peine, fit-elle avec un sourire triste. Je veux dire : pas la peine de continuer sur ce ton. L'idée n'est pas mauvaise, mais vous l'exprimez mal — grossièrement. Vous me l'avez d'ailleurs répété assez souvent, Ganse : je n'ai pas le don du sujet, mais je me rattrape sur le détail. Hé bien ! j'ai perdu l'espoir de donner à ma pauvre vie un commencement, un milieu et une fin, comme à un livre. Mieux vaut maintenant donner tous mes soins à un épisode, à une expérience, la première venue, n'importe ! L'essentiel est de la développer à fond, jusqu'à ses extrêmes conséquences. Quoi? n'est-ce pas ainsi que nous nous y prenons lorsque le bouquin se présente mal, comme vous dites? Et le public n'y voit que du feu.

Il alla jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit toute grande si violemment qu'un morceau de plâtre se détacha du chambranle, roula sur le plancher. Et il l'écrasa d'un coup de pied, avec rage, comme une bête.

— L'épisode, l'expérience — je la connais, votre expérience ! Elle s'appelle Mainville, l'expérience ! Ce petit mirliflore, ce gigolo...

— Oui, vous me trouvez trop jeune encore pour ce que vous nommiez hier soir « les déviations du sentiment maternel » — j'ai compris l'allusion. Trop jeune pour un gigolo, c'est ce que vous vouliez dire? Regardez-moi, Ganse. Vous ne me voyez tout de même pas poser ma tête sur la virile poitrine d'un seigneur de votre espèce, non? J'aurais rencontré Olivier huit ans, dix ans plus tôt que je l'aurais aimé de la même manière. Et puis après?

— Bon, bon, je connais : humiliation, sacrifice, immolation, voilà le programme. Seulement, je crois que vous n'irez jamais plus loin que la première partie. Votre gracieux ami sera loin avant que vous ayez eu le temps d'en finir avec les deux autres.

— Pour celles-là, Ganse, j'y suffirai bien toute seule.

Il ferma la fenêtre, revint s'asseoir. La colère semblait de nouveau tombée.

— C'est une agréable petite canaille, dit-il. Pas d'imagination même dans le mal — ou si peu ! Rien à partager avec personne. Rien.

— Qui lui demande de partager? Alfieri ou Mainville, d'ailleurs, vous êtes bien le dernier homme capable de juger ces sortes d'êtres.

— Oui, des bêtes de luxe, hein? Ça coûte cher et c'est fragile, diablement fragile. Et celui-là n'aura pas l'élégance de s'éclipser à l'anglaise, le moment venu, comme l'autre. Pas gentilhomme pour deux sous, votre petit camarade, ma chère. Incapable de rien faire sauter en votre honneur, banque ou cervelle. Et à la fin de l'expérience, vous aurez sur les bras un enfant malade, vous vous ruinerez en joujoux.

Depuis un moment, elle ne l'écoutait plus, bien qu'elle continuât de tenir sur lui un regard dont il ne put supporter plus longtemps la flamme sombre et fixe. Il s'arrêta en grognant, tête basse, le cou rentré dans les épaules, prenant naïvement l'attitude connue du public, illustrée par tant de photographies.

— Après tout, je m'en fiche, dit-il. Voilà trois mois que je vois mûrir ça sous votre peau, ma chère, un amour né sous le signe du Cancer, une vraie tumeur. Ça n'est pas la première fois qu'une femme supérieure se sera laissé dévorer, c'est même comme ça qu'elles finissent toutes.

Il se tut de nouveau, saisi par l'extraordinaire altération des traits de Mme Alfieri. Et pourtant la voix de la secrétaire s'éleva tout à coup, aussi calme, avec un soupçon d'ironie.

— Que de paroles inutiles, Ganse ! fit-elle. Je pensais à autre chose, mais je vous entendais quand même. Je crois que vous alliez me faire la morale, grands dieux ! C'est assez votre habitude, souvenez-vous, lorsqu'un chapitre « ne vient pas ». Les personnages commencent à échanger des vérités premières déguisées en paradoxes peints de couleurs violentes, comme des emblèmes totémiques. Hé bien ! tenez, il y a tout de même un service que je puis vous rendre. Je puis le finir, votre livre. Le dénouement que vous cherchez depuis six mois, je vous l'apporterai bientôt.

— Quel livre?

— *Évangéline*, naturellement. Et ma proposition n'est pas si folle, car Évangéline, après tout, c'est moi.

— Pardon ! j'ai utilisé certains...

— Oh ! je ne vous reproche rien. Je vous ai même aidé du mieux que j'ai pu. C'est d'ailleurs assez étonnant de voir ainsi monter peu à peu son propre visage dans le miroir que vous tendez, on a l'impression de se regarder à travers une grande épaisseur d'eau trouble, avec des bulles de boue. Notez bien que je ne nie pas la ressemblance. Votre erreur est de vous entêter à supposer dans la vie de l'héroïne un crime initial. Rien ne vous ôtera de la tête que j'ai tué Alfieri, hein?

— Idiot ! Vous n'avez aucune idée des méthodes de travail d'un écrivain. Si j'ai supposé un crime initial, comme vous dites, c'est pour plus de vraisemblance. Le destin de cette fille doit osciller entre deux actes sanglants, de même nature, l'un secret, l'autre... L'autre... J'avoue que je ne vois pas bien clairement l'autre...

— Inutile de voir clairement celui-là. Le premier doit suffire à le justifier. Oh ! J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques semaines, je crois comprendre. Une femme telle qu'Évangéline ne tue pas selon les règles. Elle tuera comme elle a tué jadis, par besoin de se confirmer dans l'idée qu'elle s'est faite d'elle-même. Elle tue pour se mettre d'un coup hors la loi. Et s'il y a une raison à ce crime — la passion, par exemple — eh bien ! je pense que la passion ne sera qu'un prétexte, le presque rien qui fait pencher l'un des plateaux de la balance.

— Peut-être.

— Sûrement. Mais vous vous laissez arrêter par des scrupules de mise au point, de vraisemblance. C'est que vous voyez tout ça de l'extérieur.

— Et vous?

— Moi pas. Au point où nous en sommes, qu'importe de savoir *pourquoi* Évangéline va tuer? Il suffira de montrer *comment* elle tue. Je crois que j'y réussirais très bien...

— On dit ça...

— On a tort de le dire lorsque ça n'est pas vrai. Oh! naturellement, nous savons tous ce que c'est que commettre un crime en pensée. Mais cette fois, mon ami, ce n'est pas avec la machine à rêves que je l'ai commis. Il est là, derrière ce front — et pas un de ces désirs qui n'ont pas plus de consistance qu'une gelée, non. Un vrai crime, bien constitué, bien vivant, avec tous ses membres, un bébé-crime, quoi, et qui ne demande qu'à venir au monde!

— Il remue?

— S'il remue! En mettant votre main au bon endroit, vous entendriez battre son cœur. Peut-être est-il plus ou moins sorti de la littérature, mais nulle force ne le contraindrait d'y rentrer.

— Vous m'intéressez prodigieusement. Dois-je reconnaître le nouveau-né?

— J'allais vous le proposer.

Il essaya de rire et ce rire sonna d'abord si faux qu'elle éclata de rire à son tour. Un long moment, ils restèrent face à face sans oser pourtant croiser franchement leurs regards.

— Oh! Ce n'est pas un crime bien original, continua-t-elle sur le même ton. Le scénario vous en semblerait probablement assez vulgaire. Les circonstances ne manquent pas, mais on pourrait écrire sous chacune d'elles le mot fatidique des passeports : moyen. Tout est moyen là dedans.

— Méfiez-vous, dit-il en s'efforçant encore de sourire, ce peut être aussi le signe d'une perversité très profonde. Le grand art a cette apparence de banalité.

Elle fit un signe d'impatience et brusquement posa ses coudes sur le bureau, lança en avant ses deux longues mains si pâles que l'ombre y paraissait bleue. Ganse voyait son regard tout près du sien et il sentait l'haleine tiède passer et repasser sur sa joue ainsi qu'une bête familière.

— Ça vous fait un peu peur, avouez? Hein? J'ai l'air de sortir d'une de vos machines, vous voilà tout à coup en tête à tête avec un de vos personnages, et pas moyen de le faire rentrer dans le plan du bouquin. Le voilà qui part tout seul.

— Peur, dit-il, non. Jouée par une autre que vous, cette scène serait même de peu d'intérêt. Mais je sais que vous avez horreur du mélodrame, et je pense qu'il y a quelque chose de sérieux dans votre propos, voilà tout.

Elle penchait la tête sur l'épaule, comme pour mieux voir le reflet des doigts qu'elle faisait danser en mesure sur l'acajou poli.

— Parole d'honneur, mon cher, j'ai besoin de vous.

— Quoi? dit-il avec ironie, un alibi. Déjà?

— Juste.

Son regard qu'elle essayait de tenir fixé sur celui de Ganse vacillait comme une flamme. Mais ce n'était pas ce regard qui à lui seul eût réussi à faire perdre contenance au vieux maître. Il voyait depuis un instant la bouche mince se contracter peu à peu jusqu'à dessiner une espèce de moue douloureuse, indéfinissable, qu'il connaissait trop bien.

— Je crois, murmura-t-il assez piteusement, que nous devrions changer de conversation. Si vous devenez folle, mon enfant, je n'y peux rien.

— Folle? Je n'ai jamais eu moins envie de l'être. Cela viendra plus tard. Pour quelque temps encore j'ai besoin de tout ce que j'ai de bon sens, et quelque chose de plus. Rien ne me manquera, vous pouvez me croire.

— Oh ! je sais : personne n'est plus capable que vous d'aller jusqu'au bout d'une folie. Si je ne le pensais pas, ma chère, il y a longtemps que je vous aurais priée de mettre fin à cette scène ridicule. Néanmoins, s'il est en mon pouvoir de vous aider d'une manière ou d'une autre, je ne le refuse pas.

— Il ne s'agit pas de m'aider à votre manière, dit-elle doucement, mais à la mienne, à celle que j'ai choisie.

— Soit. Alors cessez de parler par énigmes. Un crime? Je ne suppose pas que vous me croyez capable d'avoir peur d'un mot. Et quel mot ! Il y a autant d'espèces de crimes que de démons, je suppose. J'aime assez l'idée du vieux Wilde là-dessus, vous connaissez? Il prétend qu'il existe quelque part des diables que la malédiction n'a qu'effleurés en passant, dont le tonnerre de Dieu n'a fait que roussir les plumes. Jolie image, hein? Vous les voyez d'ici qui sautillent dans le crépuscule, avec leurs ailes rognées, leurs yeux tristes, sans désespoir, nostalgiques? Bref, il y a des bonnes actions criminelles, et des crimes vertueux. Celui dont vous me parlez doit se ranger dans la dernière catégorie car, ou je me trompe fort, ou vous n'êtes pas femme à vous livrer ainsi à un homme auquel vous venez de dire que vous l'aviez toujours méprisé.

— Si. Je puis être parfaitement cette femme-là, — et vous le savez, Ganse.

Elle passa nerveusement ses deux mains sur son visage, et demeura immobile un moment, les yeux clos.

— Méprisé ou non, que vous importe? Je regrette parfois — oui, cela m'arrive ! — de ne pas être devenue votre maîtresse, nous serions moins étroitement liés l'un à l'autre que par cette espèce d'union contre nature qui depuis dix ans nous fait partager toute chose à l'exception de celle où l'on attache autour de nous si peu d'importance. Mépris ! Cela aussi, ce n'est qu'un mot. Et il a beaucoup de sens. J'ai méprisé mon premier amant plus que vous, et celui-ci, allez, je crois bien que je le méprise aussi. Mais ce mépris a justement éveillé en moi je ne sais quoi qui ressemble à de la pitié, que j'ai longtemps essayé de prendre pour de la pitié — bien que je n'aurai pas l'hypocrisie de vous le donner aujourd'hui pour tel.

— Oui, l'orgueil, fit-il. Le Serpent.

— Quoi que je fasse, mon destin sera, je le sens, de me sacrifier à qui ne me vaut pas. J'ai toujours répugné à donner librement ma vie, par contrat, et je finis par la jeter aux pieds du premier venu qui me la demande lâchement, avec un certain regard, un regard de bête faible et perfide.

— Oui, comme à Mainville, par exemple. Et ça ne l'amusera même pas longtemps, votre vie !

— Oui et non. Vous jugez Mainville sans le comprendre. Et il ne faudrait pas seulement le comprendre, il faudrait l'aimer. Mais jamais deux générations ne se seront épiées avec plus de haine sournoise, des deux côtés de ce trou noir d'où monte encore après tant d'années l'odeur des millions de cadavres — l'affreux crime dont vous n'osez pas ouvertement vous jeter la responsabilité à la face. Pauvres gosses ! S'ils sont venus au monde avec cette grimace dégoûtée qui vous déplaît si fort, c'est que le monde sentait mauvais ! Oui, j'aurais voulu que vous l'entendiez l'autre jour, je ne trouvais rien à répondre. Mon Dieu, ce qui leur a manqué sans doute, c'est l'homme de génie qui eût parlé en leur nom, les eût justifiés en vous accusant — et ils l'attendront toujours... Mais après tout, qu'importe ! Débrouillez-vous ensemble, les femmes sont hors du débat. Ce que je tenais à vous dire...

— Magnifique ! fit-il. Ce que vous venez de dire est magnifique. N'ajoutez pas un mot. Quel sujet, mon enfant ! Voilà le livre qu'il faut écrire, que nous écrirons ensemble. Écoutez, Simone. Mainville ne sera jamais pour vous qu'un caprice, un simple caprice. Je sais ce que c'est qu'un caprice, peut-être? Vous n'allez pas sacrifier un homme comme moi, une œuvre comme la mienne, à un caprice? Car cette conversation, ma chère, je me demande si vous vous rendez compte ! la conversation que nous venons d'avoir ensemble est un monde. Parfaitement. Toute l'histoire contemporaine est là dedans, ma petite. Balzac en aurait pleuré !

— Vous n'avez rien compris, dit-elle en haussant les épaules. Vous ne sortirez jamais de la littérature.

— Vous non plus !

L'air sifflait dans sa gorge avec un gargouillement presque hideux, et il avala coup sur coup sa salive, tandis que ses mains tremblaient.

— Un caprice est un caprice, reprit-il. Ça dure combien de temps chez vous. Des jours? Des semaines? Des mois?

— Que sais-je? fit-elle — et son visage tendu, immobile semblait mort. Pouvez-vous comprendre? Ce poison-là ressemble aux autres. On en use d'abord pour jouir, et on se demande vite à quelle dose il pourrait tuer.

— Si après... bégaya-t-il. Plus tard... Si vous me promettiez de...

En un instant, il fut sur elle, ses bras liés autour de la longue taille, la poussant contre le mur avec la brutalité, la maladresse des premières étreintes. Et sans doute fut-elle émue, le temps d'un éclair, par cette gaucherie désespérée du vieux faune habituellement si expert. Il vit pour la dernière fois couler vers ses propres yeux, jusqu'au plus secret de son être, le sublime regard gris plein de pitié. Mais presque aussitôt les deux paumes fraîches,

dures et fraîches, le frappèrent à la fois sur la bouche, sauvagement. Elle s'enfuit.

CHAPITRE VI

Il écouta un moment son pas à travers la porte et ses traits s'apaisèrent peu à peu, prirent à force de lassitude, d'épuisement, une espèce de sérénité grossière.

Certes, ce n'était pas leur première querelle, mais un pressentiment l'avertissait que celle-ci serait la dernière, que la solitude, cette solitude qu'il redoutait plus que la mort commençait à ce moment même... De cette collaboration de dix années, presque ininterrompue, sauf par de brefs éclats, il commençait d'entrevoir la véritable nature, bien que sa vanité se révoltât malgré lui contre une vérité humiliante. Et sans doute, Simone avait été pour lui, à une période difficile de sa vie, pour son imagination déjà surmenée, un auxiliaire précieux, indispensable. Alors qu'il doutait de lui-même, elle lui avait rendu la foi. Mais ceci, le monde ne l'ignorait pas, ou le soupçonnait du moins : le reste était son secret. En dépit de beaucoup d'aventures, — vraies ou fausses, car il excelle à occuper de lui la chronique et tout écho, même outrageux, lui semble mille fois préférable au silence — il a gardé, d'une naissance à peine avouable, le goût, le besoin obscur de ces liaisons orageuses, de ces faux ménages ouvriers qui mettent en commun l'ivresse et les coups, atteignent dans l'ignominie à une espèce de fraternité farouche, pareille aux mystérieux compagnonnages des bêtes. Des scènes terribles qui les dressaient l'un contre l'autre, la profonde adresse de Mme Alfieri avait su jusqu'alors dissimuler le pire, même à la curiosité des familiers. Qui se serait soucié, d'ailleurs, des emportements du Maître, dont les accès de fureur presque démentielle pour les causes les plus futiles étaient la fable de Paris? Et personne n'eût pu se vanter, au cours de ces dix années, d'avoir surpris chez la secrétaire impassible un mouvement de colère ou de dégoût. Seule, une jeune domestique un peu niaise, récemment débarquée de Plougastel, la trouvant un jour à demi évanouie dans le bureau de Ganse et ayant dégrafé son corsage, avait découvert sur la poitrine une énorme ecchymose récente. Mais Simone, revenue à elle, expliqua qu'elle s'était blessée en tombant, et renvoya la Bretonne dès le lendemain.

Cette prodigieuse maîtrise de soi ne l'abandonna jamais, et elle exaspérait Ganse tout en flattant son orgueil, car il ne lui déplaisait pas de subir, à l'insu de tous, l'ascendant d'une femme exceptionnelle, dont l'éclatante supériorité n'était réellement connue que de lui. Pour le fils du crémier de la rue Saint-Georges, l'ancienne petite Normalienne, élevée quelque temps bien au-dessus de sa condition par le caprice d'un grand seigneur suspect, mais cousin authentique des princes de la Maison de Savoie, restait la

comtesse Alfieri. Qu'elle fût une seule fois tombée dans ses bras, le charme eût été rompu, et avec lui l'étrange, la poignante volupté de ces querelles où ils puisaient l'un et l'autre, comme par brassées, les images véhémentes qui donnent à l'œuvre du vieux Maître, d'une matière si grossière, si lourde, sa couleur et sa chaleur.

Il se laissa tomber dans son fauteuil, se releva aussitôt, car il avait pris en haine les innocents témoins des longues insomnies, de la recherche impuissante, de l'épuisant et vain labeur des derniers mois. Ah ! qu'il eût seulement quelques rentrées inattendues, et il aurait bientôt fait de quitter cet appartement démodé dont l'ameublement lui rappelait une époque heureuse, mais triviale, lorsque son admiration naïve allait aux installations baroques des dentistes ou des médecins millionnaires, qui dans leur laborieux désordre semblent l'œuvre de brocanteurs en délire. Faire peau neuve !... Hélas ! les exigences des éditeurs vont grandissant, le public se lasse, et il doit trouver coûte que coûte trois cent mille francs par an qui suffisent médiocrement à sa vanité, à ses plaisirs, à ses vices. Car l'avarice ne se manifeste chez lui que par des réflexes imbéciles, un goût sordide des marchandages, de l'usure, qui le ridiculisent sans profit, en font la proie favorite des spéculateurs en chambre, des gentilshommes rabatteurs, des banquiers véreux. Sa fortune, jadis considérable, a été ainsi dévorée presque à son insu, au cours de ces crises périodiques où, las de se débattre parmi ces hyènes dorées, il abandonne brusquement tout contrôle, jette au feu ses livres de comptes.

Qu'importe la perte de quelques centaines de mille francs? Un ou deux ans de travail eussent jadis comblé le gouffre. Le pire ennemi est aujourd'hui en lui-même, logé quelque part, en un recoin de ce cerveau toujours bourdonnant désormais, comme une ruche vidée de son miel. Le Dr Lipotte, consulté, hoche la tête, parle de repos, soupçonne quelque syphilis de jeunesse passée inaperçue, finit par éclater de rire, du rire hennissant qui glace de terreur le jury lorsque l'avorton bavard vient à la barre faire étalage de ce qu'il appelle pompeusement ses conceptions. Et lui, Ganse, n'a qu'à fermer les yeux pour voir tourner ce soleil rouge, cerné de bleu sombre, plein de pétillements et d'étincelles. Lorsque la fatigue est trop grande, le cercle mystérieux vient se placer au centre même de la page blanche. L'oculiste, aussi, hoche la tête...

Reposez-vous ! disent-ils tous. Et quand les lèvres n'articulent pas la phrase rituelle, les yeux compatissants la crient plus haut encore. Mais ne se repose pas qui veut. Certes, il s'est cru infatigable et l'image qu'il se fait encore à présent de lui-même est toujours celle que le jeune Ganse, inconnu de tous, caressait jadis, au fond d'une crémerie de la rue Dante, dont il empruntait chaque jour la table boiteuse, l'encre, le papier quadrillé marqué de pouces gras, l'aigre tiédeur favorable à ses engelures — l'image d'un Zola ou d'un Balzac, ses dieux. Il a pris ainsi des engagements sans nombre, signé des traités ruineux, dans le vain et naïf espoir — comme il aime à dire — de crever sous lui l'éditeur. N'importe ! Il se serait peut-être résigné à transiger, gagner un temps précieux,

si, par une ironie féroce, l'imagination surmenée ne cessait de multiplier, jusqu'à l'absurde, au cauchemar, ces créatures inachevées, mêlées à des lambeaux d'histoires, dont le grouillement donne au malheureux l'illusion, sans cesse renaissante, de la puissance qu'il a perdue. Aussi a-t-il commencé dix romans, acharné à trouver la voie, l'issue... Lui qui manifestait autrefois tant de mépris pour les chercheurs d'anecdotes, les types qui prennent des notes au fond de leur chapeau (car un véritable romancier, disait-il, n'a que trop de sujets de roman, l'embarras de choisir), il s'attache maintenant avec une humilité poignante aux pas de personnages falots qu'il n'eût, en d'autres temps, jamais honorés d'un regard. Mainville lui a servi de modèle, et il rêve encore de tirer de cette marionnette un livre sur la nouvelle génération — un grand livre, mon cher, un livre shakespearien, plus fort qu'*Hamlet*. Et peut-être eût-il jadis tenu la gageure, car il n'a pas de rival dans l'art d'épuiser un être plus faible que lui, de le vider, à son profit, de sa substance. Mais lorsqu'il a senti s'élargir cette solitude intérieure, damnation de l'artiste épuisé, il s'est retenu de toutes ses forces, ainsi qu'un naufragé, à la collaboratrice familière dont la seule présence évoque à la fois sa vie réelle et sa vie rêvée, car chacune de ses paroles, de ses attitudes, de ses étonnants regards, lui rappelle quelque épisode heureux ou malheureux de sa carrière, telle page dictée d'un trait, en pleine fièvre, ou cherchée ligne après ligne, dans les ténèbres, tel visage imaginaire qu'un labeur acharné n'avait pu faire sortir de l'ombre, et qui tout à coup surgit, éclate — moins encore — une épithète heureuse qu'on se répète la nuit, les yeux clos, une réplique qui a le poids et l'élan du vrai.

Il a commencé d'écrire *Évangéline* avec l'illusion d'en venir rapidement à bout, ayant sous les yeux, chaque jour, l'inspiratrice et le modèle. Mais une fois de plus, il n'a pu réussir à sortir de lui-même, sa nouvelle création ressemble aux autres, — elle est sa propre ressemblance, son miroir — et le miroir du vieux Ganse ne reflète plus qu'une obscure et indistincte image. Ce qu'il a exprimé malgré lui n'a d'intérêt pour personne, c'est l'admiration inavouée, mêlée de désir et de crainte, que lui inspire l'ancienne comtesse déchue, et sa lutte avec le fantôme est précisément celle qu'il soutient depuis dix ans contre la personne même de son étrange amie. Le titre qu'il a choisi dénonce d'ailleurs assez son obsession, car Évangéline est en effet le véritable prénom de Mme Alfieri, bien qu'elle ne l'ait plus porté depuis l'enfance. Jamais aucun livre ne lui a coûté tant de peine. Il ne peut se résoudre à le délaisser tout à fait, il est devenu pour son cerveau malade une sorte de fétiche, le signe augural dont dépend l'avenir, heur ou malheur. A la rage de ne pouvoir rien tirer d'un tel ouvrage, s'ajoute l'humiliation de devoir avouer son impuissance à ce témoin toujours impassible. « Vous ne me connaissez guère », dit-elle en secouant la tête, car il arrive parfois qu'elle se prenne elle-même au jeu, laisse échapper des paroles obscures, des demi-aveux qu'elle corrige d'un haussement d'épaules, d'un sourire. Il n'a pas encore osé aborder, même par une habile transposition,

l'épisode capital, le lugubre dénouement du mariage inespéré. Depuis longtemps, ce secret le hante, l'irrite. Bien que l'enquête ait mis la comtesse hors de cause, un doute subsiste en effet. La médisance n'a pas désarmé, les parents du mort n'ont jamais consenti à revoir la veuve, ne la connaissent plus. Jadis la pensée qu'il pût vivre et travailler côte à côte avec une meurtrière flattait grossièrement l'orgueil de Ganse. A présent, il est surtout sensible à la déception d'en être encore, après tant d'années, réduit aux hypothèses. A mesure que s'accuse la ressemblance d'Évangéline avec son modèle (car l'impuissance du romancier ne ménage plus rien et il a fini par emprunter à sa secrétaire jusqu'à ses tics, des manies que connaissent bien tous les familiers de Simone), il attend de jour en jour un éclat, une révolte — ou du moins quelque parole révélatrice, il s'acharne à la provoquer, mais en vain. « Où la menez-vous, cette pauvre Évangéline? » a-t-elle demandé un soir. — « Au crime, a-t-il répondu sans sourciller. A un beau crime, un crime secret, un crime digne de vous et de moi. » — « Vous auriez pu aussi bien commencer par le crime, » a-t-elle répliqué sans cesser de sourire.

La phrase inattendue résonne encore si nettement à son oreille qu'il croit l'entendre, elle interrompt net sa rêverie. Et la glace devant laquelle il s'est arrêté à son insu lui renvoie, ainsi qu'une injure, un visage flétri, méconnaissable. Au même instant, le valet de chambre à tête de fouine, — qu'il n'a jamais pu regarder en face, car il garde de son humble origine une singulière, une insurmontable timidité vis-à-vis des domestiques mâles — lui annonce le Dr Lipotte.

— Eh bien quoi? dit le médecin-journaliste de cette voix dont la cordialité donne le frisson et qui — affirme-t-il — « casse les pattes » à ses belles nerveuses, les livre sans défense à sa féroce sollicitude, plus désarmées, plus nues sous son regard que sous ses mains pourtant expertes. Ça ne va pas, Ganse?

— Non, ça ne va pas, dit le malheureux. Envie de foutre le camp... n'importe où!

— Bah! Tout le monde... les grands départs, quoi? Dites donc, mon cher, je viens de la vente Dorgenne — une merveille! la chambre à coucher en galuchat, de Leleu — quinze mille francs. Oui, quinze malheureux billets, vous vous rendez compte! Alors, pas moyen de résister à la tentation, j'ai fait signe à Lair-Dubreuil... Que voulez-vous? Je ne peux dire non ni à une jolie fille ni à une jolie chose. J'aurais dû naître à Florence, au XVe siècle, ou même ici, en France, sous le règne du Bien-Aimé... En marge de la Cour, naturellement : ces carrières de grand seigneur comportent trop de risques! Fermier général, voilà mon lot. Et je vous aurais pensionné, mon cher!

Il joignit sous le nez ses longues mains nerveuses, flaira ses ongles, polis chaque matin par la manucure. Comme beaucoup de ses pareils, il tient à sa réputation d'amateur d'art, feint de se ruiner en collections, patronne de jeunes peintres et va bâiller plusieurs fois par mois aux grands concerts. Il s'est d'ailleurs pris

à sa feinte, car son mépris des hommes, de leurs vices, de leurs malheurs, s'envenime avec l'âge et les forfanteries de carabins qui l'ont aidé si longtemps ne suffisent plus à le rassurer. Une peur abjecte de la mort est le ver qu'il nourrit en secret.

Mais le visage de Ganse restait trop sombre pour que le rusé docteur espérât d'esquiver une fois de plus les confidences qu'il sentait prêtes à jaillir.

— Planquez le métier ! Promenez-vous...

— J'allais vous donner le même conseil, docteur, dit l'autre amèrement. Trois pauvres mois de vacances, et je saute, ni plus ni moins qu'une simple banque.

La présence du guérisseur le détendait malgré lui, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Faites comme tout le monde. N'en donnez aux types que pour leur argent !...

— Oui, oui, je connais l'antienne. Dites donc, lorsque vous bâclez une consultation, qui est-ce qui s'en aperçoit? Toujours pas vos dingos? Cinq minutes de réflexion — vraie ou fausse — un regard, une bonne petite tape sur l'épaule, et votre client file avec une illusion que vous n'avez même pas eu la peine de lui donner : il l'avait déjà sur le trottoir, dans l'escalier... Tandis que nous...

— Allons, allons, fit Lipotte, paternellement. Si vous croyez mon métier plus drôle que le vôtre ! On a beau faire, les gens tiennent à avoir une âme, et rien ne leur coûte quand il s'agit de se prouver à eux-mêmes l'existence de ce principe noble qu'ils ne savent même pas où situer : dans le cœur? les glandes? les tripes?... Guérissez-moi ça, disent-ils... Mais n'insistons pas, qu'importe ! Je ne vous apprendrai rien, vous êtes notre maître à tous — Dieu sait ce que nous devons à vous autres romanciers, pionniers de la psychanalyse, révélateurs d'un nouveau monde ! Car vous étiez depuis longtemps des freudiens sans le savoir... Et à ce propos, cher ami, laissez-moi vous redire que vous devriez être le dernier — oui, le dernier — à vous refuser, par je ne sais quel scrupule, à l'essai loyal d'une méthode... Voyez ce que j'ai fait de Schumacher, il a repris la direction de ses usines, solide comme à vingt ans, vous ne le reconnaîtriez plus...

— Ne me parlez pas de ça, protesta le vieil écrivain avec une espèce de terreur. Je pense comme Balzac qu'il n'est pas pour l'homme de plus grande honte, ni de plus vive souffrance que l'abdication de la volonté. Élève indigne de ce grand maître, de ce jumeau spirituel de Louis Lambert, je ne consentirais pas, serait-ce pour sauver ma vie, à perdre une parcelle de cette précieuse substance.

— Bon, je n'insiste pas, assura Lipotte d'une voix rageuse. Permettez-moi néanmoins une simple remarque. L'autorité que prendrait sur vous un médecin d'expérience ne serait jamais qu'une simple délégation. Au lieu que les tyrans dont vous êtes la proie travaillent au dedans de vous, cher ami... Aimez-vous la chasse sous terre — oui — la chasse au renard, au blaireau, hein?

— Connais pas... Jamais le temps de chasser... Jamais le temps de rien...

— C'est un sport passionnant ! Très simple : Vous présentez un couple de fox bien mordants à la bouche d'un terrier, ils filent là-dessous, et vous n'avez plus qu'à coller l'oreille au sol, comme si vous auscultiez un cœur... Vous vous rendez compte de tout.

Il flaira de nouveau le bout de ses doigts.

— Seulement, si le garde-chasse ne finissait pas par empoigner sa pelle-bêche et par creuser un trou à la place qu'il faut — juste de quoi enfoncer le bras — vous continueriez à entendre l'animal, vous ne le verriez jamais gigoter au bout de la pince, avec sa gueule rose et ses petits yeux féroces, pleins de terre... Ah ! ah !

— Oui, répliqua Ganse, de plus en plus sombre, j'ai compris. En somme, vous ressemblez à ce pauvre chanoine qui me recommande l'examen de conscience comme le remède à tous mes maux.

— Peuh ! fit Lipotte avec dégoût. L'examen de conscience... Si vous voulez bien me permettre de reprendre ma comparaison, lorsque mon garde-chasse vient la veille examiner les terriers, il tâche de relever les traces récentes, les déjections fraîches, il palpe, il flaire, jusqu'à ce qu'il ait découvert celui où nous aurons chance de trouver la bête au gîte. C'est ça, mon cher, votre examen de conscience ! Pensez donc ! Un mauvais rêve de l'enfance depuis longtemps oublié, oublié vingt ans, trente ans, quarante ans, qui vous a fait souffrir depuis, sous vingt noms différents, dont pas un, d'ailleurs, n'est le vrai, est-ce que vous reconnaîtriez l'animal si je vous le présentais comme ça, entre le pouce et l'index? Alors pas la peine d'essayer de l'imaginer, sans l'avoir vu ! Il y a bien des chances pour qu'il ne ressemble pas plus aux terreurs, aux obsessions, ou même aux vices dont il est cause, que le blaireau à ses crottes ou le renard à son odeur. Hé ! hé !...

Les mains faisaient le geste de saisir et d'arracher, au nez du vieil écrivain, toujours vaincu par la faconde de son médecin favori.

— Vous réfléchirez, continua perfidement Lipotte (et aussitôt son visage exprima ce sérieux mêlé de tristesse dont il accueille les confidences ultimes de ses bizarres clients). Je parle dans l'intérêt de votre art, de votre œuvre. Vous appartenez à une glorieuse génération d'écrivains dont le tort est de déconcerter parfois la jeunesse, alors qu'il leur suffirait de...

Le regard du vieux Ganse continuait d'aller lentement d'un coin à l'autre de la vaste pièce, et finit par s'arrêter sur celui de son interlocuteur avec une espèce de lassitude horrible.

— Je ne crois pas à la jeunesse, dit-il. Je me demande si j'y ai jamais cru, et d'ailleurs je m'en fiche. Je ne crois qu'à la littérature — un point, c'est tout. La littérature n'est pas faite pour les générations successives, mais les générations pour la littérature, puisqu'en fin de compte c'est la littérature qui les dévore. Elle les dévore toutes, et les rend sous les espèces du papier imprimé, comprenez-vous?

— Mon Dieu, je ne dis pas non, soupira le psychiatre. A quoi

bon discuter? L'ami ne souhaite que prendre affectueusement sa part de vos petites misères. L'homme de science désirerait vous en délivrer, voilà tout. Seulement, il ne peut rien sans vous. Lorsque vous m'aurez jugé digne de votre confiance...

— Voyons, Lipotte !

— Oh ! un simple crédit suffirait. Avec vous, mon cher, je parle votre langage, le langage de l'écrivain. Quoi qu'en pensent les pontifes, c'est celui qui convient le mieux à nos méthodes, je ne rougis pas de le dire. Eh bien ! savez-vous quel est le plus grand ennemi de l'homme? Baudelaire tient pour l'ennui — « cette bizarre affection de l'ennui qui est la cause de toutes nos maladies et de nos misérables progrès ». Je ne pense pas comme lui. Notre pire ennemi, c'est la honte. Nous rougissons de nous-mêmes, et l'effort séculaire de notre espèce ne paraît avoir d'autre but que de justifier par les religions, par les lois, par les coutumes, une si étrange disposition de l'esprit qui nous paraît, à nous savants, inspirée par un immense orgueil insconscient. Non ! ne me répondez pas que le cynisme... le cynisme n'est qu'une déviation, une déformation de ce sentiment de la honte, à peu près comme une certaine impiété, la caricature de la dévotion. Les confidences des cyniques, je connais ça ! Gluantes de vanité, mon cher Ganse ! Qu'importent ces coquetteries, calculées ou non? En les prenant au sérieux, nous perdrions notre temps. Le véritable amateur de femmes sait bien qu'une conversation spirituelle, qu'un madrigal étincelant n'a jamais servi de rien à son auteur, que le bénéficiaire en est toujours quelque audacieux qui a profité du moment favorable et ... (il employa ici une image ignoble). Si le brutal ne réussit pas toujours, c'est qu'il aura laissé à l'adversaire quelque échappatoire, quelque prétexte plausible — que sais-je? — il faut si peu de choses à une femme pour qu'elle retrouve tout à coup, avec le don des larmes, l'estime de soi... Souriez tant que vous voudrez, la comparaison n'est pas mauvaise ! Nous seuls, savons porter la main au point précis, à la racine même du mal que le plus effronté de nos malades défend, presque à son insu, comme sa vie.

— Je suppose que c'est ce que vous appelez l'âme?

— Ils l'appellent ainsi, dit le psychiatre, mais ils se vantent. Je la leur retourne comme un gant.

Lui aussi subissait l'ascendant de l'écrivain dont il enviait et haïssait la renommée. En sa présence, et pour peu que l'occasion s'y prête, il multiplie comme malgré lui les paradoxes graveleux qui lui ont fait jadis une réputation, bien qu'il les réserve aujourd'hui à des auditoires de province ou aux membres de clubs naturistes dont il dirige de haut les consciences. Car l'amitié de la princesse de Miramar vient de lui ouvrir les portes de salons mal-pensants, mais très fermés, et il prépare un travail — « oh ! presque rien, une simple plaquette, mon cher » — sur M. Paul Valéry.

— Que voulez-vous? je ne crois pas, dit tristement Ganse, je n'ai pas la foi. Je suis né, je mourrai libre penseur et rationaliste, j'ai horreur de toutes les anciennes mystiques et celle de la sexua-

lité ne me tente pas davantage. D'ailleurs, vous vous trompez beaucoup sur mon compte. Rendez-moi — je ne dis pas la puissance, elle ne me fait point défaut — mais le goût du travail, et vous verrez si je ne rétablis pas l'ordre là dedans, moi seul!... Je suis un fils d'ouvrier, je suis un ouvrier de Paris, reprit-il avec une émotion feinte que démentaient son regard trouble, la grimace exténuée de sa bouche. Il n'y a que le travail qui nous remette sur pied, nous autres, physiquement et moralement. Le travail justifie tout. Et... et...

Il posa sur la manche de Lipotte sa grosse main tremblante et, incapable de feindre plus longtemps, laissa voir ses yeux pleins de larmes.

— Je ne puis plus, dit-il... Ja... Jamais tant... d'idées, de projets... la matière de vingt livres... on ne me fera tout de même pas croire... Voyons, Lipotte!...

— Je ne veux rien vous faire croire, répliqua l'autre, impitoyable. Quand un cardiaque vient se plaindre à moi de malaises, d'anxiété, je ne me fie pas à ses dires, je l'ausculte. Or, de tous les malades, les nerveux sont les moins capables d'apprécier exactement la nature et l'étendue de leurs maux.

— Écoutez, cher ami, reprit Ganse d'une voix suppliante, vous avez perdu confiance, vous ne croyez plus en moi, on ne croit plus en moi, c'est ce qui me tue. Et dans cette maison même...

Il laissa retomber brutalement sa tête sur ses poings fermés.

— Ils me dévorent, bégaya-t-il. Je suis mangé tout vivant par les rats. Oui : aucun écrivain digne de ce nom — entendez-vous, monsieur! — aucun écrivain, fût-il Balzac ou Zola, ne viendrait à bout de son œuvre dans les conditions où je dois écrire la mienne!

— Oui, sans doute, accorda Lipotte avec un sourire indulgent, ce n'est pas moi qui mettrai en doute l'influence du milieu. Le milieu familial est l'un des plus favorables à l'ensemencement des phobies, des obsessions, et vous vous êtes fait, bien imprudemment d'ailleurs, une espèce de famille.

— Hein? N'est-ce pas? s'écria Ganse (son visage exprimait une espèce de soulagement indicible). Tenez, Philippe, par exemple. Ce petit garçon-là me méprise, parfaitement. Oh! il y a des mépris qui vous fouettent le sang, vous remettent d'aplomb. Le sien... le sien me glace, littéralement. Et d'ailleurs, c'est une chose insaisissable, un air qu'on respire, je ne sais quoi. Le malheureux laisse entendre que je l'ai déçu. Voyez-vous ça? Déçu de quoi? Et le voilà maintenant qui fréquente les pires canailles, des anarchistes, l'ancien préfet de police m'a prévenu, je vis dans la crainte d'un scandale. Si je vous disais... J'ai dans mes comptes un trou de dix mille francs, au moins!

— Allons donc!

— Parfaitement. Et personne n'ignore ce que j'ai fait pour cet ingrat. La mère était une simple ouvrière de Belleville, avec laquelle j'ai vécu quelques mois et qui est morte à l'hôpital, au cours de mon premier voyage à l'étranger — mon fameux reportage sur les Balkans, vous souvenez-vous? — Le vrai père était

un vieux noble sans le sou, vivant d'une rente viagère. Tant qu'il a vécu, il a payé la pension du gamin au collège de Savigny-en-Bresse, puis il est mort. J'avais naturellement oublié le fils et la mère, lorsque la marquise de Miramar, qui était un peu cousine du vieux et au courant de l'affaire, m'a sollicité en faveur de Philippe. J'ai d'ailleurs raconté l'histoire, en la transposant un peu, dans *l'Abandonné*. Vous vous rappelez, cette scène entre la princesse Bellaviciosa et l'illustre sculpteur Herpin? Une des meilleures choses que j'aie écrites, je crois...

Lipotte approuva de la tête, gravement.

— Bref, l'enfant m'est retombé sur les bras. Mon Dieu, je ne suis pas saint Vincent de Paul! A ce moment-là, deux ou trois mille francs par an n'étaient qu'une bagatelle... De toutes manières, la marquise m'eût coûté gros, c'était une des femmes les plus chères de Paris. Et puis, je faisais des projets : l'enfant ne passait pas pour une bête. Je me disais qu'il serait un jour le secrétaire rêvé, qu'il apporterait son message, le message de sa génération, à l'écrivain vieillissant. Un rêve idiot. Les générations ne se rapprochent que pour se dévorer. Par bonheur, elles s'atteignent rarement, sinon les révolutions et les tueries n'en finiraient pas, vous comprenez? Quand l'une entre en pleine possession de ses moyens, a son compte exact de dents et de griffes, la mort escamote l'autre... prutt!... Il faut déjà qu'elle se retourne pour faire face à celle qui suit, la tenir en respect.

— Allons donc! protesta Lipotte conciliant. Les générations ne sont-elles pas aussi divisées contre elles-mêmes? Voyez ce petit Mainville... Mainville et Philippe ont l'air de camarades, et pourtant...

Au nom de Mainville le regard de Ganse sauta au fond de ses prunelles pâles, comme une mouche bleue.

— Sacré Mainville! reprit le docteur sans paraître remarquer l'émotion du vieil écrivain, sacré petit bonhomme! J'en vois passer des tas dans mon cabinet, qui lui ressemblent comme des frères. C'est un type de jeune assez curieux, quand on y pense.

— Pourquoi? demanda Ganse d'une voix mal assurée. Je le trouve quelconque...

— Sans doute. Parce que vous avez le nez dessus. D'ailleurs, ils sont trop : l'espèce paraît banale. Et comme ils ne laisseront rien, aucun souvenir, étant la stérilité même, la postérité ne s'occupera pas de les classer, elle les rattachera bêtement aux types connus. Jusqu'à ce que des circonstances plus favorables permettent à la nature, qui ne se lasse jamais, de recommencer la tentative manquée car, en somme, ces gaillards-là, mon cher, ont eu seulement le malheur de venir trop tôt, dans un monde trop... que vous dirais-je... trop « pathétique » — voilà le mot. Pathétique, de *pathein*, souffrir. Le christianisme a beau se dissoudre peu à peu de lui-même, notre monde occidental n'arrive pas à éliminer les plus subtils, les plus venimeux de ses poisons. Tous ces gens n'ont l'air empressés que de jouir, mais ils ont quelque part, dans un coin secret de leur vie, un autel dédié à la souffrance. Et s'ils courent après l'or — qui n'est en somme que le signe matériel

de la jouissance, c'est avec un reste de honte, parce que la Pauvreté — la sainte Pauvreté — leur en impose toujours. Les Mainville ont échappé, je ne sais comment, à cette sorte de fétichisme, à cette crasse millénaire. Et comme ils manquent incroyablement d'imagination poétique, la singularité de leur destin ne leur apparaît qu'à peine, ils restent intacts, nets et lisses comme des salles de clinique, quoi !

— Nets et lisses, répéta machinalement le vieux Ganse. Il avait l'air de parler en rêve.

— Voyez-vous, continua Lipotte après un silence — il appuyait l'extrémité du menton sur ses mains jointes — les géologues nous parlent de « périodes glaciaires ». Personne n'a jamais été fichu de dire pourquoi d'immenses continents qui mijotaient depuis des siècles en pleine pourriture tropicale, ruisselante de sève, avec leur flore et leur faune, se sont vus tout à coup enfermés dans le froid, comme dans une sphère de cristal. Hein?... Hé bien ! mon cher, je crois que l'imagination humaine va rentrer dans une période glaciaire après avoir connu, elle aussi, ces végétations hideuses, ces forêts inextricables, inexplorables, hantées par des bêtes mystérieuses — ces forêts qui s'appellent les Mystiques et les Religions. Seulement, la température est encore trop élevée pour des Mainville, pauvres diables ! Alors, ils demandent à des saletés, à la cocaïne, à la morphine, de les mettre au degré de chaleur qu'il faut. Sans ça, mon cher, vous ne les auriez pas, personne ne les aurait. Aussi durs à croquer et à digérer qu'une pilule de verre. Hi ! Hi !...

Le petit rire sec et grêle, qui semblait le défier, mit brusquement Ganse hors de lui.

— Vous ne crachez pas sur la drogue, dit-il grossièrement.

— Pourquoi pas? réplique le brillant chroniqueur du *Mémorial*, pris de court ; cela ne regarde que moi.

Un moment le regard de Ganse, jadis vanté, retrouva quelque chose de sa puissance perdue, ce feu sombre dont il disait lui-même, après Balzac, qu'il « plombait les imbéciles ».

— C'est que vous avez peur de la mort, fit-il d'une voix rauque. Toutes les terreurs en une seule, hein? Ça ne vaut pas le coup !

— Allons, pas la peine de nous jeter nos petites misères à la tête, réplique Lipotte — et il essuyait délicatement, du bout de ses doigts, ses tempes luisantes de sueur. Je ne pense pas que vous m'ayez fait venir pour me préparer à... à ce saut dans le néant? Nous n'en sommes pas encore aux capucinades, vous et moi?

— Non, dit Ganse. Votre opinion sur Mainville m'intéresse énormément... (il hésita une seconde). Simone en est folle, mon cher...

— Je sais.

— Heu?

— Secret professionnel, protesta Lipotte mi-sérieux, mi-riant. Ne m'en demandez pas plus. D'ailleurs, je vois souvent Mme Alfieri, chez Edwige...

— Edwige?

— La princesse de Lichtenfeld, rectifia le docteur, négligemment. Un milieu très curieux, très avancé... Edwige a découvert je ne sais où un ravissant petit moine thibétain qui se livre à des expériences surprenantes sur la germination des plantes — une sorte de Messie. Mais dites-moi, cher ami, en quoi diable une intrigue de votre secrétaire avec Mainville peut-elle vous intéresser? Je crois savoir qu'entre la comtesse et vous...

— Vous savez cela aussi? répliqua Ganse. Décidément, vous savez tout ! Hé bien ! permettez moi de répondre que je vous crois absolument incapable de comprendre quoi que ce soit à l'espèce de sentiment si particulier, si profond, qui attache l'un à l'autre deux êtres également dévoués à une œuvre commune dont la pensée domine leur vie.

— C'est la définition même du mariage que vous me donnez là, dit Lipotte froidement. En ce cas, on ferait mieux de coucher ensemble. La nature a prévu cette sorte de simplification.

— Je couche avec qui me plaît ! hurla Ganse exaspéré. D'ailleurs ma secrétaire n'est pas seule en cause. Mainville est orphelin et...

— Vous vous croyez des devoirs envers lui? Hé bien ! mon cher, je crois pouvoir vous rassurer sur le sort de ce garçon. La comtesse n'est pas évidemment une femme ordinaire. Mais il y a une forme supérieure d'égoïsme contre laquelle une femme, même exceptionnelle, ne peut rien. J'ajoute que votre protégé ressemble au traité de Versailles — trop faible pour ce qu'il a de dur. Avant de conquérir le monde, l'espèce à laquelle il appartient devra d'abord se refaire un sympathique tout neuf. Ces gaillards-là n'en sont encore qu'à user celui de leurs papas et grands-papas. Je ne soigne pas Mainville, je puis vous parler franchement. Joli type d'hérédo, névropathe, anxieux, et — probablement — fugueur. Voilà mon pronostic, et il est sombre. Le hasard qui a rapproché ces deux êtres ne me paraît pas si sot : il les détruira l'un par l'autre.

Depuis un moment, Ganse n'opposait plus à son subtil bourreau qu'un visage défiguré par la rage et la peur.

— Névropathe, anxieux, fugueur, et quoi encore? Ils se détruiront l'un par l'autre? A moins qu'ils ne me détruisent d'abord ! Je suis dans une maison de fous, gémit-il.

— Ne dites donc pas de bêtises, fit Lipotte en haussant les épaules. Est-ce qu'un peintre de la société contemporaine devrait parler ainsi? Allons donc ! Jadis les religions recueillaient la plupart de ces types, c'est une justice à leur rendre. Sous l'uniforme on ne les reconnaissait plus. Astreints à une même discipline et à des exercices évidemment empiriques, mais assez ingénieux, ma foi, ils harassaient les confesseurs pour la plus grande tranquillité des normaux, qui sont, après tout, l'exception. Aujourd'hui le médecin est débordé, laissez-lui le temps de faire face à une tâche colossale, que diable ! Saperlipopette ! Vous vous payez des abattoirs d'hommes — dix millions de pièces débitées en trois ans — des révolutions presque aussi coûteuses, sans parler d'autres divertissements, et vous voudriez fermer en même temps les églises et les prisons... Une maison de fous ! Et après?

Cher ami, des livres comme les vôtres ont, aux yeux du modeste observateur que je suis, une immense portée sociale. En attendant que nous soyons, nous autres médecins, en état d'assurer un service indispensable, la récupération des errants, des réfractaires, votre œuvre leur ouvre un monde imaginaire où leurs instincts trouvent une apparence de satisfaction qui achève de les détourner de l'acte. Parfaitement ! vous déchargez des subconscients qui sans vous, et si faible que soit leur potentiel efficace, finiraient par exploser, au plus grand dommage de tous. Tenez, la comtesse par exemple... Dieu sait ce dont une telle femme eût été capable ! Mais la voilà maintenant, grâce à vous, hors d'état de nuire à qui que ce soit, sinon à elle-même peut-être, et encore ! Je le disais l'autre jour à François Mauriac : les doigts de Thérèse Desqueyroux ont délié plus d'une main déjà serrée autour de la fiole fatale...

Il répéta deux fois la phrase avec une satisfaction visible.

— Vous croyez? dit Ganse. C'est que je me méfie de Simone... Tout à l'heure encore elle a prononcé devant moi des paroles bizarres...

— Quelles paroles?...

— J'hésitais à vous les rapporter, balbutia l'auteur de *l'Impure*. Et d'ailleurs je ne me les rappelle pas exactement. Il s'agissait du dénouement d'un livre auquel je tiens beaucoup, et que je n'arrive pas à finir. Bref...

La sonnerie du téléphone venait de retentir, et Ganse appuya distraitement l'écouteur à son oreille.

— Philippe vient de se tuer, dit-il tout à coup, tournant vers Lipotte un visage livide.

CHAPITRE VII

Le restaurant préféré d'Olivier Mainville est celui d'une minuscule pension de famille proche de la rue Notre-Dame des Champs et il donne de cette préférence, à ses intimes, des raisons avantageuses. La vérité est qu'il retrouve dans le petit entresol aux papiers ternis, aux plafonds vermoulus, avec son odeur de colle et ses sages petites tables fleuries, quelque chose du presbytère campagnard où il a connu ses meilleurs jours.

Cette pension de famille n'est d'ailleurs fréquentée que par des garçons qui lui ressemblent, jeunes provinciaux admirablement faits, en apparence, au climat de Paris, mais pourtant reconnaissables au premier coup d'œil, trop bien vêtus, trop corrects, en dépit des cravates scandaleuses, des manteaux de sport, avec cet air de bourgeoisie cossue, aujourd'hui si rare, cette méfiance courtoise, dernière et brillante métamorphose de la ruse paysanne, léguée par une longue suite d'aïeux avares et riches. Mme Dunoyer,

la patronne, connaît admirablement sa clientèle, et feint une indulgence excessive qui confirme chacun de ces Messieurs dans la bonne opinion qu'il a de lui-même, de ses prudentes débauches, de son cynisme démodé. Mais la malicieuse vieille dame sait mieux que personne que son indulgence est sans risques.

Au claquement de la porte, Mainville leva la tête, saisi par une sorte de pressentiment lugubre. Depuis le matin, il souffre de son malaise chronique, les palpitations cardiaques qu'il a beau savoir inoffensives, qu'il ne peut s'empêcher de suivre, un doigt sur la tempe ou discrètement glissé sous la manchette. Chaque nouvelle accélération du pouls, réelle ou imaginaire, fait passer de sa nuque aux talons, une onde d'angoisse.

Pourtant l'inconnu qui échange avec la patronne une conversation à voix basse, dont il n'entend que le vague murmure, n'a rien qui puisse retenir l'attention : quelque commis épicier sans doute, venu pour une commande. Mme Dunoyer, toujours assise au comptoir, vient de se pencher jusqu'à l'épaule de son interlocuteur, en sorte qu'Olivier ne peut distinguer son visage. Et tout à coup celui de l'inconnu se tourne vers la salle, avec la cruelle effronterie des porteurs de mauvaises nouvelles, un visage presque exsangue, dépourvu de menton, perché sur un cou plus blême encore.

— Monsieur Olivier, dit la patronne d'une voix compatissante, une nouvelle pour vous.

Elle détourne les yeux avec un profond soupir, et l'inconnu est déjà sur le palier, où Mainville le suit machinalement.

— Voilà, fait le garçon d'une voix molle, votre ami Philippe vient de se fiche une balle dans la peau. Ça s'est passé à l'hôtel où j'habite, rapport qu'il y venait souvent, pour rencontrer des copains. J'ai entendu le coup de ma chambre, qu'est à l'étage. Il y avait un bout de papier sur la table, votre nom et l'adresse du restaurant. On a prévenu les camarades, mais en douce, à cause du patron de l'hôtel qui n'aime pas les histoires.

— Il... il... il est mort? bégaya Olivier, cramponné des deux mains à la rampe.

— Non. Il a même demandé à ce qu'on l'assoie dans le fauteuil. Entre nous, le copain parlait souvent de se détruire, mais personne n'y croyait, hein? C'est un drôle de type, sans offense, et pas facile à comprendre. Des gars instruits comme lui, ça a des trucs à eux pour en imposer à la famille, pas vrai? Sait-on seulement s'il a voulu se tuer — réellement? Remarquez que je dis ça sans savoir, une idée, quoi! On va toujours prendre un taxi...

Philippe a été en effet transporté sur le fauteuil. La petite chambre ressemble à n'importe lequel de ces cabinets d'hôtel meublé, mais elle est claire, car sa fenêtre s'ouvre juste sur la brèche laissée entre les murailles par une étroite masure en démolition, déjà décapitée de ses étages, et dont le rez-de-chaussée achève de s'effondrer sous le pic. Du couloir, Mainville a embrassé la scène d'un coup d'œil, par la porte entrebâillée.

— Le camarade Danilow, étudiant.

— Externe à Beaujon, rectifie le nouveau venu, d'une voix chantante.

Il porte un extraordinaire veston beige presque rose, rayé de vert, beaucoup trop grand pour lui, et d'ailleurs prodigieusement insolite sous ce ciel hivernal. La tête minuscule, aux pommettes épaisses, disparaît à demi sous les plis d'un cache-nez de laine grise, emprunté sans doute au vestiaire de l'hôpital, et Mainville ne voit que les yeux verdâtres, inexpressifs, où le regard semble affleurer par instants pour disparaître aussitôt, ainsi qu'une eau trouble qui ne parvient pas à atteindre son niveau.

— Les camarades préféreraient qu'on ne le transporte pas à l'hopital, dit-il. Mais il faut prendre garde, à cause des règlements de police, je ne voudrais pas m'attirer des ennuis, vous comprenez?.. Monsieur est de la famille? demanda-t-il à la cantonade, car Olivier, malgré tous ses efforts, ne réussissait pas à desserrer les mâchoires. Il écoutait son cœur dans sa poitrine, ainsi qu'une petite bête affolée, rageuse.

— Non, un ami seulement, expliqua l'autre, jetant sa veste pour apparaître en chandail bleu, taché d'huile et de cambouis. C'est une sale blague que Pipo nous a faite là. Naturellement je comprends qu'on se détruise, chacun est libre. Mais c'est pas mariolle d'emprunter pour ça la chambre d'un ami. Le camarade Gallardo n'a pas de papiers, et si le patron met le nez là dedans, ça fera sûrement du vilain. Avec ça que la police n'est pas tendre pour les Espagnols depuis l'affaire des Asturies.

— Va... va-t-il mourir? réussit enfin à bégayer Mainville.

— Je ne pense pas, dit l'étudiant. Mais la balle n'a pas dû passer loin des coronaires.

— On devrait tâcher de le descendre en douce, dit un voisin, debout sur le seuil de sa chambre, au fond du couloir ténébreux. Qu'est-ce que ça peut lui fiche, en somme, de claquer ici ou ailleurs? Pourvu qu'on débarrasse la piaule, le patron fermera les yeux.

Le regard de l'homme au chandail ne quittait plus le joli visage décomposé de Mainville.

— Tais-toi donc, Jo! supplia une voix de femme. De quoi que tu te mêles? Tout l'étage est sens dessus dessous. Vous voudriez appelez les flics que vous ne feriez pas mieux.

— Et après? Qu'est-ce que ça peut bien me fiche à moi? Depuis juillet, je suis en règle. J'en serai quitte pour changer de rue.

— Assez, camarade, reprit l'homme au chandail. Cours toujours prévenir Gallardo à l'usine, il aura peut-être une idée. Dites donc, reprit-il en se tournant vers Olivier, si vous êtes vraiment son ami, faudrait vous décider. On ne va pas rester jusqu'à la nuit à palabrer dans le couloir. Avec ça que je n'ai pas pris seulement le temps de bouffer, et je dois être à l'usine avant trois heures, vous vous rendez compte? Si j'étais vous, je descendrais jusque chez le troquet d'en face, et je téléphonerais à la famille. Tiens! v'la Mademoiselle Vania, c'est pas trop tôt.

— Il est mort? dit la nouvelle venue.

L'accent tranquille de sa voix fit sursauter le secrétaire de Ganse.

— J'ai apporté ma trousse, dit-elle. Drôle d'idée de vouloir se tuer en se tirant une balle dans la poitrine sans connaître l'anatomie ! Hein, camarade Danilow?

Elle continua d'interpeller vivement l'étudiant mais en russe. Puis d'un battement de paupières faisant signe à Olivier de les suivre, elle entra dans la chambre dont elle referma la porte. Au bruit, si léger qu'il fût, le blessé parut lever un peu la tête, qui glissa légèrement au creux de l'oreiller. Mais le regard de Mainville se détourna vite : il s'efforçait de ne pas quitter des yeux le visage de la jeune fille, et il y puisait le courage nécessaire pour ne pas fuir.

— Français? dit-elle avec un sourire ambigu. Impressionnable comme un Français. Regardez un moment par la fenêtre, remettez-vous. Je vais d'abord lui faire une piqûre. Danilow ! Ouvre la trousse. Les ampoules sont dans la petite boîte de cuir.

Elle avait déjà tiré de son sac un stéthoscope, et commençait d'ausculter soigneusement le cœur du blessé.

— Tu te trompes, mon vieux, dit-elle enfin. La balle n'a même pas effleuré l'artère, rien de grave.

Ce mot rendit quelque sang-froid à Mainville. Pendant toute cette scène, il n'avait cessé de penser à son propre péril, d'ailleurs imaginaire, à la syncope imminente. Il tourna opportunément vers la Russe un regard de martyr sous les verges, plein d'une résignation douloureuse. La question qu'il attendait vint enfin.

— Et vous? Ça ne va pas?

— Pas fort, dit-il d'une voix blanche. Je suis sujet à... certaines crises cardiaques et...

Il tendait déjà sournoisement son poignet, tandis que l'étudiant et sa compagne échangeaient entre eux, par-dessus sa tête, un regard qui le fit rougir jusqu'aux yeux.

— Restez tranquille un moment, fit Danilow. Dans ces cas, le plus simple est de penser à autre chose...

— A votre ami, par exemple, proposa la jeune fille. Mais l'accent de sa voix atténuait la cruauté de la remarque.

— Je me demande d'ailleurs à quoi vous pouvez servir ici. A moins que le camarade ait voulu vous jouer un tour, — c'est assez dans sa manière. N'était la blessure — pas inquiétante, un vrai bobo ! — reprit-elle en élevant la voix comme pour se faire entendre du blessé, tout cela ressemblerait beaucoup à... à une mise en scène, une comédie. Tout dans ce pays a ce caractère de... de convention, ne trouvez-vous pas, monsieur? Ironie et amour, amour et ironie, les Français ne sortent pas de là. Votre pays est trop riche, voilà le mal, un pays de loisir, les paysans mêmes ne sont pas vrais, vos marchands ont l'air de nobles. Vous n'êtes jamais venu ici, naturellement?

Il secoua la tête.

— Lui aimait cela, dit-elle, cette boîte... Il aimait le faubourg. Vos jeunes bourgeois n'ont pas peur de la misère. La misère est médiocre, bourgeoise, à la portée de n'importe qui. Chez nous, elle est... elle est majestueuse, imposante, royale... oui, elle a la majesté de l'enfer. Néanmoins l'hôtel est commode : nos cama-

rades s'y retrouvent plus facilement qu'ailleurs ; le patron est de la police ; mais c'est un ancien gendarme, il est plus sûr que les autres, des Marseillais, des Auvergnats, plus régulier. Seulement...

Elle essuyait soigneusement sa seringue avant de la remettre dans l'étui.

— Il serait préférable de ne pas garder le blessé ici. Faute de mieux, on pourrait le transporter chez Thiévache, à deux pas? Voyez-vous, fit-elle en se retournant vers Mainville, nous sommes un petit groupe libertaire, très réservé, très fermé, nous nous méfions des « mouchards » (elle prononçait drôlement le mot). Mieux vaut tenir en dehors de nos affaires la police et les familles. N'est-ce pas, Danilow?

Elle continua la conversation en russe, sur le même ton d'indifférence absolue, comme si le sort du blessé ne l'intéressait plus. Olivier se croyait le jouet d'un rêve. En vain jetait-il de temps en temps vers Philippe, un regard furtif, il ne pouvait reconnaître son compagnon dans ce bizarre garçon, aux yeux clos, le torse enveloppé d'un pansement tout frais, immaculé. Nul spectacle, si horrible qu'il pût l'imaginer, n'aurait éprouvé ses nerfs malades autant que celui de cette chambre proprette, bien close, presque gaie, avec ces deux inconnus discutant paisiblement auprès d'un blessé dont ils n'avaient pas plus l'air de se soucier que d'un dormeur ou d'un ivrogne. Certains cauchemars ont ce caractère mystérieux de frivolité dans l'horreur.

— Danilow n'est pas d'avis... commença la jeune Russe.

Ils se retournèrent brusquement tous les trois. Une espèce de gémissement sortait du creux de l'oreiller. La voix se fit rapidement distincte.

— Raté, dit Philippe.

— Tout à fait, mon cher, répliqua l'étudiante. Vous avez choisi la bonne place, et ce n'était pas si facile. A croire que vous connaissez mieux que moi l'anatomie?...

De nouveau Mainville la vit échanger avec son camarade un regard énigmatique.

Un peu de rouge vint aux joues blêmes de Philippe.

— Vous m'embêtez, fit-il, vous m'embêtez tous, parole d'honneur ! Voilà cinq bonnes minutes que je vous écoute. Ça m'arrivait comme à travers un épais brouillard, de très loin... Je me demandais si je lisais ou j'entendais... « Minuit, le pas des mots recule au fond des livres. »

— Ne parlez pas tant, conseilla l'homme au complet beige. Il y a plus de peur que de mal, et si vous pouviez vous tenir debout...

— Je me sens très bien, dit Philippe. Je voudrais simplement qu'on me laissât tranquille cinq minutes avec mon ami.

— C'est bon, répliqua la jeune fille sèchement. Nous allons toujours demander au camarade Thiévache de venir avec son taxi. Comme il prend depuis lundi le service de nuit, on est sûr de le trouver au garage. Danilow vous prêtera son veston : le vôtre est plein de sang.

Mais le blessé ne l'écoutait pas. D'un clin d'œil, il appela Main-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

ville, et ils restèrent ainsi quelques secondes, face à face. Aucun détail de l'étrange scène ne devait échapper au secrétaire de Ganse, puisqu'il en donna plus tard un récit exact, et pourtant elle se déroula dès ce moment devant lui sans qu'il eût jamais l'impression d'intervenir réellement. Le son même de sa voix lui était devenu comme étranger.

— Hé bien ! reprit Philippe, vous voyez? pas encore parti... J'ai tout de même mis le nez à la fenêtre...

Son embarras était visible, mais il échappait entièrement à Mainville. Les paroles de son interlocuteur éveillaient en lui un personnage qui trouvait sur-le-champ la réponse convenable, que les lèvres d'Olivier répétaient avec un entier détachement. Et c'était justement la stricte convenance des demandes aux réponses qui donnait à tout le dialogue un caractère bizarre, artificiel, que Philippe ne put supporter. De cet étrange dédoublement, Mainville n'eut jusqu'au bout qu'une conscience vague, bien qu'il avouât depuis que le pressentiment ne le quitta pas d'un dénouement tragique. Mais cette attente restait curieusement dépouillée de tout sentiment d'horreur, ou même de pitié. Assuré d'un malheur désormais inévitable, il en arrivait à le souhaiter plutôt qu'à le craindre, avec une sorte d'impatience ou de curiosité cynique. « Il me semblait que je regardais tomber du haut d'une montagne un homme inconnu, pour lequel je ne pouvais absolument rien. » Comme l'expliqua Lipotte, longtemps après l'événement, le malheureux garçon était déjà sous le coup de la terrible crise nerveuse où faillit sombrer sa raison. Il l'avoua d'ailleurs lui-même au psychiatre : « Tandis que nous poursuivions cette conversation, je croyais voir distinctement, par-dessus l'épaule de Philippe, une longue route toute droite, éclatante, infinie, entre deux rangées d'arbres énormes, d'un vert pâle aux reflets d'argent, dont j'entendais frémir les cimes. »

— Le nez à la fenêtre, répéta le neveu de Ganse. Mais il fait terriblement noir de l'autre côté. Je n'ai rien vu. Qu'en pensez-vous, seigneur?

— Je pense que c'est idiot. Quinze jours ou trois semaines de clinique pour n'avoir rien vu !

— Idiot, idiot... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche. Le vieux Ganse le dira aussi. Et moi-même un jour, peut-être... Car c'est bien là l'horrible de la chose, mon petit Mainville, je finis toujours par dire comme vous tous. Et vous dites tous la même chose. Pouah... Vous avez entendu ces deux Juifs? En somme, ils regrettent que je ne sois pas réellement crevé : ils m'auraient descendu dans une malle, pour ne pas risquer d'attirer des ennuis au camarade, une espèce de brute, un voyou...

— Je me demande pourquoi vous fréquentez ces types-là.

— Pourquoi? Je ferais volontiers la même demande à Votre Seigneurie. Pourquoi? Ce n'est pas eux que j'aime, mon cher, ou du moins que je crois aimer. C'est le faubourg, les rues du faubourg, les fruiteries, l'ombre fraîche et puante, les gosses, le ruisseau qui charrie les feuilles de choux et de salades, ce je ne sais quoi de canaille et d'enfantin qui me rappelle... qui me

rappelle... après tout, facile à deviner, ce que ça me rappelle! Je n'ai pas été porté dans un ventre de grande bourgeoise, moi. Et justement, tenez, ce quartier-ci, c'est le sien...

— Alors, drôle d'idée de choisir ce quartier-là pour...

— Pour? Ah! oui... Je ne l'aurais pas choisi pour crever, non. L'idée m'est venue de me tuer parce que... Il faut que je vous dise, mon vieux. Avant de servir d'asile à ce voyou espagnol, cette diable de chambre abritait les chastes amours d'une petite plumassière, amusante comme tout, qui me rappelait aussi... Bref, à la seule condition de biffer quelques années au calendrier, j'aurais pu me donner l'illusion de tromper le vieux Ganse...

— Inutile de jouer les cyniques avec moi, Philippe. Au fond vous êtes un sentimental, mon cher. Tout le monde le sait.

— Peut-être bien. Il faudrait savoir ce que ce mot-là signifie dans votre sale petite bouche. Mais dame oui! après tout. Ce doit être joliment bien d'aimer et d'admirer. Seulement il est nécessaire de commencer jeune, et j'ai probablement trop attendu. Quand j'étais gosse il m'arrivait de recevoir au bahut — pas souvent, mais quand même — mes étrennes par la poste. Par la poste, pour la bonne raison que je passais mes vacances à la boîte. Alors, je mettais le paquet sur ma table de nuit, dans l'alcôve et je remettais à l'ouvrir au lendemain, au surlendemain... J'ai toujours attendu trop longtemps, trop longtemps pour tout... Et tenez, mon vieux, ce suicide même...

Son regard chercha désespérément celui de son camarade et sans doute eût-il réussi, en d'autres circonstances, à briser l'égoïsme de Mainville, car c'était un de ces regards plus clairs et plus déchirants qu'aucun appel, un regard soudain miraculeusement lavé de tous les mensonges, un regard nu. Mais les yeux du secrétaire de Ganse le reflétèrent ainsi qu'un miroir, avec la même indifférence stupide.

— Oh! je devine votre pensée, reprit Philippe d'une voix rauque. La même que celle de ces deux salauds, je suppose? Vous l'avez entendue, hein? « A croire que vous connaissez mieux que moi l'anatomie... » Sale bête! Écoutez-moi, mon cœur. En ce moment, je devrais agoniser pour de bon, et vous confier, entre deux hoquets, ma dernière pensée... Ce n'est pas vrai que j'aie voulu tirer une carotte au vieux Ganse. Seulement...

Il resta une minute silencieux, les paupières mi-closes.

— Seulement, c'est vrai que je me suis laissé une chance, une petite chance, rien qu'une chance. Sinon j'aurais mis la chose dans la bouche. Aidez-moi à me lever, mon vieux, je me sens maintenant très bien.

Il sortit d'ailleurs sans aide de son fauteuil, et gagna l'autre extrémité de la chambre.

— Les idiots ont laissé là l'instrument du crime, fit-il en tirant des plis de la couverture un pistolet minuscule. Ne craignez rien, idiot! Comme on le dit dans les journaux, « l'outil s'est enrayé » naturellement. Aussi inoffensif maintenant qu'un pistolet à eau. Je voudrais simplement reconstituer la scène pour votre plaisir. Parole d'honneur, j'étais venu ici pas plus disposé à mourir que

d'habitude, au contraire. Ma combine, par exemple, était de plaquer Ganse. Le voyou espagnol m'avait trouvé une place de livreur chez Faraud, et justement pour le quartier des Ternes — une grosse moto de 500 équipée en triporteur — vous voyez la tête de Ganse ! Enfin, il y avait de quoi rigoler une semaine ou deux, et les copains aussi me plaisaient, des phénomènes. Un gars qui a fait deux fois le Tour de France comme routier, un ancien international de rugby, un danseur mondain en chômage, et deux bacheliers. Bref, je me sentais plutôt en forme. C'est tout à coup que l'idée m'est venue. Ce n'était même pas exactement l'idée de me tuer, c'était comme la certitude d'être déjà mort, le sentiment d'une solitude, d'une solitude si parfaite que vivre — vous comprenez : voir, entendre, respirer, vivre enfin — m'a paru brusquement une anomalie intolérable. Qu'est-ce que c'est que ce sale cœur qui s'entête à rompre de son tic tac imbécile, de son bruit d'échappement mécanique, ce silence solennel où je viens d'entrer? Qu'est-ce que c'est que ce répugnant insecte? Dans ces moments-là on trouverait tout naturel de se fendre la poitrine en deux pour l'arracher avec la main, on écraserait ça avec le pied, comme une bête dégoûtante... Je savais que le pistolet de l'Espagnol était dans la table de nuit. J'ai sauté dessus, littéralement. J'avais un œil au bout de chaque doigt. Et alors...

Il respira bruyamment.

— Hé bien ! mon vieux, c'est alors que j'ai flanché ! Le canon était déjà dans ma bouche — pouah ! — je l'ai posé sur la poitrine, et je n'ai même pas sérieusement cherché la bonne place, non ! Il fallait que je vous dise ça. Est-ce que vous me prenez pour un lâche?

— Je... je ne sais pas... fit Mainville. Mais il balbutia plutôt qu'il n'articula cette phrase meurtrière. On eût dit que les mots n'arrivaient à ses oreilles qu'à travers cette épaisseur de silence, dont venait de parler Philippe.

— Regardez-moi donc en face, idiot ! cria le neveu de Ganse, exaspéré. Je vous demande si vous me prenez pour un lâche.

Il gesticulait, son arme à la main. Une seconde, la petite chose froide et luisante effleura le front de Mainville, et ce contact faillit le tirer de sa torpeur.

— Croyez-vous que ce soit bien le moment de vous livrer à ces manières ridicules? C'est tellement roman russe, etc. Lâche ou pas lâche, vous savez, moi je m'en fiche. En tout cas, vous feriez mieux de fourrer ce sale outil dans le tiroir.

— Hé bien, tant pis ! j'ai posé la question, je vais y répondre moi-même, à votre place. Je ne suis probablement pas lâche, mais je viens de constater avec stupeur que je ne serai jamais fixé là-dessus. J'ignorerai toujours si, en d'autres temps, j'eusse été un héros ou un saint. Je déclare simplement que celui où j'ai la disgrâce de vivre ne me fournit pas la moindre occasion de tenter l'expérience avec la plus petite chance de succès. Reste donc à parier pour ou contre. C'est ce que je vais faire,

Il recula si brusquement que Mainville n'eût pu intervenir, mais il n'essaya même pas. Cette conversation, en apparence

pareille à tant d'autres déjà tenues, n'éveillait en lui aucun autre sentiment que le désir sournois d'y échapper, par n'importe quel moyen. Et la même lassitude, le même dégoût se lisaient clairement sur les traits bouleversés de Philippe. Sa bouche, en ce moment plus enfantine que jamais, ne semblait plus articuler qu'à regret des phrases vaines, auxquelles il ne croyait plus. Le double regard qu'ils échangèrent était celui de deux complices, réunis par hasard, également las l'un de l'autre, ou de deux coureurs épuisés, à la limite de leur effort.

Croyait-il vraiment l'arme enrayée? Ou plus probablement n'avait-il inventé cette fable que pour rassurer Mainville, l'empêcher d'appeler à l'aide, rendre possible cette suprême et puérile mise en scène? Nul ne le sut jamais, et s'il eût survécu, sans doute ne l'aurait-il pas su lui-même. Comme Olivier, Simone, le vieux Ganse, ou le hideux Lipotte, il était au bout du rouleau, lui aussi...

Son bras droit se leva lentement et par une ironie atroce, son compagnon pétrifié d'horreur crut reconnaître le geste habituel — cette façon qu'il avait de passer devant son visage, avec une hésitation feinte, un peu mièvre, sa jolie main rose et blonde... La détonation fit à peine le bruit d'une bouteille qu'on débouche. Il resta debout un moment, un long moment, une interminable seconde, affrontant Mainville d'un visage extraordinairement sérieux, réfléchi, attentif. Puis les yeux glissèrent plusieurs fois, d'un angle à l'autre de l'orbite, avec une rapidité inconcevable avant de s'immobiliser lentement, chavirés vers le haut, découvrant leurs ventres blêmes, ainsi que deux minuscules poissons morts.

CHAPITRE VIII

— Mon Dieu, fit-elle, sans pardessus, sans chapeau? Qu'est-ce qui t'arrive?

Elle ne le tutoyait que rarement. Il répondit avec une grossièreté voulue :

— Oui, me voilà. Donnez-moi du whisky, du gin, n'importe quoi. Vous ne voyez pas que je suis trempé, non? Je n'y couperai pas d'une pleurésie, c'est sûr.

De la main gauche, elle cherchait un peu derrière l'épaule une agrafe rebelle. Et son long buste ainsi renversé, virant doucement sur les hanches, elle restait silencieuse, enveloppant Mainville de ce regard sans défaut, ce regard dont elle sait, disait parfois le vieux Ganse, prendre et reprendre, sans se lasser jamais, l'exacte mesure d'un homme.

— Reposez-vous, dit-elle, calmez-vous. Combien de fois faut-il vous dire que ces sortes de crises sont mille fois plus dangereuses pour vous que des pleurésies imaginaires?

Elle s'approcha lentement de lui, plaça doucement sa main sur son épaule.

Elle ne voyait que le front bombé d'enfant, si pur dans ce visage dont la précoce flétrissure restait imperceptible à tous, ce front farouche où elle ne posait plus ses lèvres, depuis des semaines, qu'avec une sorte d'horrible angoisse.

— Vous avez tort de vous droguer tellement, mon pauvre gentil. L'héroïne ne vous vaut rien.

Il laissa sa tête retomber entre ses mains. Une de ses manchettes trempée de pluie avait glissé jusqu'au bout de ses doigts, et le parfum de son tabac favori montait des paumes humides avec l'odeur de l'ambre.

— Philippe... vient... de se... tuer, finit-il par bégayer d'une voix caverneuse, méconnaissable.

— Heu !

— Devant moi... Oui, devant moi. J'étais près de lui, je le touchais presque. Regardez, j'ai de la poudre sur les joues et sur le cou. Ça me pique comme un cent d'aiguilles, hou !...

Il avala trois verres de whisky et elle dut lutter une seconde pour arracher de ses doigts la bouteille. Il sentit le contact de ses longs bras aux muscles invisibles, mais durs comme l'acier.

— Il faut prévenir Ganse, dit-elle avec calme.

— C'est fait. Ils l'ont fait.

— Qui ça, ils?

— Les types. Philippe s'est tué dans un sale hôtel meublé, au fond de Belleville, une boîte horrible.

— Ah ! (son regard parut vaciller un moment, mais elle se reprit aussitôt). Cela devait arriver. Philippe était un garçon sentimental. Il jouait la comédie du cynisme, il en est mort. Nous jouons tous la comédie, mais encore faut-il choisir à temps son rôle — un rôle qui nous permet de mentir aux autres sans perdre tout à fait contact avec nous-mêmes. Depuis longtemps, il l'avait perdu, ce contact, lui.

Elle se tut, paraissant suivre des yeux une image rebelle, qu'elle ne réussissait pas à fixer.

— Voyez-vous, dit-elle enfin, il aimait Ganse. Ou, du moins, il eût voulu l'aimer.

Elle se tut de nouveau. La mince figure d'Olivier semblait se rétrécir encore, et l'expression qu'elle redoutait par-dessus tout s'y fixait peu à peu — celle d'un entêtement sans mesure, s'il était permis de donner ce nom innocent à l'une des formes les plus complexes, les plus féroces d'un certain désespoir enfantin.

— Laissez-moi tranquille avec le vieux Ganse, gémit-il. Alors, c'est tout ce que vous trouvez pour... Je vais mourir, cria-t-il brusquement. Mourir, sûr !

Il bondit hors de son fauteuil, resta debout, une main farouchement crispée au dossier, sa jolie tête oscillant de droite à gauche, ne quittant pas des yeux la muraille, avec une expression indéfinissable de surprise et de terreur, comme s'il eût cru la voir se rapprocher de lui, pour l'écraser. Si habituée qu'elle fût à ces crises d'angoisse nerveuse, elle faillit perdre son sang-froid, saisit convulsivement le bras de son faible amant.

— Allons, dit-elle, retrouvant presque à son insu l'accent et

les mots qui avaient tant de fois calmé de tels accès, qu'est-ce que vous imaginez là? Votre pouls est un peu rapide, mais très régulier, très bien frappé.

Il tournait vers la voix compatissante un regard de bête blessée. Les mots, il ne les entendait pas. Il n'était sensible qu'à l'accent familier que sa mémoire confuse associait à des images de paix, de bonheur, d'enfance. Et comme il était arrivé tant de fois déjà, ce terrible vide intérieur de l'angoisse céda brusquement. L'instinct de la vie revint, si puissant, si impérieux, qu'il crut le sentir flamber dans ses veines, que ses lèvres desséchées, tout à coup humides, s'ouvrirent pour en savourer le goût. Aucune comparaison ne saurait donner l'idée de cette euphorie encore si étroitement mêlée à la douleur vaincue que la conscience l'en distinguait à peine, sinon peut-être le soudain afflux du sang dans un membre glacé. Mais comme chaque fois aussi, une crainte, une méfiance obscure, superstitieuse, retenait Mainville d'avouer les brûlantes, les sauvages délices de la sécurité retrouvée. Incapable pourtant de retenir ce trop-plein d'une force — hélas! précaire — il s'en délivra par une colère mi-réelle, mi-feinte, mêlée de larmes.

— Je me fous de Philippe, après tout! Il s'est tué pour me narguer, m'humilier. Oui, si bête que cela paraisse, je vous dis qu'il ne s'est pas tué pour autre chose. Jusqu'à la dernière minute, j'ai vu monter dans ses yeux ce... ce... Oh!

Il mordit férocement son poignet. Ses dents grincèrent sur la chaîne d'or. Simone ne put réprimer un sursaut.

— Et vous n'avez rien fait? dit-elle. Rien tenté?

— Rien fait? Qu'est-ce que j'aurais fait? Depuis des heures, je me traînais, littéralement, je ne tenais pas debout. Dans ces moments-là je ne pourrais même pas défendre ma propre vie, que m'importe celle des autres! Et puis... et puis quand un énergumène gesticule en brandissant un pistolet chargé, il est peut-être permis de songer d'abord à sa peau.

— Il fallait crier, appeler, que sais-je!

— Appeler qui? Vous n'avez pas idée de cet hôtel meublé, de ces types, quelle bande! Celui qui est venu me chercher à la pension de famille avait tout de l'assassin, *tout*. Je ne me suis senti un peu tranquille que dans le taxi, et encore! D'ailleurs, j'ai dû courir jusqu'aux Buttes-Chaumont pour en trouver un...

Il marchait maintenant de long en large, tête basse, le dos voûté, vieilli brusquement, méconnaissable. Visiblement, il attendait qu'elle répondît, protestât, lui fournît l'occasion, ou du moins le prétexte, de cracher les injures qu'il sentait nouées dans sa gorge, ainsi qu'un paquet de vipères. Mais elle le regardait toujours, en apparence impassible, bien que l'expression à la fois résignée et farouche de son mince visage, comme éclairé du dedans, fût terrible. Et lorsqu'elle reprit la parole, le calme sibyllin de sa voix était sans doute plus terrible encore.

— Olivier, dit-elle, pourquoi cette rage à paraître plus lâche que vous n'êtes?

— Plus lâche? Oh! la la, ne remettez pas la conversation là-dessus, voulez-vous? Je sors d'en prendre. « Est-ce que je suis un

lâche? » c'est justement la question que me posait Philippe avant de... J'aurais dû lui répondre : « Je n'en sais rien, je l'espère ! » Lâche ! un joli mot croquemitaine à l'usage des imbéciles. Il a effrayé les naïfs aussi longtemps que les gouvernements ont prudemment recruté les héros dans l'histoire, des bonshommes légendaires dont nos maîtres tiraient les ficelles et qui prononçaient des encouragements ou des menaces d'une voix caverneuse, d'une voix d'outre-tombe, qui donnait la colique aux petits enfants. « Je serai un héros ! » disait le gosse, à peu près comme il eût souhaité d'être le géant Adamastor, ou Merlin l'enchanteur. Mais le truc est débiné, ma chère ! Un héros maintenant, nous savons ce que c'est ! C'est un grotesque en zinc, avec un casque de zinc, un fusil de zinc, une capote et une culotte de zinc, des molletières de zinc, et une femme nue, elle-même en zinc, couchée à ses godillots de zinc ou lui posant sur la tête une couronne de zinc. Voilà ce que nous pouvons voir, nous autres, depuis 1920, sur la plus minuscule place du plus pouilleux des villages français. Lâche? Je vous crois que je suis lâche ! Et si vous n'aimez pas ça, tant pis !

— Non, je n'aime pas ça, dit-elle. Affaire de goût, d'habitude, ou si vous voulez, de préjugés... Je ne suis qu'une femme, après tout.

— Une femme ! C'est encore un de ces mots à majuscule qui depuis des siècles font les cornes aux petits enfants, d'un bout à l'autre du dictionnaire. Au dernier banquet de mon cercle d'escrime, le général de Montanterre a bu « à la Gloire et à la Femme... » Vieux jeton !

Sa voix criarde sonnait de plus en plus faux dans le silence. Et son agitation presque convulsive déguisait mal son trouble: il n'arrivait pas au bout de sa colère, comme un dyspnéique n'arrive pas au bout de sa respiration.

— Dites donc que vous me méprisez ! balbutia-t-il enfin. N'attendez plus !

— Non, dit-elle. Je vous plains seulement un peu, pas trop. Et d'ailleurs je ne crois pas plus que vous aux majuscules, mon petit.

Elle s'inclina sur sa chaise, prit ses mains dans les siennes, et il ne chercha pas à les retirer. Quelques secondes de silence avaient suffi pour faire tomber sa colère, et il se sentait déjà sans force contre les images encore confuses qui d'un moment à l'autre allaient surgir de nouveau.

— Rendez-moi la bouteille, dit-il. J'ai soif...

Il but de nouveau. Ses dents claquèrent sur le verre, mais son regard reprenait de la force et de l'éclat.

— Je ficherai le camp, dit-il d'une voix sans timbre.

— Et où donc?

— N'importe. Droit devant moi. Au diable.

— Vous serez bientôt fatigué, fit-elle avec un soupir.

— Peut-être pas. Je filerai seul, oui. Seul et sans un sou. Parfaitement. Allez ! ce n'est pas moi qui aurai jamais peur de *manquer du nécessaire* comme dit ma vieille avare de tante. Mon nécessaire à moi...

— Oui, mon petit. Un louis par mois pour le nécessaire et deux cents pour le superflu, je connais ça.

— Je travaillerai.

— A quoi?

— A rien, à presque rien. C'est encore une idée bien mil neuf cent ! S'imaginer qu'on gagne de l'argent ! Gagner ! Pourquoi pas mériter?

— Vraiment?

— Vraiment. Cette formule : gagner de l'argent, m'horripile. On gagne le grade supérieur, l'estime de son chef de bureau, le paradis, que sais-je? On ne gagne pas un lièvre ou un perdreau. L'argent aussi, ça se chasse. Tu te promènes avec ton fusil, et tu tires sur ce qui part. Le coup d'œil suffit : un quart de seconde. Possible que jadis... Mais maintenant, l'argent, vois-tu, ça vient, ça va, ça bouge, ça ne se prend pas au bas de laine, comme un lapin à la bourse. Et encore la comparaison du chasseur n'est pas juste, car c'est rarement celui qui le tire qui le ramasse.

— Tu parles bien, fit-elle avec un sourire triste, mais le coup d'œil ne suffit pas toujours, il faut avoir des jambes.

Elle passa doucement la main sur les yeux de son ami, les caressa.

— Ne te fâche pas. Je veux simplement dire que tu n'es pas un homme à courir après l'occasion, tu t'essoufflerais vite. C'est l'occasion qui doit venir à toi, elle vient vers tous ceux de ta race. A quoi bon courir après des oiseaux farouches, les poursuivre de cime en cime au risque de se rompre le cou, alors qu'ils vont se poser d'eux-mêmes sur le poing tendu, en battant des ailes?

— Des mots, fit-il. Quand je pense que j'ai dû encaisser l'espèce de sermon laïque du vieux Ganse. Sacré bonhomme ! J'ai cru un moment qu'il allait me citer l'Évangile. Il a tout du curé défroqué, même l'odeur.

Il marchait à travers la pièce, insoucieux du veston humide plissé aux hanches, des poches béantes, du col effondré.

— Que me proposes-tu? reprit-il avec amertume. D'attendre? Attendre quoi? Tes oiseaux, les fameux oiseaux sur mon poing, je suppose?

— Tu vas rester là ce soir, dit-elle. Nous ferons monter un gentil petit dîner de chez Fauvert. Et puis, tu me liras tes poèmes, tes beaux poèmes. D'oiseaux plus sauvages, plus farouches, on n'en trouverait pas. Et tu vois, ils sont venus, Dieu sait d'où !

— Qu'ils repartent ! Bon voyage ! Ils m'ont assez donné de mal, tes cygnes !

— C'est bien pour cela que je les aime, répliqua-t-elle de sa voix tranquille. Eux seuls ont réussi à te faire un peu souffrir. Moi, je le voudrais, je n'y réussirais pas. Moi ni personne.

— Changer de peau, soupira-t-il. Voilà le remède. Tiens, il y a des jours où pour un rien je flanquerais en l'air ma défroque d'enfant riche, la valise de Russel, le nécessaire de Marquet, et j'irais acheter chez Sigrand un complet de velours et une chemise de coton, genre flanelle, avec des pompons rouges. Puis je louerais une chambre à Belleville, une de ces jolies rues de Belleville où

les fruiteries embaument, où la seule odeur des boucheries donnerait du sang à n'importe quelle Irlandaise chlorotique, je...

— Tais-toi, dit-elle, ne te risque pas à jouer avec la pauvreté comme avec moi. Tu peux aller loin, mon chéri, très loin même, mais avec le billet de retour dans ta poche. Et le vrai billet de retour, va, il n'y en a qu'un — c'est un carnet de chèques, un vrai.

— Où le prendrais-je, mon carnet de chèques?

— Voyons, chéri, un peu de patience. Ta tante a soixante-dix-huit ans et une endocardite par-dessus le marché. Le médecin t'a répété cent fois qu'une grosse émotion la tuerait. Une grosse émotion, tout le monde peut rencontrer ça, même à Souville. Seulement, tu multiplies les imprudences, tu finirais par faire la partie belle à cette espèce de religieuse — une finaude entre parenthèses, mon pauvre amour. Avoue que tu as choisi là une drôle d'intermédiaire !

— Et après? Il ne sort pas dix francs de la maison grise sans qu'elle ajuste ses lunettes sur son nez, inscrive la somme au livre des comptes, le fameux livre avec des coins de cuivre. Sans elle, ma chère, je devrais me contenter de ma pension, mille francs par mois. Et jadis ! Tiens, à dix-sept ans, sais-tu ce que je touchais? Un louis pour mes menus plaisirs, un louis !

— Par jour?

— Par semaine !

— N'importe ! écoute Olivier, une vieille femme intelligente, et qui fait ses délices d'Anatole France et de M. Gide, voyons, ça ne devrait pas être difficile à séduire?

— Hé bien quoi ! Séduite, elle l'est. Je veux dire qu'elle me gobe à sa manière — oh ! pas un amour à lui tourner la tête, sûr ! ... Sa drôle de petite tête n'a jamais tourné pour personne. Mais, enfin, elle a une manière de faiblesse pour moi — quitte à me déshériter en un tour de main, comme elle laisse tomber son monocle — crac !

— Son monocle? Tu ne m'avais jamais parlé de ce monocle.

— Elle le porte rarement. Une mode d'autrefois, du temps de sa jeunesse — elle était l'amie de la princesse de Sagan, de la marquise de Belbœuf, d'un tas de femmes à la page.

— Ah !

Les paupières de Simone venaient de s'abaisser brusquement, et elle ne réprima pas une espèce de sourire qui flotta sur son visage sans réussir à s'y fixer.

— Je me demande pourquoi tu n'as pas profité des dernières vacances pour...

— Pour te présenter, t'introduire. Mais c'était encore trop difficile, je te l'ai dit cent fois. Dix minutes, entends-tu, dix minutes, dix pauvres minutes, tu ne les passerais pas face à face avec Mme Louise sans...

— Que sais-tu? fit-elle. Naturellement, il aurait fallu prendre les choses d'assez loin. Tu m'as fait attendre six mois ta lettre,

ta fameuse lettre — et encore tu as trouvé le moyen de te la laisser chiper par Ganse.

— Je fais ce que je veux, dit-il.

En dépit de ses efforts comiques pour prononcer distinctement chaque mot, détachant chaque syllabe, il semblait serrer dans sa bouche brûlée d'alcool une bouillie de mots. Mais la contagion extraordinaire de sa maîtresse faisait flamber son cerveau d'une espèce de lucidité féroce.

— Qu'est-ce qui t'empêche d'aller y voir toi-même? Tu connais le chemin?

— Ça me regarde, répliqua-t-elle un peu au hasard, car la brusquerie de l'attaque l'avait prise au dépourvu.

— Ça me regarde aussi, grogna-t-il. Évidemment, la route est à tout le monde, mais ces sortes de pèlerinages, ma chère, ça se fait à deux, ou pas du tout. Des souvenirs d'enfance, reprit-il avec emphase, et visiblement satisfait de la phrase, c'est sa... sacré. Tu as ouvert la serrure avec une fausse clef, voilà tout !

Il réfléchit quelques secondes, avec une gravité d'ivrogne.

— Je me demande d'ailleurs ce que tu peux aimer en moi? Que suis-je pour toi? Est-ce que tu me crois capable du grand amour, du grand, avec majuscule? Non? Alors? Oh ! je me connais bien, je ne me fais aucune illusion sur mon compte. Tout au plus bon à être larbin d'une pie millionnaire, et encore ! Car je ne serais pas fichu de jouer au naturel le rôle de gigolo. N'importe quel rôle, d'ailleurs ! Je manque très naturellement de volonté. Et tu ne me feras pas croire qu'une femme supérieure, comme toi, qui depuis dix ans aurait pu choisir n'importe qui — les occasions n'ont pas manqué, je suppose ! — m'attendrait dix ans, moi !... Quelle blague !

— Tais-toi, dit-elle, et son regard s'anima d'un seul coup. Je ne te demande pas de comprendre. Donne la bouteille de whisky (elle la lui prit brutalement des mains). C'est vrai que je me suis crue, voilà dix ans, une femme supérieure. Je ferai face, disais-je. Face à quoi? Surmonter la vie ! Pourtant, ils l'ont bien aplanie. Rasée comme un terrain de manœuvre, la vie ! Rasée comme une cour de caserne. Rasée comme un ponton. Tout de même, j'ai tenu dix ans. Que me parles-tu de mépris? Le mépris n'a pas plus de sens pour moi que pour toi, et moins encore, car mon expérience est plus profonde. S'il a jamais existé un être au monde que j'ai cru mépriser, c'est Alfieri. Je me suis confinée dans le mépris, voilà ce qu'il faut dire. Je me suis appliquée à le mépriser, comme une dévote le péché, oui, j'ai mis dix ans à comprendre que ce que j'aimais en lui, c'était justement ce que je prétendais réprouver, comme s'il l'avait caché. Mais il ne m'avait rien caché. Personne n'a su mieux mentir que lui, certes, seulement ses mensonges ne me trompaient pas, et il le savait. Le poison pour moi était sans vertu, je le buvais comme de l'eau. Et toi...

— J'ai compris, dit Mainville, avec un ricanement démoniaque. Si tu m'avais connu...

— Écoute, dit-elle, nous sommes des malheureux, toi et moi.

Nous sommes hors de ce monde. Je ne te demande pas de m'aimer. Mais ce qui me lie à toi est encore bien plus fort que l'amour. (Elle prit une cigarette dans son étui, l'alluma, et chacun de ses gestes trahissait un immense effort pour rester calme.) Avant de te connaître, je ne me sentais plus vivre. Ne plus se sentir vivre, c'est la seule chose qui m'accable ! Et c'est sans remède, car je ne suis pas de celles qui se tuent ! Oh ! je n'empêcherai pas les sots de dire que je t'aime d'amour, au sens qu'ils attachent à ce mot. Hé bien ! sache-le : je n'ai jamais aimé personne d'amour. Ni mon cœur ni mes sens, nulle force au monde ne m'arrachera à moi-même, ne me fera la chose d'un autre, heureuse et comblée. Que de femmes me ressemblent, qui n'auront jamais cédé à personne ! Et certes, je ne demanderai pas ce secret à un homme, un de ces hommes dont tu parlais tout à l'heure, un de ces hommes puissants qui me font tout ensemble horreur et pitié. Oh ! ma solitude ne me fait pas peur, elle me fait honte. Elle me fait honte parce que je ne l'ai pas voulue, j'ai trop souvent l'impression de la subir. Subir ! Je déteste ce mot. Me prouver, me prouver une fois encore, une fois pour toutes, que le cœur peut se taire, les sens défaillir, je puis accomplir dans le silence même de l'âme, par ma volonté seule, ce que d'autres, qu'on appelle des femmes perdues, qui n'étaient que des créatures amoureuses, ont accompli dans l'exaltation et la folie ! Pourquoi ris-tu?

Olivier, d'ailleurs, ne riait pas. Comme chaque fois qu'un secret instinct le mettait en défiance, son joli visage avait pris cette expression féline qu'accentuait encore la mobilité extrême de ses traits. Il avait l'air d'un chat guettant au bord d'une rivière un poisson encore invisible dans le milieu de l'eau, et qui craint de se mouiller les pattes.

— Je ne ris pas, dit-il. En somme, tu veux aimer comme Philippe s'est tué, de la même manière et pour la même raison. Quels drôles d'êtres vous faites !

— Possible, fit-elle, rêveuse.

— Au fond, c'est ce que vous auriez jadis appelé des péchés de l'esprit. Pas de rémission pour ces péchés-là, ma chère. Des péchés clairs, des péchés d'ange... Je ne suis rien dans ta vie qu'une occasion, qu'un prétexte.

— Pire encore, dit-elle. Hélas ! ces péchés-là prennent tout.

— Littérature, fit-il en riant cette fois d'un rire amer. Nous ne sortons jamais de la littérature.

Les joues de Mme Alfieri se creusèrent, au point que les deux taches d'ombre, bouleversant l'équilibre et les masses du visage, en firent une espèce de masque funèbre.

— Assez ! dit-elle (ses mains tremblaient). J'ai été jadis ce que tu es aujourd'hui. Oui, mon ami, tu n'as pas idée de la petite fille que j'étais, et tu n'en auras jamais idée, parce que je te ressemblais trop, j'étais ta propre image. Sans doute m'aurais-tu détestée. Et moi-même, je ne t'aurais jamais aimé. Que me fallait-il pour cela, simplement? L'argent. Laisse les niais médire de l'argent. L'argent ne rend que ce qu'on lui donne, médiocre avec les médiocres. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard pour toi !

Elle buvait à petits coups rapides, comme si elle eût voulu se hâter de noyer dans l'ivresse, avant qu'il fût trop tard, un secret gardé et qu'elle ne retenait plus que par un effrayant effort.

— Les seules années de ma vie..., reprit-elle d'une voix rauque. Tu n'imagines pas, cette fuite à travers le monde, ces matins et ces soirs, ces soleils, ces palais qui trempent dans l'eau bleue, et ces odeurs... Oh ! je sais bien. Les nigauds prétendent rêver de grands voyages solitaires. Ils ne comprennent rien à cette découverte flamboyante, projetée d'Océan en Océan. Des imbéciles fastueux, soit ! Mais ces mêmes fous, ces mêmes folles, que tu trouves si bêtes, au Ritz...

Elle se remit à boire, comme décidément impuissante à partager avec qui que ce fût le souvenir de ces heures triomphales, vaguement consciente que le secret en était perdu, ou ne remuait plus rien en elle que les cendres de ce qui avait été l'engouement de la petite provinciale normalienne, faite brusquement comtesse et entraînée à la suite d'un aventurier dans le vertige de la vanité comblée, des hauts et enflammés délires d'orgueil qui avaient dévoré sa vie. Un mot de plus, et elle se fût trahie tout à fait, en face du complice levé devant elle et que l'ivresse semblait immobiliser peu à peu, pétrifier dans une confusion presque stupide d'orgueil et d'aveugle colère. Et soudain elle vit luire dans l'ombre ses dents découvertes jusqu'aux gencives.

— J'en ai assez, bégaya-t-il, assez de tout, assez de toi. Je me tuerai.

— Pourquoi? dit-elle, en faisant pour sourire un effort immense. Pour quelle raison, mon amour?

— Pour rien.

Les larmes ruisselèrent aussitôt sur ses joues et l'affreuse détresse de ses yeux, de sa bouche, de son front même couvert de rides tout à coup, était de celles qui déconcertent la pitié, provoquent une crainte obscure, un obscur dégoût.

— Je vais te dire une chose idiote que tu ne comprendras pas. Je ne m'aime plus. Je ne peux pas vivre sans m'aimer. Depuis que je ne m'aime plus... C'est votre faute. Je vous déteste, je vous hais.

— Tu te vantes, fit-elle avec une simplicité tragique. Essaie quand même. Hais-moi. La haine ne vaut pas grand-chose, mais enfin elle vaut mieux que rien. Dieu veuille qu'elle t'aide à vivre ! Pourquoi te laisses-tu ainsi délier, mon amour? Quel jeu atroce !

— Il n'y a pas de jeu, dit-il. Je suis né comme ça, en petits morceaux, en poussière. Pour me voir, il faudrait un œil à facettes, comme les mouches. Et toute ma génération me ressemble.

— Ta génération? Tu as d'ordinaire horreur de ce mot-là.

— J'en ai horreur parce que...

Les beaux yeux sournois paraissaient encore plus longs que de coutume, et les deux taches d'ombre des tempes étaient du même gris bleuté, à peine assombri.

— A nous tous, c'est vrai que nous ne faisons pas ce qu'ils appelaient jadis une génération — quelle cohue ! — Ah ! si j'avais le courage de me tuer !

Elle évitait de le regarder, feignait de ne pas l'entendre. A ces moments de crise, elle savait qu'un mot de compassion eût suffi à mettre hors de lui le faible enfant, à délivrer d'un coup les images à la fois puériles et féroces contre lesquelles il ne pouvait rien — ses démons. Elle dit seulement à voix basse, sans tourner la tête, le front appuyé contre la vitre :

— Je te sauverai. Laisse-moi le temps.

Mais la gracieuse tête se balançait maintenant d'une épaule à l'autre, lentement, lourdement, d'un geste grossier, si peuple, celui du docker qui essaie de délasser son dos perclus. D'un pincement des lèvres, il repoussa la cigarette, la laissa tomber à ses pieds, sur le marbre du foyer.

— Zut pour la comédie ! fit-il. Ah ! J'aurais voulu que tu nous entendes tous les deux, Philippe et moi, — deux cabotins, voilà ce que nous étions —. Avec nos airs d'être revenus de tout, nous n'étions pas encore partis. Nous ne sommes jamais allés nulle part. Encore lui, Philippe, il avait sa cellule communiste, quelque part, là-bas à Vincennes, il jouait les révolutionnaires à chaînette d'or et à pochette de soie. Mince de révolution ! Quand il s'était frotté tout un soir aux pantalons de treillis et aux jerseys de laine, il n'en pouvait plus, il filait au Hammam pour prendre un bain russe. Et moi...

— Tais-toi. Pourquoi t'humilier?

— Parce que c'est une autre manière de me tuer. Ça fait moins de mal, mais ce n'est malheureusement pas définitif.

— Alors pleure, dit-elle. Pleure comme chaque fois. C'est tellement plus simple.

— Je ne peux pas... Donne-moi de la...

— Non !

— Une pincée seulement. Rien qu'une pincée?

— Pas un milligramme ! Laisse-moi prendre ton poignet... là... tu vois : des intermittences. Un de ces jours, ton cœur te lâchera...

Elle savait le pouvoir de cette menace, dont elle n'osait d'ailleurs user que rarement, mais celle-ci vint trop tard. L'épouvante de la mort ne fit que passer dans les yeux gris, ainsi qu'une ombre, et les prunelles se foncèrent dangereusement.

— Raison de plus. Je suis aux trois quarts crevé. Une mère morte à trente-cinq ans, un père gazé, — tu te rends compte? Ils nous ont donné la lampe, mais ils n'ont même pas pris la peine de mettre de l'huile dedans, les...

— Olivier !

Elle ne pouvait plus ruser avec cette détresse. Des deux bras, elle serrait le buste si frêle sous la légère veste de tweed.

— Je ne te perdrai pas, dit-elle de sa voix la plus dure. Je te sauverai. Après, que m'importe ! Je veux te sauver, non te garder. Tout ce que j'ai voulu, je l'ai obtenu. Je n'ai vraiment voulu que peu de choses. Dieu ! Si tu n'étais pas entré dans ma vie, je l'eusse donnée pour rien — le rêve m'aurait suffi — tous les rêves ! Quoi ! Devrait-on garder pour soi, pour soi seul, ce monde intérieur si riche ! Ne le partageras-tu pas avec moi? Et parce qu'une vieille avare, au fond d'une maison sordide...

— Des rêves, dit-il. A quoi bon les rêves? Vous nous avez empoisonnés avec vos rêves. Est-ce que vous ne pouviez pas nous laisser tranquillement jouir de nos corps, sans scrupule, sans remords? Nous ne demandions que ça, nous autres! Quoi! Le premier regard conscient que nous avons levé sur le monde nous a découvert vos charniers, les sales charniers que leur guerre venait de remplir, et ils auraient voulu que nous pensions à autre chose qu'à user de notre jeunesse! Au collège, ils nous lisaient des souvenirs de poilus — pouah! — des histoires de mitrailleuses qui fauchent, de mines qui font éclater cinq cents hommes d'un seul coup, avec des paquets d'entrailles pendus aux arbres. Quelle dégoûtation! Lorsque nous y pensions la nuit, avec quelle sollicitude, quelle tendresse, nous caressions de la main ces chers corps menacés, si frais, si lisses! Nous nous disions : après ça, le monde va tâcher d'oublier, le monde va jouir. Et dame, dans un monde résolu à oublier, à jouir, nous serions rois. Notre jeunesse nous faisait rois. Ah! bien oui, — des blagues! Elle est jolie votre jouissance. De loin, ça peut encore faire de l'effet, mais de près! C'est horrible ce que tous ces gens se travaillent pour désobéir aux commandements de Dieu. D'un Dieu auquel ils ne croient plus. Car ils ont beau s'efforcer d'être canailles avec naturel, se bourrer de drogues, de pharmacies, on croirait que le vice exaspère au lieu de l'apaiser ce vieux sang chrétien qui les démange. Les plus cyniques ont l'air de mauvais prêtres. Oh! Ils peuvent bien plastronner entre eux : il semble que le plaisir ne leur tienne pas aux entrailles, ils le suent aussitôt par tous les pores, comme des carpes auxquelles on fait avaler du vinaigre. Et toi! Toi-même!...

Une seconde, il essaya de fixer le regard de sa maîtresse, vainement.

— Vous vous haïssez tous, cria-t-il d'une voix étranglée, puérile. Aimer, dans votre langue, ça veut dire « aide-moi à souffrir, souffre pour moi, souffrons ensemble ». Vous haïssez votre plaisir. Oui, vous haïssez votre corps d'une haine sournoise, amère. Vous le haïssez dès l'enfance — une haine d'enfant a seule ce caractère de férocité trouble, ingénue, ce rictus cruel. Votre corps, c'est la petite grenouille qu'un gosse pique avec des épingles, le hanneton prisonnier, le chat errant. C'est même pis. Car enfin, le sort commun de la grenouille, du hanneton, du chat errant, du crapaud, c'est peut-être précisément d'être torturés — ils sont en pleine extravagance au lieu que le plaisir est la fin naturelle du corps, et notre fanatisme fait de ce plaisir une espèce de torture. « Tu veux de la jouissance, en voilà, sale bête. Jouis ou crève. » Allez! Allez! le christianisme est bien dans vos moelles, et votre fameuse démoralisation d'après guerre, savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a restauré la notion de péché. La notion de péché sans la grâce, imbéciles! Vous méprisez votre corps parce qu'il est l'instrument du péché. Vous le redoutez et le désirez à la fois comme une chose étrangère, dont vous enviez sournoisement la possession. Car vous ne possédez pas votre corps, ou vous ne croyez le posséder qu'à de rares minutes, lorsque, ayant épuisé

toutes les ressources de votre horrible lucidité, vous semblez gésir côte à côte, ainsi que deux bêtes farouches. Si le diable existait, je me demande ce qu'il aurait pu inventer de mieux — quelle plus infernale ironie ! Et maintenant me voilà empoisonné à mon tour. Idiot de Ganse ! « L'homme supérieur est un être sacrificiel ». Tu parles ! « Vous ne savez pas ce que c'est que l'ennui, vous vous êtes reniés sans douleur » — des nèfles ! Mon cynisme ! Il est propre, mon cynisme. Oh ! Ça n'a pas duré longtemps... Nous aurons bourdonné au soleil cinq minutes, et nous sommes tombés dans votre morale comme une mouche dans une jatte de crème. Tu auras beau dire que tu en sors quand il te plaît. Moi, je n'ai pas la vocation du réfractaire. Et quant à me racheter de la servitude sociale, comme jadis du service militaire, tu l'avoues toi-même, ça coûterait gros, et je n'ai pas le sou. Je sais bien qu'à la rigueur, je serais peut-être capable de me libérer d'un seul coup, par le suicide ou par un crime. Oui, par un crime. Et tiens, parole d'honneur, je crois que j'aurais eu presque le courage d'assommer cette vieille canaille de Ganse.

— A quoi bon, fou que tu es !

— Justement : à quoi bon? D'autant qu'il m'aurait probablement d'abord cassé les reins. Car nous avons raté ça comme le reste. A Saint-Tropez ou à Juan-les-Pins, nous avons l'air d'athlètes, nous connaissons chacun de nos muscles par son petit nom ; et j'avais l'impression tout à l'heure que ce gros bonhomme allait d'un coup de reins me faire sauter par-dessus l'appui de la fenêtre.

Elle lui tourna le dos, gagnant l'extrémité de la pièce à pas lents, peu sûrs. Un de ses bras ouverts semblait curieusement dessiner dans le vide un être imaginaire — ou peut-être une pensée encore confuse, qu'elle hésitait à exprimer — quelque image secrète que sa prudence ne retenait plus au dedans d'elle-même.

— Chéri, dit-elle, allons-nous-en.

— Où?

— Très loin... Mais rassure-toi, nous ne partirons pas ensemble, je ne t'enlèverai pas. J'ai donné ma démission à Ganse, vendu mes bijoux, raclé mes tiroirs. J'ai mon compte, mon chéri, pour la première fois de ma vie... Bref, j'ai ce qu'il me faut, je puis aller t'attendre... Tu risques d'attendre longtemps...

Il avait ce sourire sournois qu'elle adorait et détestait tour à tour, son sourire des choses d'argent, disait-elle. Et aussitôt la colère le prit de nouveau, une colère mêlée d'impatience. A travers les vapeurs de l'alcool, il revoyait le paysage de routes et d'arbres, d'ombres glissantes, de soleil. Et bien que les paroles de Simone vinssent jusqu'à ses oreilles et évocassent un autre départ, une autre fuite, l'obsession était la plus forte de cette seule issue possible, immédiate. Derrière lui, Philippe, avec sa pauvre tête encore tout entière, vivante, son regard, son pauvre appel — et devant lui le salut, l'oubli, au bout de cette longue route ! Ah ! fuir ! entendre grincer ses semelles sur ce sol ferme, luisant et doucement bombé, comme le sentier d'une liberté colossale ! Le frémissement de la marche, d'une marche sans but

et sans fin, sans limite, était dans ses reins, dans ses jambes — et il se balançait imperceptiblement, d'une hanche à l'autre, avec un regard traqué...

— On ne me fait pas le coup du départ, dit-il grossièrement. Je partirai pour de bon, moi, et ça ne tardera pas. Et je me demande pourquoi j'ai attendu si longtemps, c'est trop bête. Qu'est-ce qui me retient? Qu'est-ce qui empêche tant de malheureux comme moi de prendre leurs cliques et leurs claques, et d'aller droit devant eux, de ville en ville, sans s'arrêter jamais, une, deux, une, deux... des vagabonds, des chemineaux. Lorsque j'étais petit, je me réveillais la nuit avec cette fringale de départ, de grand air, mais c'était surtout des arrivées dans les villes inconnues. Tiens, une ville qu'on traverse la nuit, et tout à coup tu dépasses la dernière maison, tu retombes dans le silence, comme dans le vide. C'est comme une chute, un homme qui cesserait de tenir à la terre, glisserait dans le ciel, en fermant les yeux, les bras en croix. À quinze ans, j'ai fichu le camp, un soir, jusqu'à Tours, et je me suis réveillé le long d'un bois, en plein midi. Réveillé, ce qui s'appelle réveillé. Le soleil juste au-dessus de ma tête. Dieu! j'ai cru que j'allais me dissoudre dans sa lumière. Et quelle fatigue! La fatigue d'un dieu qui vient de créer le monde! J'ai raconté ça un jour à Lipotte. Il m'a dit : « Méfiez-vous, ce sont des bêtises qu'on ne fait plus à votre âge, ou alors... » Je m'en fous!

— Je sais, dit-elle gravement, mais l'ivresse commençante, dont son visage ne laissait d'ailleurs rien voir, avait accru sa méfiance et des paroles échappées à Mainville elle ne retint que le pressentiment d'un malheur qu'elle ne réussissait pas à distinguer tout à fait de sa propre obsession.

Son regard trahit l'effort qu'elle fit une fois de plus pour se taire, mais elle ne put retenir un cri d'angoisse, un cri étrange, dont il ne devait comprendre le sens que plus tard.

— Je t'attendrai, dit-elle. Quoi! ne seras-tu pas riche un jour, bientôt peut-être? J'ai lu dans ta main que tu serais bientôt riche, souviens-toi. Entre la richesse et toi, qu'y a-t-il? Rien. Ou presque rien. Une vieille femme déjà morte, un petit cadavre, aussi léger qu'une poupée de chiffon... Et je ne te dis pas où je t'attendrai. Le jour venu, j'ai prévu ce qu'il faut, tu trouveras une lettre, oh! un mot, un simple mot, venant d'un peu loin, pas trop — tiens, Le Caire, par exemple, ou Port-Saïd. Port-Saïd... tu n'as pas l'idée de ce que c'est... Je te dirai : « Te voilà libre. Viens! » Et tu viendras!

— Ça par exemple!

— Tu viendras, mon ami. Je sais que tu viendras, ne serait-ce que par curiosité, pour savoir. Tu viendras, parce que nul être au monde ne t'attendra jamais. Parce que tu seras seul. Parce que ce sera une expérience à tenter, rien de plus, et que tu diras, un soir comme celui-ci, où tu n'en pourras plus : « Tant pis, on peut toujours essayer. » Tu essaieras. Ris tant que tu voudras, voilà des mois que je t'observe, et pourtant je t'avais reconnu du premier coup. Et si tu ne viens pas, j'aurai du moins joué

ma chance d'une manière digne de moi. Et si tu tardes trop... le moment venu...

Elle essaya de prendre une cigarette, mais ses doigts tremblaient si fort qu'elle les éparpilla toutes sur le tapis, où elle ne les ramassa même pas. Elle restait immobile, l'étui vide dans la main.

— Je t'aurai perdu, soit! Mais pourtant, morte ou vivante, chaque instant de ta vie m'appartiendra, car...

Elle se mit à rire, d'une rire étouffé qui semblait sortir du fond de sa poitrine, et qu'elle ne pouvait retenir, bien que l'ivresse continuât de donner à tous ses traits la même gravité sinistre.

— D'ici là, fit-il... Oh! oui, tu comptes sur l'endocardite de la vieille dame, tu me vois riche comme un dieu. Chimère! Veux-tu que je te dise : avant quinze jours, il me sera passé sous le nez, l'héritage... Oui, ma chère! Pas le sou, et la malédiction de la vieille dame par-dessus le marché!

Elle ne tenta même pas de le retenir, et la dernière vision qu'il emporta fut celle d'un visage grave reflété par la vitre ténébreuse où frappait la pluie.

CHAPITRE IX

Il se retrouva sur le trottoir, dans la brume délicate d'un soir d'hiver. La fureur qu'il avait eu tant de peine à contenir venait de se dissiper brusquement, comme une fumée. Quel silence au creux de sa poitrine! La rue elle-même semblait vide. En dépit du ronflement des moteurs, de l'éclair des carrosseries, la chaussée noire entre les devantures éblouissantes était devant ses yeux ainsi qu'un paysage de feuillage et d'eau courante, l'attirait comme un fleuve. Où courait-elle ainsi, la longue route luisante, vers quel horizon fabuleux? Il la prolongeait par la pensée bien au delà, plus loin, beaucoup plus loin, jusqu'à ces minces routes blondes, de colline en colline, toutes frémissantes sous la lune douce. Il voyait cette blancheur monter vers le ciel, s'y perdre, redescendre, dix fois roulée et déroulée pour s'évanouir encore et tout à coup s'échapper, courir au-devant de l'aube. Il respirait à pleins poumons l'air humide, il écoutait sonner son pas — une! deux! — l'ancienne vie était derrière, bien loin derrière, effacée à mesure, clopin-clopant, d'un pas boiteux. Tout à l'heure elle ne serait plus. A quoi bon ces colères puériles, les mensonges, les ruses? Il n'est que de fuir, mettre l'espace entre elle et nous, tourner le dos. La bienheureuse fatigue, le divin néant monte des genoux lourds, au ventre, à la poitrine, à la gorge, efface lentement la pensée — une! deux! une! deux! — d'un pas égal, jusqu'à ce que le sol semble mollir peu à peu sous les semelles, ondule, comme par grandes vagues, lentes et longues, qui suppriment la notion de pesanteur, jette le marcheur en avant, ainsi qu'une bouée.

L'hallucination fut si forte qu'elle réussit à abolir un moment jusqu'au bizarre état de demi-conscience grâce auquel il avait jusqu'alors évité tous les obstacles avec une précision machinale. L'énorme bâillement d'un autobus stoppé brusquement à deux pas de lui, ébranla trop douloureusement ses nerfs. Il gagna le trottoir au milieu des huées des chauffeurs, en chancelant. Son impression était maintenant celle d'une chute verticale, miraculeusement interrompue. Reprendrait-elle? La longue rue droite, dont il ne savait d'ailleurs pas le nom, l'appelait encore, de toute sa profondeur vertigineuse. Il fut obligé de fermer les yeux un moment, la main appuyée contre le mur. « Tu dégueules? » lui cria en passant un marmot à face blême, minuscule, pareil à un jouet de cauchemar. Alors seulement il s'aperçut qu'il était sans manteau, ridicule dans son costume clair trempé de pluie.

« Je suis trop bête, aussi, se répétait-il rageusement, un quart d'heure plus tard, au fond d'une petite salle de café. Si Philippe était mort à Romorantin, je suppose, la nouvelle ne m'en eût pas du tout bouleversé. Au fond, nous n'avions rien de commun, et je le connaissais depuis peu. Certes, il s'est tué devant moi, sous mes yeux. Qu'est-ce qui m'empêche maintenant d'oublier ce détail, une fois pour toutes? D'ailleurs, j'ai rompu avec Ganse, je ne remettrai plus les pieds rue de Verneuil, pourquoi ne pas passer outre à tout ça comme à un mauvais rêve? »

Ce mauvais rêve, imprudemment évoqué, remonta soudain des profondeurs de sa mémoire, et la vision fut si nette, ou plutôt si inflexible, d'une invraisemblance si horrible, qu'il secoua convulsivement la tête en fermant les yeux, comme s'il eût voulu échapper à un essaim de guêpes bourdonnant autour de son visage. Il ressemblait à une épave, les mains crispées à la table de marbre ainsi qu'au bastingage d'un navire secoué par la houle. Chacun de ses muscles esquissa les gestes de la fuite. Puis l'hallucination s'effaça peu à peu, les images distinctes reculèrent de nouveau au fond du champ de la conscience, et le petit café, la salle basse, la porte en verre dépoli reprirent leur place, remirent entre lui et les fantômes leur fragile rempart.

« Pourquoi d'ailleurs ai-je fait cette scène à Simone? Que m'a-t-elle dit au juste? L'idée de fiche le camp n'importe où n'est pas si bête. Au lieu d'attendre tranquillement que la sacrée vieille dame me déshérite, je ferais mieux de chercher avec elle une combine. Perdu pour perdu, j'aurais peut-être pu m'entendre avec elle, signer de nouveaux billets. Qu'ai-je à craindre? Jamais la vieille dame ne laissera la justice mettre le nez dans ses affaires. Avec cent mille francs, on va loin. »

Comme d'habitude, il ne pouvait s'expliquer par quelle fatalité ridicule chaque entrevue avec Mme Alfieri prenait ce caractère de dispute âpre, s'achevait en railleries ou en injures. Car dès qu'il avait franchi le seuil de son minuscule appartement, cet édifice de contradictions tombait de lui-même, et il ne se souvenait même plus des causes toujours futiles qui avaient enflammé sa colère. L'aimait-il? Certes, il ne la désirait point, au sens qu'on

donne généralement à ce mot, mais pourtant ce mot n'avait pour lui qu'une signification trouble. Celui de possession, qui flattait sa vanité, ne lui paraissait pas plus clair, n'émouvait pas sa virilité, d'ailleurs pauvre, vite endormie sous les caresses. Sans qu'il se l'avouât, de la volupté il ne connaissait guère que l'approche sournoise, et ses nerfs débiles se dérobaient au dernier moment, subissaient le spasme, plutôt que de l'éprouver, ainsi qu'une blessure de tout l'être, un déchirement presque intolérable, qui loin de faire chavirer sa pensée, montait des entrailles au cerveau, où il semblait refluer, dans une espèce de délire lucide, une gerbe d'éblouissante lumière glacée. Non, il ne l'aimait pas, et il n'aimerait probablement jamais, car personne ne lui ferait oublier les premières répugnances de l'enfance, qui eussent suffi à faire de lui un être si profondément féminin. Il lui semblait ressentir la grossièreté de l'étreinte, alors qu'il répugnait surtout à la violence, dont il ne retenait que l'humiliant oubli de soi, car l'égoïsme est sans doute un péché dans la chair et un secret triomphe du monde charnel. Mais la patience et la sagacité de Simone ont eu raison de ses dégoûts. Elle l'a maintenu dans cette atmosphère qu'il aime par-dessus tout, qui convient seule à sa nature, et qui est presque celle d'une amitié équivoque, avec on ne sait quelle douceur, quelle discrète protection maternelle. De mois en mois, de jour en jour, la volonté défaillante s'y est sentie comme dissoute, et l'heure est proche où, en dépit de ses colères impuissantes, l'habitude aura tissu sur lui sa toile. Il l'aime de la meilleure manière dont il est capable, et il l'aimera longtemps, toujours peut-être, car quelle autre que celle-ci saurait reprendre ce délicat et interminable travail de fileuse?

« Je t'attendrai, » a-t-elle dit. Bien sûr, elle l'attendra. Sa volonté abdique déjà par avance, et chaque minute lui souffle que son amie songe à quelque plan dont la réussite est sûre. Il quitte la banquette, s'approche du poêle, tendant vers la grille flamboyante son pantalon fumant.

Par dessus la cloison vitrée, un voyou accoudé au comptoir l'observait curieusement, d'un regard tout luisant d'une naïveté poignante, insondable, d'une espèce d'innocence horrible.

— Viens ici, cria Mainville, comme malgré lui. Viens boire un verre.

Un nouveau pressentiment, aussi absurde que l'autre, venait de le saisir à la gorge — la certitude d'on ne sait quelle rencontre future, immanquable, d'une ténébreuse complicité... Heureusement, l'inconnu, sans doute instruit par une longue expérience du risque de certaines sympathies fortuites, se glissa vers la porte et disparut.

La nuit s'était achevée dans un cauchemar, sous la pluie immense, infinie. Par quels quartiers mystérieux? Par quels faubourgs? Il n'avait suivi aucune route, évitant seulement d'instinct les rues tournantes, les carrefours, tenté par ces grandes lignes droites qui semblent ne devoir s'arrêter jamais. Lorsqu'un pas sonnait derrière lui, il n'eût pour rien au monde tourné la tête ou hâté

le sien, attendant le cœur serré que le compagnon se lassât. Et lorsque le silence s'était fait de nouveau, une espèce de joie profonde, de sécurité, de paix surhumaine lui donnait pour un instant la certitude qu'il avait dépassé la limite de ses forces, — du moins de ces forces grossières, communes à tous et si vite exténuées, — que son épuisement délicieux n'aurait plus de fin. Parfois, le souvenir de récits lus jadis, de voyageurs égarés qui tournent en rond réveillait sa méfiance et il s'étonnait de voir encore, à sa droite et à sa gauche de monotones cubes de pierre ruisselants d'eau, ces trottoirs, ces chaussées désertes où danse parfois une lueur venue on ne sait d'où. Il se souvint d'avoir débouché inopinément sur une route, une vraie route, bordée d'arbres nains, malingres, malsains, d'où coulait goutte à goutte une eau noire. Puis, il s'enfonça de nouveau dans un chaos d'asphalte et de ciment, revit d'étranges taxis sortis à l'improviste des profondes ténèbres et dont il suivait longtemps des yeux, à travers le reflet des flaques, les pneus blêmes. L'étrangeté — ou pour mieux dire la démence — de sa course errante, sans but, ne lui apparaissait pas encore, ou du moins il refusait obstinément d'y fixer sa pensée. Plus tard ! Plus tard ! Et d'abord il fallait que cette nuit cessât, supposé qu'elle dût jamais finir. Pour l'instant, il ne devait que marcher, poser régulièrement, l'un après l'autre, sur le sol, ses pieds dont il ne sentait plus le poids. Ses jambes étaient glacées jusqu'aux genoux — exactement comme après une prise trop forte de cocaïne — et il lui semblait aussi que ce froid montait insidieusement, tandis qu'il écoutait siffler la boue dans ses semelles trempées, molles... Lorsque ce froid atteindrait la poitrine, il pourrait s'arrêter, réfléchir... Jusque-là...

Par exemple, l'image de Mme Alfieri continuait de flotter dans son cerveau vide, se confondait avec le souvenir et le désir du poison délectable dont elle lui avait enseigné l'usage. Autour de ce point fixe, ses pensées réussissaient à se former, bien qu'encore vagues, inconsistantes — telle une vapeur d'eau qui se condense, une fumée. Sacrée lettre ! Comment avait-il été si sot ! Ou par quel sortilège était-elle venue se placer sur la pile de feuilles dactylographiées à la place même du vieux Ganse? Hélas ! il l'avait achevée dans l'euphorie d'une dernière prise, et à de tels moments la moindre prévision de l'avenir est un effort trop douloureux, intolérable. Peut-être même l'avait-il vue? Peut-être le goût du risque obscur, une secrète rancune contre soi-même, le désir de se prendre en faute, de se tendre un piège? Mais cela n'expliquait point que l'entretien avec Ganse eût tourné court, l'eût à ce point bouleversé. Cela ne justifiait pas non plus le brusque emportement de sa haine en face de Mme Alfieri, moins encore cette fuite absurde dans les ténèbres. Il fallait sans doute remonter plus haut, beaucoup plus haut, à certaines tentations de l'enfance dont le hasard seul lui avait permis de triompher — mais dont la blessure était encore là, quelque part, dans un repli du cerveau. Deux fois il s'était échappé du collège et le souvenir lui revenait encore quelquefois, comme par bouffées, de la grande route pleine de soleil qu'il avait suivie des lieues et des lieues.

On l'avait ramassé au pied d'une meule, épuisé, vaincu par le sommeil, un sommeil noir, sans rêves, qui avait duré un jour et une nuit — à ce qu'avait supposé du moins le médecin de Grenoble. Car sa course hallucinante l'avait porté d'instinct vers la vieille maison grise au fond de la vallée dont la fraîcheur le hantait... Mon Dieu, se pourrait-il qu'après tant d'années?... Il se souvenait encore que la chambre de la clinique était toute blanche, pleine d'ombre... L'oncle vivait à ce moment-là. Il l'entendait discuter à voix basse avec le médecin, et un mot, entre eux, revenait sans cesse, un mot qui lui avait semblé merveilleux — celui de fugue. Et il se rappelait aussi le visage sérieux de l'ancien officier de marine s'efforçant quelques jours après de le convaincre : « Ton père était un nerveux, un grand nerveux. A ton âge, cet accident-là n'a pas d'importance : il suffit de te mettre en garde. Tout s'arrangera vers quinze ans. D'ici-là, résiste à la tentation. Lorsqu'elle vient, tâche de penser à autre chose. Et si l'énergie te manque, n'hésite pas : confie-toi au premier venu de tes maîtres, il fera le nécessaire. D'ailleurs inutile d'essayer de reprendre la clef des champs, tu seras surveillé jour et nuit ».

Depuis longtemps — des heures — la route ne sonnait plus sous ses talons, et à sa grande surprise, il commença de distinguer le ciel au-dessus de lui — un ciel bas, d'une couleur jaunâtre, écœurante. Un vent frais venait des profondeurs déjà blêmes, des champs monotones, semés d'épluchures de betterave, à perte de vue. L'odeur de l'aube précédait l'aube elle-même.

Pour se réchauffer, il fit, en courant, un ou deux kilomètres, continua par une marche athlétique. Son veston fumait sur son dos. Un cabaret avec sa pompe à essence, son enclos de planches et de treillage, une vieille auto sous sa bâche, apparut à un carrefour — miraculeusement seul sur cet horizon plat et triste. Avant d'y entrer, Mainville décrotta ses chaussures boueuses, refit le nœud de sa cravate, prépara une fable plausible. Et d'ailleurs, à un certain degré d'excitation nerveuse, il sentait toujours presque douloureusement le besoin, et comme la fringale du mensonge.

Le cabaretier écouta distraitement l'histoire compliquée de la voiture en panne, qu'une camionnette providentielle venait de prendre en remorque jusqu'au prochain garage, et qui viendrait le reprendre au cours de la matinée. La patronne, moins taciturne, expliqua qu'il aurait été plus sage de prévenir par téléphone un des postes automobiles de Dourdan. Il apprit ainsi qu'il avait parcouru près de trente-cinq kilomètres. Alors seulement il sentit la fatigue, non dans ses muscles, mais dans sa moelle. Ce fut comme l'éblouissement d'une lumière trop vive, aveuglante, intolérable, qui eût mis à nu, dénudé chacun de ses nerfs. L'angoisse fut si prompte qu'elle le mit debout en un clin d'œil, le jeta littéralement hors de la pièce. Il laissa une poignée de monnaie sur la table, reprit sa marche, ne s'arrêta qu'à l'entrée de la ville.

C'était une journée grise d'arrière-automne, pleine de fumées. De la rue lavée par la pluie, encore humide, montait une odeur

si fraîche qu'elle lui rappela celle de la neige à travers le bois goudronné des refuges montagnards. Et aussitôt l'image de la maison grise cessa de flotter dans sa pensée, se dessina tout à coup avec une extraordinaire netteté, puis parut s'y multiplier ainsi qu'entre deux miroirs. Quoi qu'il fît pour échapper à l'obsession, la façade de Souville, aux volets clos, finissait toujours par accourir au-devant de lui, dès que sa volonté faiblissait, dans une sorte d'immobilité sinistre.

Il semblait pourtant que le lever du jour eût mis fin à son cauchemar. Du moins, il se fût cru volontiers libre désormais de poursuivre ou non la singulière aventure dans laquelle il s'était trouvé jeté comme à son insu. Le seul indice qui faillit réveiller sa méfiance fut le mouvement de révolte qu'éveilla en lui brusquement la seule pensée d'un retour en arrière, lorsque l'idée lui vint d'aller prendre chez lui les quelques objets nécessaires à une longue randonnée. Mais il se rassura par un raisonnement simpliste : à chaque départ en vacances, il était ainsi torturé jusqu'au dernier moment par la crainte de quelque incident fortuit, imprévisible — une visite, une lettre, un malaise — qui l'eût retenu à la maison. A quoi bon risquer de laisser renouer là-bas des liens qu'il avait brisés d'un seul coup, et presque sans y songer? Réconforté par un déjeuner copieux, il demanda une chambre à l'hôtel, s'étendit sur son lit, et sombra instantanément dans un sommeil sans rêves.

Il ne s'éveilla qu'au soir tombant et aussitôt lui revint avec une force accrue, irrésistible, l'obsession de la route ténébreuse telle qu'il l'avait connue au cours de la nuit précédente. L'odeur des pavés humides, le vent toujours saturé de pluie, les lumières tremblantes le grisèrent au point que dans un premier mouvement de défense, il ferma sa fenêtre, les rideaux. Mais en vain. Cependant, il discutait encore avec lui-même, se proposa de payer d'abord sa note, de se tenir prêt. Il lui semblait que, libre de partir d'un moment à l'autre, la tentation serait moins forte. Elle redoubla au contraire. Alors il s'accorda de descendre jusqu'à la porte de la rue, posa sournoisement son léger bagage sur une banquette du vestibule. Un quart d'heure peut-être, il observa les rares passants, les masses confuses du ciel hivernal, et se retournant, il vit fixé sur lui le regard inquiet de la caissière. Il n'y tint plus demanda son compte, sortit.

GEORGES BERNANOS.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

ANTHOLOGIE DE L'HUMOUR NOIR
par André Breton (1)

I. — Les nuances du spectre de l'humour.

La première édition de ce livre a été achevée d'imprimer le 10 juin 1940. Breton, qui a en général tendance à interpréter les rencontres de hasard et à y voir des *signes*, n'a pas, que je sache, tiré une conclusion de celle-là. On lui sait gré de sa pudeur : l'époque, prodigue en humour noir *objectivé* (nous verrons ce qu'il entend par là) lui aurait pourtant donné quelque droit au triomphe. Il se contente de noter, dans un coin discret de son ouvrage, auquel il n'a du reste point ajouté d'autre préface que l'ancienne : « Les années qui séparent la première et la seconde édition du présent recueil, quelque piétinement historique qu'elles aient marqué, n'en sont pas moins de celles qui comptent affectivement au maximum, du fait que l'*avenir*, sous sa forme la plus concrète et la plus simple y est devenu aléatoire. » Cette nouvelle édition diffère peu du texte original. Une suppression ici, celle, on ne sait pourquoi, d'une page de Baudelaire pourtant plus satisfaisante, du point de vue de l'humour, que bien d'autres conservées par Breton. Là certaines additions, dues à une nouvelle publication (les lettres de Sade) ou à l'avènement de quelques récents auteurs, Jean Ferry, Leonora Carrington, ou un certain Jean-Pierre Duprey, né en 1930, qui n'a encore rien publié et dont, à en croire Breton, « le génie est de nous offrir du noir un spectre qui ne le cède pas en diversité au spectre solaire. » Une seule apparition d'importance, Fourier, qui n'existait pas encore pour Breton en 1939. C'est un des côtés sympathiques de cet esprit que de ne pas faire le malin et de donner pour ce qu'elles sont ses découvertes

Le propos de Breton est de réunir, non, il l'avoue lui-même, sans une grande partialité (celle dont font montre, mais sans l'avouer,

(1) Éd. du Sagittaire.

tous les anthologistes) des textes où l'humour noir, c'est-à-dire sous sa forme la plus nocive « s'est trouvé porté littérairement à son plus haut degré d'expression ». Mais cette sorte d'humour est d'autant plus difficile à isoler, qu'une définition exhaustive du simple humour apparaît déjà impossible. Breton en appelle à ce sujet au témoignage de Valéry (« Le mot *humour* est intraduisible. S'il ne l'était pas, les Français ne l'emploieraient pas ») et à un texte ravissant d'Aragon, extrait du *Traité du style* et que notre auteur commente avec une apparente ironie, mais sans pouvoir cacher tout à fait son admiration. Puis ce sont deux références plus sérieuses. Freud, selon qui l'humour serait le produit d'un déplacement brusque de l'esprit retiré du *moi* pour être porté au *surmoi*. Hegel et sa conception d'un *humour objectif* : si, « l'esprit s'absorbe dans la contemplation extérieure, et qu'en même temps l'humour, tout en conservant son caractère subjectif et réfléchi, se laisse captiver par l'objet et sa forme réelle, nous obtenons dans cette pénétration intime un *humour* en quelque sorte *objectif*. » Breton, comme beaucoup de poètes qui le sont plus de volonté que d'inspiration, doute de ses rêves et essaye, par tous les moyens, de leur donner corps : c'est pourquoi il admire Dali de faire de l'objet extérieur un véhicule *concret* de l'humour ; pourquoi après l'humour, c'est le *hasard* lui-même qu'il essaye de rendre *objectif*.

Si André Breton ignore ce qu'est exactement l'humour, il sait bien ce qui n'est pas lui : la bêtise, l'ironie sceptique, la plaisanterie sans gravité, la sentimentalité perpétuellement aux abois et toujours sur fond bleu, et même l'ironie désespérée. C'est fragmentairement qu'il isole, au cours de ses notices de présentation, quelques caractéristiques de l'humour noir, par exemple : singulier pouvoir de domination sur soi-même, démenti à la réalité, affirmation grandiose du principe de plaisir, moyen latent de sublimation, etc... Cet humour, tel que Breton le prend au piège des textes qu'il a réunis, revêt les formes les plus différentes, ce qui ne signifie point qu'elles soient contradictoires. Le voici à mi-chemin de la raison et de l'ivresse chez Poe, partie intégrante du dandysme provocateur chez Forneret et Baudelaire, défi délibéré du sens commun chez Lewis Carroll et Villiers de L'Isle-Adam. Alors qu'il apparaît féroce chez Swift, vaticinant chez Fourier, visionnaire chez Quincey, amoral chez Lacenaire, bouffon chez Grabbe, philosophique chez Cros, apocalyptique chez Lautréamont, masochiste chez Huysmans, mystificateur chez Allais, destructif chez Jarry, paranoïaque-critique chez Dali ou réduit à une sensation chez Jacques Vaché. J'en passe, mais non des meilleurs.

II. — Jusqu'a quel point conscients?

On pourrait du reste mettre ces noms et ces qualificatifs dans un chapeau et tirer au hasard ; il y aurait deux chances sur quatre de bien tomber : les couples Swift-philosophique, Jarry-féroce, Lautréamont-visionnaire, etc. seraient, par exemple, tout aussi valables. La vraie différence, sur laquelle Breton n'a pas assez appuyé, bien qu'il y fasse souvent allusion, réside dans le degré

de conscience ou de volonté qui intervient chez les auteurs considérés. Simple sensation que l'humour pour un Jacques Vaché, si l'on veut, mais recherchée en tant que telle ; paranoïa chez un Dali, mais, il le dit lui-même, critique, c'est-à-dire délibérée. De même avons-nous une prise de conscience de l'attitude humoristique avec Jarry, Allais, Huysmans, Lewis Carroll, Villiers de L'Isle-Adam, Swift, Kafka et de nombreux autres, alors qu'il est beaucoup plus difficile de savoir où finit le délire contrôlé chez Sade, Fourier, Lautréamont ou Roussel — et que, chose étonnante, c'est sans doute aucun la folie en tant que telle qui, chez Nietzsche, est appelée humour par Breton.

Le noir suffit à Breton comme critère de l'humour ; mais où est l'humour lorsque ce noir n'est que celui de la démence? Où se trouve l'humour que son auteur ne reconnaît pas en tant que tel? Sade se présente à nous en humoriste, et fort noir, quand, décrivant les meubles de Minski, l'Ogre des Apennins, qui sont « composés de filles artistement arrangées », il ajoute : « Minski, observai-je à notre Moscovite, le rôle de ces filles est fatigant, surtout si vous êtes longtemps à table. Le pis-aller, dit Minski, est qu'il en crève quelques-unes. » Mais non lorsqu'il échafaude très sérieusement l'arithmétique délirante des *signaux* absurdes cités non moins sérieusement par Breton comme autant de témoignages d'humour noir. L'humour est une position que l'esprit prend, sinon toujours volontairement au départ (puisqu'il arrive qu'il soit un don), du moins toujours consciemment. A plus forte raison cette sorte d'humour particulièrement élaboré, raffiné, accompli que l'on nomme noir, avant qu'on en vienne, qui sait, à le faire virer au blème, à l'exemple d'une spéculation d'éditeur née de la même mode commercialisée. Breton nous dit bien de Jean-Pierre Brisset que son « primitivisme intégral est générateur d'un humour de grand style auquel le responsable ne participe pas, » mais il ne le dit clairement que de Brisset alors qu'il sous-entend de presque tous ses autres auteurs qu'ils sont *dans le coup*, plus ou moins à l'exemple de Dali, type accompli et celui-là irrécusable d'humoriste conscient :

Il est bien entendu qu'on a affaire avec Dali à une paranoïa latente, de la sorte la plus bénigne, la paranoïa à paliers délirants isolés (...) dont l'évolution est à l'abri de tout accident confusionnel. Chez lui l'intelligence de tout premier ordre, excelle à relier après coup, mais aussitôt, ces paliers les uns aux autres, à rationaliser par degrés la distance parcourue. Les expériences visionnaires vécues, les falsifications pleines de sens de la mémoire, les interprétations illicites ultra-subjectives qui composent le tableau clinique de la paranoïa lui fournissent la matière première de son œuvre, elles sont regardées, elles sont données par lui comme le filon précieux. Mais un travail méthodique d'organisation, d'exploitation se poursuit à partir d'elles...

Breton a raison de noter, à propos de Fourier comme de Baudelaire, que feindre d'ignorer la part déraisonnable de leur personnage, qu'elle ait ou non l'apparence du sérieux ou du jeu, celle

de l'innocence ou de la provocation, c'est amputer leur personnalité d'une de ses caractéristiques fondamentales. *L'Anthologie de l'humour noir* règle fort heureusement à ce titre certains éclairages de la littérature officielle. Mais nous ne voyons pas que l'humour y entre pour beaucoup. Certes, « la coexistence en un seul esprit (celui de Fourier) des dons rationnels les plus éminents et du goût de la vaticination porté à ses extrêmes limites » prête à ses thèses les plus absurdes un relief extraordinaire. Mais au sujet de Fourier aussi ne peut-on formuler la question que Breton pose (sans y insister) à propos de Raymond Roussel : *jusqu'à quel point conscient?* Il nous étonnerait fort que Fourier et Roussel (pour ne citer qu'eux) aient pris de la *distance* vis-à-vis de leurs créations estimées par André Breton les plus chargées d'humour. Si l'humoriste veut souvent duper, il n'est pas dupe lui-même de ses rapprochements verbaux d'où jaillit l'étincelle du rire. Ce qui ne signifie pas qu'il ne prenne fréquemment (et qu'il n'ait raison de prendre) sa plaisanterie fort au sérieux. En cette gravité réside même le meilleur de l'humour dans la mesure où c'est elle que son auteur a le plus profondément voulue. Gœthe dit de Lichtenberg : « Lorsqu'il fait une plaisanterie, c'est qu'il y a là un problème caché. » Et Quincey, de lui-même : « Le lecteur croira peut-être que je veux rire, mais c'est chez moi une vieille habitude de plaisanter dans la douleur. » Quant à Forneret, il place ses livres sous l'invocation de Paracelse : « Souvent il n'y a rien dessus, tout est dessous, cherchez. » Certains riront, qui n'auront pourtant été sensibles qu'au côté le plus superficiel du jeu, à sa plus dérisoire drôlerie. D'autres iront au-delà des apparences, mais sans atteindre au cœur d'un comique révélateur. Tous enfin, et sans doute l'auteur lui-même, ignoreront la nature de cette électricité spirituelle mystérieusement jaillie du choc de deux mots ou de deux pensées.

La part d'André Breton apparaît donc, dans ce livre, beaucoup plus importante que celle qui revient d'ordinaire à l'auteur d'une anthologie, bien que les choix de cet ordre ressortissent toujours peu ou prou à l'invention. Si Breton découvre de l'humour là où Fourier et Roussel n'en avaient pas mis, cet humour existe désormais, mais c'est lui, André Breton, qui l'a inventé. Voilà un des cas, moins rares qu'on ne croit, où c'est le lecteur qui est le vrai créateur. Dans un tout autre domaine, Balzac a parfois moins de génie que son lecteur : c'est la grandeur de *La Comédie humaine* que de laisser toutes les portes ouvertes, mêmes celles dont son auteur ne pouvait encore savoir où elles mèneraient. Mais nous n'en avons pas fini avec l'extension donnée par Breton à un humour qu'il veut sans doute objectif dans la mesure même où il souffre de le sentir à ce point subjectif.

III. — Potences avec ou sans paratonnerres.

Cet humour que Breton souhaite avant tout désintégrateur, ce qui nous frappe, c'est son caractère anodin, du moins dans la quasi-totalité des textes présentés. Nous sommes toujours plus près du rose que du noir, ou alors d'un rouge-sang trop fantaisiste

pour que nous puissions le prendre au sérieux : enfants mangés aux diverses sauces proposées par Swift et par Sade ; assassinat considéré comme un des beaux-arts par Thomas de Quincey ; carnages de Maldoror ; décervelages d'Ubu, assassinat amusant de Jacques Vaché... Tout se passe comme si Breton avait d'abord été sensible à la présence de l'humour dans la vie de ses auteurs. Après quoi seulement il va le chercher dans leur œuvre, trop décidé par avance à l'y trouver pour se montrer très difficile quant à ce qu'il baptisera de ce nom. Nombreux sont les exemples, plus curieux que convaincants (parce que presque toujours forcés) qu'il nous donne avec admiration de cette intrusion de l'humour (noir?) dans le comportement de ses sujets. C'est Xavier Forneret faisant passer dans les journaux une annonce disant que son nouvel ouvrage ne serait livré qu'aux personnes qui enverraient leur nom et après examen de leurs demandes par l'auteur. C'est Baudelaire interrogeant à brûle-pourpoint Nadar : « N'apprécierais-tu pas avec moi que la cervelle des petits enfants, ça doit avoir comme un goût de noisette? » (On mange décidément beaucoup d'enfants dans cette Anthologie !) ou entrant dans un restaurant en disant bien haut : « Après avoir assassiné mon pauvre père... » C'est Tristan Corbière murmurant à une femme : « Tiens, voilà mon cœur ! » en lui offrant un cœur sanglant de mouton. C'est Alfred Jarry tirant au hasard dans son jardin au risque de tuer les enfants de sa voisine et répondant à sa protestation : « Eh ! qu'à cela ne tienne, madame, nous vous en ferons d'autres ! » C'est Hans Arp invité par un psychiatre à donner par écrit la date de sa naissance, la répétant jusqu'au bas de la feuille et, sans trop se soucier de l'exactitude de l'addition, faisant un total de quelques chiffres. C'est Jacques Vaché, rêvant pendant la guerre d'installer son chevalet entre les lignes pour faire le portrait de Lafcadio. C'est Leonora Carrington invitant des amis dans un restaurant de marque et, tout en prenant part à la conversation, se déchaussant et enduisant ses pieds de moutarde... Rien dans tout cela que de fort superficiel et je n'y ai insisté que pour distraire mon lecteur qui en avait peut-être assez d'entendre conférer sur l'humour sans avoir une seule occasion de rire.

Il y a pourtant plus grave et c'est précisément cette gravité sous-jacente qui a permis à Breton de prendre au sérieux des mots ou des attitudes de ses auteurs qui ne l'étaient peut-être point. Si Pétrus Borel dit, sous le soleil de Constantine : « Je ne me couvrirai pas ; la nature fait bien ce qu'elle fait et ce n'est pas à nous de la corriger, » il meurt effectivement peu de jours après d'une insolation. Si Jacques Vaché affirme qu'il objecte à être tué en temps de guerre, il se donne la mort après la fin des hostilités. Si Jacques Rigaud parle avec humour de ses différentes tentatives de suicide, il vient un jour où il ne se rate pas et meurt sans phrases. L'humour et la mort vont ici de pair. L'humoriste, tel que Breton l'identifie, présente sous des formes différentes ce trait commun d'apparaître presque toujours comme un mystificateur-mystifié. On dirait qu'on ne peut en appeler à cette forme particulière de salut immédiat qu'est l'humour noir sans risquer d'être voué tôt

ou tard aux ténèbres : ivrognerie, misère, folie, mort. L'humour n'intervient évidemment pas ici en tant que cause, mais comme un épiphénomène rarement trompeur quant au destin présent ou avenir de celui qui en joue avant d'en être le jouet.

Le drame d'André Breton est sans doute que, lui, il ne risque rien et qu'il le sait. Immunisé de naissance contre tous les poisons qui lui sont chers. Non pas arbre foudroyé, tel Swift qui avait dit un jour : « Je suis comme ce chêne, je mourrai par le sommet ; » mais paratonnerre — sans potence pour reprendre la formule explosive de Lichtenberg : « Potence avec paratonnerre. » Seulement, s'il avait pu vivre le surréalisme, il n'aurait probablement pas été capable d'en établir la doctrine et les règles. C'est peut-être l'insolite aspect que prend aujourd'hui la vraie poésie moderne et qui nous empêche de la reconnaître ; les poètes maudits sont peut-être désormais ceux à qui la malédiction se refuse. Qu'il y eût de la grandeur chez Breton, nul n'en doutait. Mais savait-on que sa grandeur réside sans doute dans cette impuissance à se perdre de vue?

IV. — Un nouveau prophétisme?

On dirait que la mort fait moins peur à Breton que l'amour. Ne serait-ce pas que l'amour est son point vulnérable, sa malédiction particulière, le seul des monstres qui lui soit destiné et que, précisément, il se soit empressé d'apprivoiser? Rien (ou presque rien), dans son anthologie, qui concerne l'amour, tout au moins sur le ton de gravité qu'il accorde si généreusement à l'humour ; l'amour qui, plus tragiquement que l'humour et plus spontanément apparaît pourtant du *noir* qu'aime *partout ailleurs* notre auteur. L'amour est plutôt rose chez Breton, amour fou aux couleurs surannées et charmantes des troubadours. Nulle place ne lui était faite — pourquoi? — dans le château de ses rêves, tel qu'il en décrivait minutieusement un jour les pièges à poésie :

Il sera formellement interdit, sous peine d'expulsion immédiate et définitive, à qui que ce soit, et cela en dépit de toutes les provocations auxquelles il pourra se trouver en butte, d'accomplir, dans les limites de l'encerclement par le mur du parc, l'acte d'amour (1).

Il semble que l'humour, dont il usait fort consciemment jusque-là dans le texte qui précède les lignes ci-dessus, soit soudain involontaire chez notre auteur et que (juste retour des choses) ce soit nous qui l'y mettions. On pourrait également trouver la même sorte d'humour non voulu dans bon nombre de ses jugements de valeur. Je demeure stupéfait de l'incroyable témérité et de la sûreté de ses déclarations les plus aventurées. « Croire ou ne pas croire, ce dilemme *n'a jamais* été agité d'une manière plus pathétique et plus géniale que par cet homme doué au suprême degré de la qualité intellectuelle comme le fut Lichtenberg. » C'est moi qui

(1) *Il y aura une fois*, in *André Breton, essais et témoignages* Éd. A la Baconnière, p. 32.

ai souligné : Breton use toujours de l'affirmation la plus catégorique, comme s'il savait de science certaine que, dans tels et tels cas privilégiés, les nuances étaient inutiles. Lautréamont? « Tout ce qui, durant des siècles, se pensera et s'entreprendra de plus audacieux a trouvé ici à se formuler par avance sa loi magique. » Passe encore pour ces morts, que l'on peut dire maintenant consacrés (encore qu'il faille reconnaître que sans le surréalisme ils ne l'eussent sans doute pas été, du moins de cette éclatante manière). Mais Picabia, *un des plus grands poètes du désir*, vraiment? Et se peut-il qu'il soit *hors de doute qu'on s'attachera plus tard à retrouver l'ordre chronologique rigoureux des trouvailles auxquelles (sa) méthode a pu conduire Marcel Duchamp dans l'ordre plastique (...), que l'avenir ne pourra faire moins qu'en remonter systématiquement le cours, qu'en décrire les méandres, à la recherche du trésor caché qui fut l'esprit de Duchamp, et, à travers lui, en ce qu'il a de plus rare et de plus précieux, celui de ce temps même...?* Est-il concevable que Breton, comme il l'affirme, *pèse ses mots*, en écrivant *qu'il fallait un détachement à toute épreuve, dont il ne connaît bien sûr pas d'autre exemple, pour émanciper le langage au point où d'emblée Benjamin Péret a su le faire?* (Ce *bien sûr*, aussi, est étonnant !) Et, dans sa préface, il s'engage pareillement à fond, mais sur le plan général :

Il est de moins en moins certain, vu les exigences spécifiques de la sensibilité moderne, que les œuvres poétiques, artistiques, scientifiques, les systèmes philosophiques et sociaux dépourvus de cette sorte *d'humour ne laissent pas gravement à désirer, ne soient pas condamnés plus ou moins rapidement à périr. Il s'agit ici non seulement d'une valeur ascendante entre toutes, mais encore capable de se soumettre toutes les autres jusqu'à faire que bon nombre d'entre elles cessent universellement d'être cotées.*

On a reconnu, comme dans les citations qui précèdent, et jusque dans cette audacieuse conquête de la science par la poésie, le ton de cette *Genèse de la pensée moderne* que j'ai analysée dans une de mes précédentes chroniques. Mais ici nous sommes à la source. Et peut-être, après tout, Breton est-il vraiment une manière de prophète? On n'en pourra décider que plus tard. Il est possible que dans cent ans ses ouvrages apparaissent préfigurateurs et que la formule-clef du surréalisme : *l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel*, se révèle avoir véritablement ouvert les voies de l'avenir. Ainsi aurions-nous vraiment un nouveau prophétisme mais fort différent de celui que nous annonce M. Abellio. Quoiqu'il en soit, prophète ou non, André Breton chérit les prophètes ; c'est le ton de la prophétie qu'il aime chez les écrivains du passé. Pour lui, Charles Fourier est *un des phares les plus éclairants qu'il sache, dont la base défie le temps et dont la cime s'accroche aux nuées.* (...) Les Chants de Maldoror *et* Poésies *sont l'expression d'une révélation totale qui semble excéder les possibilités humaines (...) Tout ce qui, durant des siècles se pensera et s'entreprendra de plus audacieux a trouvé ici à formuler par avance sa loi magique.* Quant à Raymond Roussel, c'est, avec Lautréamont,

le plus grand magnétiseur des temps modernes. La disproportion de la louange avec son objet apparaît démesurée, mais Breton nous répondra qu'il s'agit très exactement d'inspirés doués du don de voyance. Et nous devons bien en convenir dans le cas de Jarry lorsqu'on nous demande de reconnaître que *les événements de ces vingt dernières années* (Breton aurait même pu se corriger d'une édition sur l'autre et dire : trente) *confèrent au second Ubu une valeur prophétique inappréciable.*

V. — Le monde invisible des réparations solennelles.

Aussi bien un lien existe-t-il entre ces auteurs dont il semble que ce ne soit pas le metteur en scène de l'anthologie qui l'ait inventé. Sur le plan de l'humour, mais pas uniquement sur celui-là, nous voyons curieusement les écrivains réunis par Breton en appeler les uns aux autres. Si Quincey renvoie expressément à Swift, Baudelaire se recommande de Quincey, Nietzsche de Lichtenberg, Verlaine de Cros, Huysmans de Villiers de L'Isle-Adam, Apollinaire de Sade etc., Breton lie le faisceau, donne un sens aux allusions, interprète les silences. Ce que ces hommes ont de commun c'est le refus des conventions et le sens de la révolte. Avec moins de précision, en général, que Fourier, ils disent prophétiquement la même chose que lui : il faut *refaire l'entendement humain et oublier tout ce que l'on a appris.* L'humour n'était en tout cela qu'un prétexte, tout au plus, nous l'avons déjà noté, une façon différente de parler avec gravité. Mais ce que nous n'avons pas encore indiqué, c'est que, bien souvent, nous ne trouvons plus trace d'humour (vrai ou faux) tant chez les auteurs cités que chez l'anthologiste, fort porté pourtant, nous l'avons vu, à se montrer plus royaliste que les rois de l'humour. Humour noir (à la rigueur) lorsque Swift écrit : « Question. Les églises ne sont-elles pas les dortoirs des vivants aussi bien que des morts? » mais non lorsqu'il dit : « Si un homme me tient à distance, ma consolation est qu'il s'y tient aussi. » Humour noir (peut-être) quand Lichtenberg note : « De chaque incident de la vie, quel que soit le nom qu'il porte, savoir tirer la plus grande quantité de poison pour mon propre usage », mais non lorsqu'il écrit : « Je donnerais bien quelque chose pour savoir exactement pour qui ont été réellement accomplies ces actions dont on proclame publiquement qu'elles l'ont été pour la patrie. » Et qu'a d'humoristique ceci, sous la plume de Pétrus Borel : « Je ne crois pas qu'on puisse devenir riche à moins d'être féroce, un homme sensible n'amassera jamais »? On pourrait multiplier les exemples. « Ce que l'inclination de notre esprit à la farce prend pour un misérable coup d'esprit, n'est, la plupart du temps, dans la pensée de l'auteur, qu'une vérité importante proclamée avec majesté, » écrit Lautréamont. Bien sûr (une fois de plus). Mais, malgré l'inclination que Breton a donnée à notre esprit, il nous est souvent impossible de nous y tromper. Notre anthologiste oublie-t-il son propos, ou ne lui importe-t-il que de nous alerter, fût-ce par d'autres voies que celles annoncées? Il nous présente, en lieu et place d'humour

(d'origine ou naturalisé) ou même de prophétie (confirmée ou aventurée) une grave vérité gravement annoncée.

C'est que, dans ce choix de textes comme dans ses autres livres, André Breton en même temps qu'il fait profession du plus optimiste prophétisme se révèle à nous en moraliste, au sens large où il entend l'expression qui englobe Sade en même temps que Vauvenargues, mais en moraliste presque toujours pessimiste. Il nous dit de la pensée de Kafka qu'elle n'est pas sans avoir des affinités avec celle des moralistes français :

Nous songeons en particulier au dernier et à l'un des plus grands d'entre eux, Alphonse Rabbe, selon qui « Dieu a soumis le monde à l'action de certaines lois secondaires qui s'exécutent pour l'accomplissement d'un but qui nous est inconnu, en nous annonçant, toutefois, par la voix puissante de l'instinct moral, le monde invisible des réparations solennelles, *où tout se dévoilera, s'expliquera.* »

Il nous faut lire et relire certaines professions de foi de Breton sur *la libre pensée intégrale* dont se réclame le surréalisme pour arrêter là notre commentaire. Breton a écrit un jour (1) qu' « en concentrant délibérément leurs recherches autour de certaines structures destinées, d'une manière toute abstraite, à évoquer l'ambiance rituelle, les surréalistes n'entendent assumer en rien l'absurdité et le ridicule de chercher à promouvoir de leurs mains de nouveaux mythes. » Soit. Mais s'il est d'anciens mythes auxquels ils ont redonné leur jeunesse, il en existe d'autres qu'ils découvriront peut-être un jour. Par exemple (pourquoi pas, car pourquoi tous les autres sauf lui?) ceux de l'ésotérisme chrétien. Ce qui ne serait qu'une nouvelle étape sur une voie royale où je me sens, hélas ! d'ores et déjà bien moins avancé qu'eux.

CLAUDE MAURIAC.

DES SABLES A LA MER (2)
par Henri Bosco

Ce qu'il y a de remarquable dans ces *Pages marocaines*, en dehors du parfait bonheur d'expression auquel on devait s'attendre sur la foi du nom d'Henri Bosco, c'en est la composition savante et secrètement symbolique. *Des Sables à la Mer, de l'onde brûlante que roulent les airs à l'onde humide qui vient des flots*, l'espace marocain s'étend et se forme paternellement protégé par l'Atlas. Mais si monotone et stérile est le littoral atlantique, si différent de la Méditerranée naturellement hospitalière, que « pour étrange que cela paraisse, c'est de la terre et particulièrement du désert que sont venus les grands mouvements humains qui ont animé

(1) *Comète surréaliste*, in *André Breton*, o. p., p. 22.
(2) Éd. Gallimard.

et bouleversé le Moghreb au long de son histoire ». Ayant ainsi défini dans sa géographie et son histoire essentielles l'unité de ce pays, l'auteur laisse à penser que l'intention principale de son livre sera de rechercher pour la reconnaître l'âme des choses et des êtres auxquels le sentiment esthétique choisit de donner la vie. Henri Bosco est un rêveur ordonné, c'est-à-dire un poète. De tout ce qui arrête son regard et sollicite sa rêverie, ville ou jardin, tombe ou maison, chant de flûte ou danse nocturne, chaque chose est appréhendée dans sa *multiplicité*, comprise et ramenée à *l'unité* soit par l'effet de l'art qui définit, soit par le recours aux mots-clefs, aux formules quasi magiques sur lesquelles, du reste, mon ignorance vient buter. Lorsque M. Bosco veut à l'objet de ses rêves conserver son mystère il en interdit au lecteur le sens au moyen de majuscules imposantes : « Ici règne le Symbole. La vie végétale, l'eau calme, la pierre de la vasque ou de la stèle émanent de l'Existence intérieure. Sous la feuille, sous le reflet, sous le poli du marbre, se cachent le Passage au delà de la forme, la Délivrance et enfin la Station divine. Celui qui hante ces lieux purs se trouve pris sous l'influence de la Descente de la Paix. Ici invisiblement s'unissent le Multiple dans l'Un et l'Un dans le Multiple. C'est le jardin de la Doctrine. » Mais lorsqu'il veut bien le dispenser d'une telle initiation, il lui fait voir des prodiges d'intelligence dans le moindre événement de la nature. Voici ce que lui inspire la contemplation d'une nappe d'eau qui n'est point sans rappeler — dans le même ordre de l'étendue, mais dans l'autre sens de sa limitation, — le fameux morceau de cire de Descartes : « C'est la source la plus pure du plateau. Elle s'épand dans ce bassin. Des régions souterraines où goutte à goutte se composent les nappes nourricières, un canal, peut-être fragile, la conduit jusqu'à l'atrium... Tout à coup le marbre s'oppose ; le fluide rencontre la paroi et accepte une forme. La pierre taille l'eau et en modère le destin. Entre cette éruption hors des ténèbres et l'engloutissement futur aux crevasses fatales, la vasque donne à l'eau la chance de se définir, d'être enfin cette eau dans le marbre et non plus l'élément insaisissable. Elle devient alors une eau intelligible et atteint à la dignité d'une architecture liquide. Elle se construit et s'épure, captive limpide où boivent les colombes. A son devenir anonyme les objections d'une pesée solide opposent la présence de cette volonté, de ce calcul. L'eau atteint des limites préconçues. Son destin n'est plus de couler uniquement, mais de se connaître et peut-être bientôt de se nommer. L'obstacle qui l'a contenue lui révèle aussitôt sa transparence. C'est sa nature même : la pureté. Elle réfléchit. Immobile, elle peut enfin contenir dans l'étendue concise de son miroir les images qu'auparavant elle perdait au cours de sa fuite éternelle. »

Poésie est ontologie. On l'a déjà dit... Il est difficile de ne point s'en ressouvenir à la lecture de ce passage et de quelques autres de ce livre. L'acte poétique confère l'*être* unique et noble à la confuse et commune *chose* que l'attention aimante d'un esprit créateur a décelé dans le chaos et pour laquelle l'intelligence et la volonté réunies choisissent parmi les Formes les plus belles celle

qui convient le mieux à sa nature. C'est pourquoi la poésie est bien dans ce cas un exercice spirituel au sens religieux du terme. C'est pourquoi ce livre d'essais, apparemment impersonnels, est en fait un livre d'oraisons où l'auteur confesse le souci qu'il a de son âme et des âmes seulement. On ne s'étonnera donc pas de la discipline intellectuelle qu'il s'impose (sans trop forcer cependant) : refus de décrire, de céder à la tentation de l'exotisme (« La phrase peinte et compliquée se forme d'elle-même. Arrêtons-la »). Il y gagne en revanche et sa liberté d'esprit et tout son temps. C'est l'avantage de l'écrivain qui habite les lieux où tant d'autres passent soucieux de voir beaucoup de choses en toujours trop peu de temps. Henri Bosco n'est jamais pressé, nous le savions...

Enfin, puisque littérature il y a, il convient de signaler qu'à la fin de ce livre, à son sommet, se trouve certain *Chant Pastoral d'Hiver au Grand Atlas*. Depuis le *Chant de Minos* de Montherlant, Africain lui aussi pour une part décisive de son œuvre et de sa personne, on n'avait rien entendu de pareil. Si un renouveau du classicisme peut avoir lieu dans la littérature et la poésie, l'inspiration africaine en assumera une heureuse responsabilité.

JEAN-YVES CHEVALLIER.

LES ROMANS

C'EST LA RENTRÉE

AUDIBERTI

Rien de ce qu'écrivait Audiberti n'était indifférent. Rien non plus n'emportait une adhésion totale. S'agissait-il d'une œuvre ébauchée, promesse d'une perfection supérieure? Il ne le semblait pas. Ses romans, ses poèmes, avaient leur caractère propre. Il y avait un lyrisme, un certain déchaînement verbal et une incohérence qui faisaient reconnaître au passage l'auteur de *Talent* (1). C'est déjà beaucoup. On avait reconnu cet accent dès *Abraxas* (2). Il était plus net encore, dans ce curieux roman intitulé *Carnage* (3), dont les cent premières pages, évoquant un Jura d'apocalypse, étaient une réussite. On voudrait citer une ou deux phrases pour caractériser ce remarquable pathos :

Médie se cachait dans les herbes du rivage. A même l'épaisseur humide, elle saisissait les herbes à pleines mains. Un peu noyée,

(1) Éd. Luf.
(2) Éd. Gallimard.
(3) *Idem.*

un peu portée, elle aimait se balancer avec elles. Ses cheveux d'un blond profond, verdissant, flottaient dans les touffes. Le soleil frappait l'eau, la faisait retentir. Les taches brillantes organisaient entre elles des rapports sans cesse modifiés. Elles se groupaient, une famille. Elles se défaisaient, une fortune... Elle parcourait l'intérieur de l'azurage liquide... Elle enroulait à son corps ces chapelets d'univers furieux où se traduit la respiration des chevaux invisibles qu'abrite la merveille.

Quant au poète, il avait évidemment du souffle et — au milieu du souffle — de très jolies trouvailles. Je ne parlerai pas du théâtre, car je leconnais mal, mais les brunes en disent grand bien. C'était la dernière orientation d'Audiberti, avec des confessions sur le mode quotidien, esquissées dans *La Nâ* et poursuivies dans deux volumes d' « actualités ». On pouvait penser que cette forme d'expression, employée par Miller et Cendrars, convenait à cet auteur et le perdait en même temps. En effet, nous le croyions tout à fait capable d'écrire une centaine de volumes sur une seule de ses journées, ce qui n'est pas mal. Mais les cent volumes écrits, il n'y aurait pas eu de seconde journée, ni de troisième, car tout se fige, dans l'observation patiente du déchaînement de l'instant.

En somme l'historien littéraire aurait fait sa place à Audiberti. Il en aurait parlé comme d'un auteur excessif et mineur, tenant de Giraudoux par l'abondance des images et de Céline par la fièvre : ce qui fait un chemin important. Ces remarques ont évidemment un aspect désobligeant, à l'égard d'un écrivain dont le talent était en forme de génie.

Puis il vient un âge où chacun est en mesure d'écrire son roman ou plutôt d'exprimer entièrement son romanesque, en une seule œuvre. *Le Maître de Milan* (1) pouvait donc être l'achèvement d'un genre, dont nous avons esquissé les limites et les qualités. Les réussites de cette espèce ont quelque chose de mélancolique. Dans les promesses tenues, on découvre une satisfaction médiocre. On se dit : voilà le titre qui sera cité dans les manuels. Voilà un bon exemple.

Mais nous avons été bien attrapés. Avec *Le Maître de Milan*, Audiberti a écrit son chef d'œuvre et en même temps un récit tout à fait à part de ses romans habituels. C'est un intermède comparable à la place tenue par *L'homme à cheval* dans les récits de Drieu la Rochelle. L'écriture, cette fois-ci, est contenue. Cette simplicité, cette sécheresse nous émeuvent, car tout le reste est encore là.

L'action se passe à Milan, de nos jours. Le gouverneur de la ville, Génio (2), tombe amoureux d'une jeune fille muette qui est la nièce d'un de ses fonctionnaires. Cette passion le change évidemment du snobisme, de la tendresse réservée, des embarras auxquels les femmes l'avaient habitué. Franca, l'héroïne, n'est

(1) Éd. Gallimard.
(2) Pas Gino, Génio.

pas une robe, un parfum, elle est d'abord un corps. Son infirmité développe cette présence physique. (Nous voyons tellement, dans un être, non pas même son aspect, mais des paroles qui nous servent à inventer, à recréer. Tout cela est bien. Ce sont les avantages du multiple.)

Mais Génio a cinquante ans et la diversité du monde n'est plus un charme capital à ses yeux. Cet amour va le perdre complètement. Il se propose d'écrire un roman, ce qui est le comble de la folie pour un honnête homme en général et un gouverneur de province en particulier. Ce sera l'histoire d'un cordonnier sicilien qui enlève à la misère une ravissante fille, à laquelle il manque un pied : souvenir des bombardements américains. Il l'amène dans sa boutique, l'habille, lui achète un pied artificiel perfectionné. Et, comme Génio, il s'enchante de cette infirmité. Elle est le signe de sa possession. Il est le plus fort (les hommes adorent ça). Nous lisons ce second roman avec autant d'intérêt que le premier. Cet intérêt prouve à quel point Audiberti a réussi : son sujet ne nous lasse pas une seconde. Sous toutes les formes, il nous retient. Maintenant, Génio s'est libéré par l'écriture. Il retournera à la politique. On veut faire de lui un ministre de l'Intérieur. Il y consent. Il n'oubliera pas Franca, qui précipitera dans le vide, à l'aide d'une balustrade rouillée, sa tante Mathilde. Dénouement sans nécessité, mais qui prouve que les muettes, quand elles s'expriment, ont quelque chose à dire.

J'aurais dû m'étendre sur cette Mathilde, fonctionnaire sérieuse, lisant avec délices la troisième page de son journal : les Lettres et les Arts. Cette créature vulgaire et civilisée, Audiberti note admirablement ses réactions devant l'infirme. Franca est belle, c'est un danger constant. Un jour, elle s'en ira. Ou bien ce sera un scandale épouvantable... Mais après tout, ce n'est qu'une pauvre muette. Nul n'en voudra peut-être. Elle restera vieille fille. Les deux solutions sont également honteuses.

Les autres caractères notables de ce roman sont l'observation de la vie populaire italienne et un érotisme de bon aloi. J'entends par là qu'il ne joue pas sur le trouble et l'impur comme celui d'un Moravia, mais qu'il traite d'une passion fondamentale sans faire intervenir les défenses sociales et leurs avantages littéraires.

Le Maître de Milan peut être considéré comme une œuvre remarquable. Ce qu'il y avait de meilleur chez Audiberti s'y retrouve : une certaine force, par exemple. Ses pages, en abandonnant leur luxuriance, prennent un aplomb qui leur manquait. L'auteur de *Monorail* pour nous parler de Franca, l'aurait comparée à un volcan, à un fleuve, à une demi-douzaine de constellations et à deux ou trois cents animaux. Sous cette masse de métaphores, la malheureuse aurait été engloutie. On aurait trouvé des beautés dans ce vacarme. Mais le style d'une histoire n'est pas le style d'une phrase. C'est en découvrant cette vérité qu'Audiberti a écrit *son* roman.

LES TROIS B.

Si je déjeunais place Gaillon, ce qui m'arrive rarement, je donnerais le prix Goncourt de cette année au roman de Gérard Boutelleau, qui s'appelle *Ventriloques* (1). C'est un vilain titre, mais au rôti, je sais bien que Léon Daudet, Léon Hennique et Elémir Bourges, qui ont des caractères différents et le même goût excellent, seront de mon avis.

— Nous sommes un peu fatigués des scandales politiques, remarquera Gustave Geffroy.

Je répondrai :

— Justement. Nous sommes fatigués de l'Affaire Calas ou de l'Affaire Dreyfus. Mais voici un roman moderne. C'est si rare qu'il faut en profiter. On a l'impression que l'auteur vit dans notre monde, qu'il se promène dans nos rues et non pas dans un Paris démodé, en s'appliquant à faire vrai. Il est vrai, parce qu'il sait ce dont il parle.

— De quoi s'agit-il? demande Huysmans en plissant les paupières.

— Octave Mirbeau, Messieurs, vous dira qu'il s'agit de la corruption dans les mœurs politiques établies en France depuis la libération.

— En ce cas, mon bon ami, fait Léon Daudet, ce n'est pas nouveau. Syveton me disait un jour...

— J'entends bien, mais...

— Non, vous n'écouterez même pas. Syveton me disait que la République...

— Ne faites pas de peine à Lucien Descaves, lui dis-je, car vous allez gâcher les chances de notre candidat. La corruption n'est pas nouvelle, en effet, mais ce qui m'intéresse dans *Ventriloques*, c'est le contraste entre les figures classiques des banquiers véreux et des politiciens louches — et un type d'homme nouveau, né de la libération...

— Comme la libération est née de ces hommes-là... remarqua Léon Hennique en souriant, ce qui lui arrive rarement.

— Pour ma part, je trouve Janin sympathique, dit Léon Daudet. C'est une fripouille d'envergure. Quand le commandant va le dénoncer au ministre, je reconnais bien là le réflexe du baron Pié. Le retour à l'ordre ! L'éternel réflexe du libéral : « C'est pas moi, c'est lui ! » Bon Dieu, quand on est dans une affaire de cet ordre, on ne lâche pas son patron au pire moment.

— Je suis exactement de cet avis, déclara enfin Octave Mirbeau dont l'attitude réservée nous donnait quelques inquiétudes.

A cet instant, Rosny aîné proposa un candidat que nous ne connaissions ni d'Ève ni d'Adam. Je crus bon de me mettre en colère :

— Je connais votre idéal inavoué. Ce serait de couronner un

(1) Éd. Julliard.

bon vieux livre du passé. Cette année ce serait *François le Champi*, une autre fois *Volupté*, parce qu'il en faut. Et ainsi de suite. Ce serait sans danger. Le public serait ravi de découvrir ces jeunes romanciers nommés George Sand et Sainte-Beuve.

— Je n'ai pas dit cela, protesta Rosny aîné.

— Pour revenir à *Ventriloques*, Messieurs, ce qui me paraît intéressant, c'est d'avoir laissé à l'intrigue amoureuse, comme l'a fait Gérard Boutelleau, toute sa place. Le couple d'Ariane et d'Yves est bien vivant.

— Il y a même quelques scènes un peu osées, déclara Paul Margueritte.

— Jour de Dieu ! s'écria Octave Mirbeau. Nous ne sommes pas l'Évêché. Nous sommes l'Académie Goncourt.

Nous constatâmes le bien fondé de cette intervention. De sa voix douce, Élémir Bourges proféra :

— Je m'excuse d'avoir remarqué une chose dont vous n'avez pas parlé, mais je trouve les communistes de *Ventriloques* très bien décrits et sans autre esprit que celui de l'observateur, du clinicien, comme aurait dit votre maître Potain, mon cher Léon. Pour ma part, je n'entends rien au communisme. Mais la vérité traverse les substances les plus rebelles. Primitivement, j'aurais sans doute voté pour André Bay ; enfin, cela ne sortira pas de la famille.

— Adopté, fit Rosny jeune. D'ailleurs, ces deux jeunes gens devraient écrire leurs romans ensemble. L'un brille dans la délicatesse, l'autre a un tempérament de romancier. Commençons par le tempérament.

— Zola nous disait souvent, reprit Léon Daudet : « Moi, z'ai du tempérament, mais ze suis un çaste... »

★

Le principal et, après tout, le seul reproche que mérite André Bay pour son roman, c'est d'avoir écrit quelque chose de très joli avec un assez beau sujet. *L'École des Vacances* (1) est un titre austère : il concerne cette dépossession de l'être qu'entraîne la perte des habitudes, des travaux, des plaisirs monotones. Une vacance, une liberté plus grande, sont des expériences dangereuses, d'autant qu'il n'y a rien à affronter dans ce cas, sinon le calme et ce qu'on entend généralement par l'ennui.

Le héros d'André Bay ne tient plus à rien. Il a vécu machinalement : un instant d'arrêt dans cette mécanique le laisse seul. Ce thème prend sa résonance par une circonstance bien simple : les vacances se passent sur une plage. La mer vient rappeler qu'elle s'appelle aussi la mort. Dans le train qui l'emportait, ce nouvel Hamlet s'est endormi en entendant la locomotive répéter : la mer, la mort, la mer, la mort... Ce passage est le sommet du livre — sommet qu'on découvrira seulement un peu plus tard et comme rétrospectivement.

André Bay s'est gardé d'un lyrisme excessif. Il a placé ses person-

(1) Éd. Gallimard.

nages dans la vie de tous les jours. Si bien que la tragédie d'Hamlet (nous revenons à cette définition qui nous est inspirée par la bande jaune) se déroule au milieu des filets de pêche, des farces des enfants et des jeux les plus innocents.

*

Avec *Les Chevaliers de la Lune* (1), Jean de Baroncelli a fait tenir un roman fleuve en quatre cents pages. Ajoutons que c'est une œuvre de qualité qui se manifeste immédiatement sous cet aspect flatteur (comme un enfant qui dit bonjour fait honneur à ses parents). Un style parfois soutenu, direct, amusant, rend la lecture agréable. J'espère que cette constatation ne passera pas pour un reproche.

Il s'agit de l'histoire d'une famille, les Lestaque, attachés à leur noblesse et plus encore aux nuages qui les accompagnent dans la vie. Tous brillent et échouent en même temps. La figure la plus attachante est celle d'Edwige de Lestaque dont le caractère est ridicule, admirable et exemplaire. A ce propos, certains critiques ont pensé aux *Célibataires* de Montherlant. Cette comparaison n'est pas du tout justifiée. Les aristocrates de Baroncelli sont mêlés à l'agitation du siècle : cinéma, journalisme, mondanité, ils se font des carrières, quand Élie de Coëquidan, si je me rappelle bien, refusait de suivre les cours des Sciences Politiques pour ne pas prendre l'autobus une heure, chaque jour... Par ailleurs, Montherlant, dans son roman balzacien, parlait de ses personnages avec une jubilation et un mordant qui n'interviennent pas dans *Les Chevaliers de la Lune*. Il aimait ses héros d'un amour rude — il disait : « Voici le néant, mais votre gloire moderne n'est pas digne de ce néant » — quand Baroncelli ne se défend pas de trouver ses rêveurs « sympathiques. » Tel est son péché.

Le cinéma pourrait très bien découvrir son nom. *Les Chevaliers* feraient un excellent film. On confierait volontiers le rôle principal à Sophie Hepburn ou à Katharin Desmarest, cette jeune actrice bretonne que nous recommandions déjà, le mois passé, à l'attention des lecteurs.

Un nouveau Melville

L'excellent cataloque des éditions de Minuit vient de s'enrichir d'un Melville. *Le Grand Escroc* est une histoire complètement folle, qui déconcertera et enchantera tour à tour. Ces deux sentiments sont voisins sur la carte du Tendre de la lecture. L'action se passe sur un bateau qui descend le Missouri. On devrait dire les actions, mais, en fait, elles se ramènent à un seul thème : celui de la confiance surprise. Nous assistons à une série de petits tableaux dont les acteurs changent, où l'on tente toujours de vendre quelque chose à quelqu'un, d'inspirer la pitié, d'entraîner dans des spéculations

(1) Éd. de la Table Ronde.

douteuses. Le profit matériel ne semble pas le but essentiel. On vise à tromper. Cette volupté obtenue, on se retire, quitte à distribuer son gain aux mendiants. Car l'intention première du trompeur suffit à son bonheur.

La charité, la philanthropie, les projets des charlatans, jouent un grand rôle dans cette algèbre du mensonge. Cette intervention se conçoit au XIX^e^ siècle américain. Traduisons le mot « philanthrope » par celui d'« humaniste » et nous saurons à quelle sorte de personnages vont les railleries de Melville. A ce propos, il peut être amusant de comparer ses intrigants à ceux de Balzac ou de Stendhal. Gaudissart et du Poirier ont évidemment une attaque plus vive : ils font la charge. Leurs démontrations sont moins embarrassées que celles du « Cosmopolite » (1), par exemple. Nous trouvons une certaine parenté entre les discours de ce dernier et ceux de M. Pontifex ou du vieux M. Dombey, qui n'ont rien de malhonnête, mais qui sont de fort bons prêcheurs, dans leur genre. Le caractère même d'une langue apparaît en ces occasions. Le Français est plus brillant — trop brillant pour être vraiment hypocrite.

Le Grand Escroc entraîne une autre comparaison : celle de Melville et de Cervantes. Il y eut certainement des rapports de caractère entre les deux hommes et le même goût pour les « histoires exemplaires ». On en trouvera un grand nombre dans leur œuvre. Mais la littérature des âges classiques bénéficiait d'une morale heureuse : l'homme de cour, le gentilhomme et sa parfaite amie, constituaient un idéal reconnu par tous les esprits du temps, de Maurice Scève à la Rochefoucauld, en passant par Gracian. L'idéal, au XIX^e^ siècle, sera négatif ; les ennuyeux de Stendhal, les provinciales de Flaubert, les naïfs de Melville, sont un objet de répulsion bien établi, puisqu'il a survécu et que la bourgeoisie, comme on sait, n'est plus composée que d'intellectuels.

En tout cas, cette lecture nous donnera l'occasion d'insister sur les très grands talents d'Henri Thomas. C'est notre plus grand traducteur et, sur ce point, il n'a rien à envier, ni à Nerval, ni à Valery Larbaud. Son *Torquato Tasso*, ses *Falaises de Marbre*, ses traductions de Stifter montrent une fidélité et un génie parfait du texte (2).

UN ROMAN POUR FEMMES DE CHAMBRE

Le Fils de Caroline Chérie (3) se présente sous l'aspect d'une élégante brochure de 1084 pages imprimées en caractères serrés,

(1) Personnage du *Grand Escroc*.

(2) Je ne pense pas, d'ailleurs, que *Le Grand Escroc* soit une bonne adaptation du titre original : *The Confidence Man*. Des transcriptions comme *Ainsi va toute chair* pour *The way of all flesh* ou *Les Hauts de Hurlevent* pour *Wuthering Heigths* font penser que la perfection est possible dans ce domaine. A défaut, un titre plus mystérieux conviendrait.

(3) Éd. Froissart.

ce qui donnerait au dernier recensement huit cent quarante huit mille mots, cinquante cinq mille deux cent vingt-neuf virgules, un grand millier de points d'interrogation. Il n'est pas question de donner une analyse complète de cette œuvre, qui trouvera sa place dans une thèse de doctorat sur « Le roman d'aventure et de sentiment, en France, dans la seconde moitié du XXe siècle ». Mais par une méthode, dite de sondage, nous pouvons présenter nos observations au lecteur.

Cette plaquette nous amène en Espagne, dans l'année mil huit cent dix. Le héros s'appelle Juan, il a quinze ans, et il est le fils adoptif de la comtesse d'Arranda. Celle-ci fuit devant les Armées françaises, non sans déclarer : *Si je me réfugie dans mon nid d'aigle, c'est pour y aiguiser mes serres.* Juan n'est pas convaincu par cette métaphore. Il s'engage dans les guérillas mais il n'y restera pas longtemps, car, stupeur, à la page 163, nous le retrouvons sur les pontons, prisonnier des insurgés espagnols et sous-lieutenant de l'Armée Impériale. Que s'est-il passé? Mystère et cent cinquante pages où nous relevons les noms de la Duchesse d'Abrantès, de Madame Hugo et du Général baron Thiébault. Je soupçonne Cecil Saint-Laurent de citer ce dernier sans l'avoir lu, sur la foi de M. Albéric Varennes, qui le connaît fort bien (1).

Juan est donc très malheureux et mange des biscuits moisis, ce qui, manifestement, ne lui vaut rien pour le teint. Heureusement il s'évade. Pendant ce temps, Pilar, fille de la Comtesse d'Arranda, s'embarque sur un navire turc et vole à son secours. Caroline apparaît en cette occasion. Caroline est l'héroïne d'une œuvre publiée dans la première moitié du XXe siècle, intitulée *Caroline Chérie* (2). Pour l'heure, elle est la femme du Général de Salanches. Elle possède une *haute chevelure doucement bouclée à la Virgile*, une *bouche lourdement ourlée*, un *visage parfaitement ovale*. Il ne lui manque pas non plus *une rondeur claire des épaules*, ainsi qu'*une gorge satinée et audacieuse.* Cette description est à l'honneur de Cecil Saint-Laurent, car elle correspond aux canons de la beauté de l'époque. On en trouverait une image dans le portrait de la marquise de Castries, reproduit par l'éditeur du *Balzac* (3), de Stefan Zweig. Cette physionomie qui enflammait Honoré, dessinée sur la couverture de *La Duchesse de Langeais* ou du *Fils de Caroline* obtiendrait un insuccès complet. La séduction est une affaire de chiffons et de chiffres (variations autour du nombre d'or). On ne saurait trop conseiller aux romanciers de garder le silence sur les traits de leur héroïne. Ils éviteront des déceptions aux lecteurs du siècle suivant.

Revenons à notre sujet, c'est à dire à la page 242 où le capitaine essaie d'abuser de Pilar. Les Turcs, comme les Bulgares de Michaux, il ne faut pas s'y fier. Mais les jeunes gens se retrouvent. Après plusieurs événements, les voici à Paris, en compagnie d'un nouvel ami, Tinteville. Celui-ci n'attend que la page 353 pour tenter

(1) *Quand la France occupait l'Europe*. Éd. du Portulan.
(2) Éd. Froissart.
(3) Éd. Albin Michel.

d'abuser, à son tour, de Pilar. Décidément, c'est une fatalité. Pendant ce temps, Juan perd son pucelage entre les bras de Pauline Borghèse. Ah, dans ce roman, on voit du beau monde.

Ensuite, nous nous rendons en Hollande où le général de Salanches, époux de Caroline, a reçu un commandement. Tinteville est devenu l'amant de Pilar. Mais comme il est fort misérable, il décide de passer au service de la Russie et il cède, pour une nuit, sa maîtresse à un ami. L'ami profite de l'obscurité. Pilar en est très satisfaite. A son réveil, un sentiment d'amertûme l'envahit. Cecil Saint-Laurent semble un observateur désabusé de la nature humaine et de sa fraction la plus intéressante : la nature féminine.

Trêve de psychologie. Les événements se précipitent. Nous voici aux premiers jours de la campagne de Russie. Juan est officier de Hussards sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr. Au passage, voici un très bon portrait de ce général trop mal connu, auquel les historiens reprochent son mauvais caractère et sa froideur, comme s'ils avaient encore besoin d'être entraînés à la charge. A leur âge ! Revenons à la page 906. Caroline, Pilar et Juan sont prisonniers des Russes et s'évadent. Retraite de Russie. Scènes d'horreur. A la Restauration, le Général de Salanches a des ennuis fort graves pour avoir abattu une canaille royaliste. Un Anglais, nommé Collins, ancien amant de Caroline, le fait évader.

Pages 1060 et 1061 : un peu légères, oui, un peu légères.

Page 1074 : Juan est prisonnier des Espagnols. L'excellent Collins le sauve à son tour. Juan découvre qu'il est le fils de Caroline et qu'il aime toujours Pilar malgré ses infidélités. Nous sentons bien qu'il ne tardera pas à l'épouser, ce qui nous laisse prévoir un « Petit-fils de Caroline Chérie » et un « Arrière-petit-fils. »

Ces remarques, je l'espère, auront donné l'envie de lire ces quelques pages, très amusantes. Les Français adorent l'histoire. Cecil Saint-Laurent, comme Alexandre Dumas, ne la dessert pas. Il donne d'excellents portraits des personnages du temps. *Le Fils de Caroline chérie* est infiniment supérieur aux méchants romans étrangers, de Bromfield à Morgan, qui encombrent — cette fois-ci — les bibliothèques des cuisinières ou des garçons d'écurie.

ROGER NIMIER.

UN NOUVEAU ROMANCIER DU BONHEUR

« Douce, chère et tendre Italie... Son masque le plus heureux apparut brusquement au sortir d'un tunnel après Domodossola. Depuis les douaniers sales et hirsutes jusqu'à l'allure d'escargot prise par le train, il n'y avait pas de doute que l'on roulait sur son sol et que l'on respirait son parfum. »

Par ces quelques lignes, cueillies au hasard sur une page d'un

livre que l'on feuillette en le découpant, nous nous apercevons que la « chasse au bonheur » reste ouverte aux happy few de 1950. C'est une surprise agréable. Pas de bonheur complet sans Italie et pas d'Italie complète sans une volonté ou simplement une bonne volonté de bonheur.

Sans doute, un amoureux fidèle comme Jean-Louis Vaudoyer a pu retrouver sa terre de prédilection (1) plus belle et plus accueillante que jamais et nous en décrire les charmes avec une tendresse savante et une reconnaissance émerveillée. Nous en étions très contents pour lui à qui l'on avait confié depuis sa jeunesse la clef des jardins magiques. Et pour nous, puisqu'il nous permettait d'y entrer sur ses pas.

M. Roger Lannes, parti des premiers, après la guerre, sans clef, avait quand même sauté le mur. Il avait vagabondé en *Italie au jour le jour* (2). Mais le bonheur jouait avec lui à cache-cache et semblait fuir ses mains ouvertes, trop pressées peut-être de retomber, de lâcher leur proie.

M. Henri Calet qui prétend avoir visité *l'Italie à la paresseuse* (3) a déployé une énergie extraordinaire pour ne rien voir. Il a fallu à ce prétendu nonchalant une vigilance de toutes les minutes pour éviter d'être ému, étonné, ébloui. Cette bataille d'un écrivain de talent contre le sujet à traiter, bataille bien moderne puisqu'elle se résume à anéantir l'objectif choisi m'a attristé...

M. Michel Déon bien que jeune et bien que Français s'est refusé à ces refus Il lui a paru plus loyal et plus simple de se laisser épater tout comme ses devanciers et de nous confier ingénument ses bonheurs. J'emploie ce pluriel à dessein. M. Déon a l'imagination heureuse et de fréquents bonheurs d'expression. Il aime les amours gaies et les paysages souriants. Il a tenu lui aussi une gageure. Celle de nous intéresser pendant plus de trois cents pages à des héros sans crime et sans aigreur, beaux par surcroît, à des comparses burlesques, à des maniaques sans bassesses, à toute une Europe d'après-guerre, galante comme son aînée vue par Morand, mais plus attendrie que celle-ci, plus naïve. Le roman de M. Michel Déon emprunte son titre à un vers d'Apollinaire : *Je ne veux jamais l'oublier*. Mais avec le héros de M. Déon, Patrice Belmont, jeune Français dont nous faisons la connaissance à Venise, la chanson mélancolique prise aux lèvres du Mal Aimé devient plutôt le refrain du Trop aimé. Patrice, en effet a le bonheur (encore !) de plaire à toutes les femmes qui lui plaisent et même à quelques autres. Il aime aussi les statues, l'Eve du Palais des Doges en particulier et si les statues pouvaient parler il n'est pas si sûr qu'elles ne déclareraient pas Patrice charmant. Notre jeune homme n'a pas d'argent et il passe ses dernières semaines de liberté avant le travail auprès d'une parente italienne, la marquise

(1) Jean-Louis Vaudoyer de l'Académie française : *L'Italie retrouvée* (Éd. Hachette).

(2) Roger Lames : *l'Italie au jour le jour* (Éd. P. Morihen).

(3) Henri Calet : *l'Italie à la paresseuse* (Éd. Gallimard).

(4) Michel Déon : *Je ne veux jamais l'oublier*, roman (Éd. Plon).

Bongiovanni, vieille toquée, ancienne victime d'Annunzio, dont le portrait et les réflexions sont une des réussites du livre. La marquise connaît la terre entière, invite qui veut bien supporter la lecture des lettres et des télégrammes du poète bourreau des cœurs.

C'est ainsi que Patrice fait la connaissance de la réplique vivante de l'Ève de bronze, Olivia.

Il n'y a plus beaucoup de romanciers capables de faire vivre pour nous une *vraie* jeune fille d'aujourd'hui, plus lucide, plus libre et tout aussi transparente que celles d'autrefois. L'Olivia de M. Déon est cette perle que les familiers des porcheries existentialistes nous eussent fait croire introuvable. Ses élans, ses pudeurs soudaines, ses apparitions et ses lettres font courir tout au long du roman de M. Michel Déon les moires irisées qui lui confèrent son orient particulier. On pense à Marivaux bien sûr, et aussi au Watteau des embarquements pour Cythère. Les embarquements du livre sont multiples tant sentimentaux que géographiques. Vanda, jeune aventurière, trouble et fascinante comme l'opale, Béatrix paisible et mate comme un fruit un peu lourd, voici pour le sentiment ou les passades. Quant aux paysages, leur variété atteste la subtilité d'un œil qui sait tout voir et d'une main qui sait tout traduire : le lac de Garde et la propriété de Gabriele d'Annunzio, la Venise du début, le décor sauvage où le Padre Pio fait ses miracles, Florence, le Paris de Saint-Germain-des-Prés, le Londres des affaires et la Tamise des week-end, l'Italie encore pour finir, aussi bien que l'on a commencé.

J'ai cité l'Europe *galante* de Morand. (1) On se souvient de la récente Europe *buissonnière* de M. Antoine Blondin (2), romancier des folies guerrières et de la camaraderie. Le roman de M. Michel Déon, c'est l'Europe *amoureuse*. Patrice et Olivia en occupent les marges à droite et à gauche comme les merveilleux figurants de Carpaccio. Ils ont la même grâce un peu végétale, ils respectent comme eux l'écran central où se succèdent les couleurs de notre monde d'aujourd'hui lequel peut, comme celui de Carpaccio, celui de Corrège ou de Goya (tout aussi cruels) avoir bien des charmes *si l'on sait les voir.*

Et c'est d'avoir su les voir et les traduire si heureusement dans un style léger et naturel que nous sommes reconnaissants à M. Michel Déon, jeune romancier français. M. Antoine Blondin inventait des paillettes à notre nuit la plus sombre. M. Déon fait danser des reflets chatoyants sur le pauvre tissu de nos jours actuels. *Je ne veux jamais l'oublier* est mieux qu'un livre heureux. C'est un talisman, c'est un objet magique. C'est un miroir du bonheur.

ANDRÉ FRAIGNEAU.

(1) *L'Europe galante*, de Paul Morand. (Éd. Grasset).
(2) *L'Europe buissonnière*, d'Antoine Blondin. (Éd. Froissard).

LE ROMAN EST-IL UN GENRE PÉRIMÉ ?

> « Il n'est certes pas mauvais que le romancier raisonne sur le roman, et cherche à le renouveler. Mais le fruit de ces efforts est gros comme une cerise. On ne bouleverse pas si facilement l'art de conter. »
>
> Robert Kemp.
>
> « Moi, j'écris *Paludes...* »
>
> André Gide *(Paludes)*.

« *Bien entendu* — écrit Sartre, cité par Jean Cau (1) — *tout cela n'est pas si important. Ce monde peut fort bien se passer de littérature; il peut se passer de l'homme encore mieux.* » Bien entendu. Mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit, ce n'est pas du tout ainsi qu'il convient de poser la question. La question n'est pas de savoir si le monde peut se passer de l'homme, et de littérature : il me semble que cela va sans dire. Elle est de savoir si, l'homme étant, et étant ce qu'il est, il peut, *lui*, se passer de littérature.

Jean Cau le pense. Il en est à ce point persuadé qu'il entend le démontrer. Je ne doute pas de sa sincérité et de sa conviction. Il n'en est pas moins vrai que, pour nous la faire partager, il a écrit un livre (et même plusieurs). C'est-à-dire que, pour démontrer la vanité de la littérature, *il en fait*, ce qui est tout de même assez paradoxal. Paradoxal, mais, à vrai dire, pas tellement neuf : il y a pas mal de temps déjà, les dadaïstes publiaient force manifestes et revues où ils proclamaient leur mépris des manifestes et des revues (ceux des autres) ; pour ruiner la notion même de poésie écrite, ils assemblaient aussi des mots tirés au hasard dans un chapeau, dont ils faisaient des poèmes, comme tout le monde. La vérité, c'est que la littérature se défend bien.

Revenons à Jean Cau. *Le Coup de barre*, c'est un peu, pour reprendre une formule connue, le roman du romancier en train d'écrire son roman. Plus exactement, en l'occurrence, le roman du romancier qui cherche un sujet de roman, et ne le trouve pas. Alors, il écrit n'importe quoi, tout ce qui lui passe par la tête, — et cela fait un livre dont l'auteur nous raconte pourquoi il n'a pas écrit le livre qu'il eût aimé écrire. Il nous raconte aussi qu'à la place de ce livre-*là* (celui qu'il eût aimé écrire, et qu'il n'a pas pu), il a couvert des cahiers entiers de barres, de simples barres : « *Je l'ai écrit sans lever la tête... Il est — comme* jamais *livre ne l'avait été — totalement inutile et sans intérêt.* » Oui, mais tout de même, ce n'est pas *lui* que Jean Cau nous propose, mais un *autre* livre, écrit avec des mots, composé de dialogues, d'anecdotes, de

(1) J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?* (Éd. Gallimard). Jean Cau, *Le Coup de barre* (Éd. Gallimard).

réflexions morales. Un livre, en fin de compte, preque pareil à tous les livres. Je le répète : la littérature se défend bien.

Soyons sérieux : il y a quelque chose de facile, de gênant et de faux dans ce pseudo-mépris qu'affecte(nt) Jean Cau (et quelques autres) à l'endroit de la littérature, tout en en faisant, comme vous et moi. De facile, car enfin il est plus simple, trop simple, d'affecter ce scepticisme, ce nihilisme, plutôt que de s'interroger sérieusement, sincèrement, sans pirouettes, sur le besoin d'*expression* que tout homme porte en lui, et Jean Cau comme les autres : il le prouve en écrivant, à la manière dont Diogène, en marchant, prouvait le mouvement. De gênant, car enfin, convaincu ou non de la vanité de son entreprise, Jean Cau n'en a pas moins soigneusement composé son ouvrage, l'a soumis à un éditeur, avec lequel il a signé un contrat, en a relu les épreuves, dédicacé les « services de presse », rédigé sans doute la « prière d'insérer ». De faux, car enfin Jean Cau, comme tout le monde, a dédié son livre à Jean-Paul Sartre, en a publié des « bonnes pages » dans *les Temps modernes*, et ne manquera pas de lire les articles qui lui seront consacrés çà et là. Bref, il joue le jeu. Dans les règles. Toutes les règles — sauf une : celle qui veut que l'écrivain croie à ce qu'il fait et (même s'il se trompe) à la nécessité de ce qu'il se fait. Il se trouve justement que cette règle-là est la plus importante, qu'elle est la règle d'or à quoi se mesure, sinon bien sûr la valeur d'un écrivain, du moins son honnêteté envers soi-même, son authenticité. En sorte que Jean Cau, qui se flatte peut-être de n'être pas un authentique écrivain, nous apparaît, ce qui est plus grave, comme un homme inauthentique.

Que Sartre, qui a pourtant lucidement parlé de l'inauthenticité, lui donne sa caution, n'y change rien. On croit deviner ce que l'auteur de *Qu'est-ce que la littérature?* a aimé dans *Le Coup de barre* : ce dévoilement de certains mécanismes de l'écriture, cette volonté de dénoncer certains mensonges, certaines complaisances qui président à la création littéraire, et l'impossibilité, pour l'homme qui écrit, de trouver par ce moyen une adéquation fidèle et exacte entre ce qu'il pense et ce qu'il est, entre ce qu'il dit et ce qu'il veut ou croit être (certaines pages du *Coup de barre* — voir par exemple l'introduction, les pages 20, 22, 97, etc. — ne sont pas sans faire penser au discours aux « Salauds » et aux dernières pages de *la Nausée*). Sartre aurait-il gardé la nostalgie de cet Absurde que, après l'avoir jadis lucidement dénoncé, il s'efforce depuis, avec une subtilité dialectique parfois fort sujette à caution, de remettre en question?

Mais, après tout, ce n'est pas de Sartre qu'il s'agit ici.

★

C'est du roman. Car *Le Coup de barre*, de Jean Cau, se donne pour un roman. C'est sous cette étiquette également que paraît *La Vocation suspendue* de Pierre Klossowski (1). Voici en quels

(1) Éd. Gallimard.

termes l'éditeur présente cet ouvrage : « *Le récit de Pierre Klossowski est présenté d'une manière nouvelle et très originale : sous la forme d'un compte rendu, d'une critique littéraire et philosophico-religieuse sur un livre d'un auteur inconnu, intitulé* La Vocation suspendue. *Au fur et à mesure que l'auteur rend compte des idées du livre, l'anecdote se dégage, mais davantage par allusions qu'explicitement.* »

Après le roman-du-romancier-en-train-d'écrire-son-roman, après le roman-du-romancier-à-la-recherche-d'un-sujet-de-roman (et n'en trouvant pas), voici donc le roman-compte-rendu-d'un-autre-roman-qui-n'existe-pas... Nous sommes évidemment assez loin du « récit en prose d'aventures inventées et combinées pour intéresser le lecteur », pour reprendre la modeste définition du roman proposée par M. Larousse. Nous sommes assez loin de Stendhal, de Balzac, de Dostoïevsky, de Proust — et même de Gide, de Huxley, de dos Passos, de Faulkner, de Malraux, pour citer, parmi nos contemporains, ceux qui le plus audacieusement ont entrepris d'élargir le cadre, de briser les règles formelles du genre romanesque. Est-ce à dire que celui-ci soit mort, ou agonisant? Est-ce à dire qu'il faille n'en attendre plus rien que de ceux qui recourent à « une manière nouvelle et très originale » de présenter leur récit? Ou si, plutôt, il nous faut voir là une espèce d'impuissance, une espèce de démission, de capitulation avant le combat d'écrivains qui ne *croient* plus à la littérature? Pourtant...

Pourtant, des romans, il s'en écrit, il s'en publie encore, tous les jours. Je ne dis pas que tous soient dignes de retenir l'attention, que tous s'imposent à nous avec la nécessité qui est le signe de l'œuvre importante, décisive...

Je ne dis pas, par exemple, que *Les dents longues*, de Jacques Robert (1), ou *La Jeune fille et la mort* de François-Régis Bastide (2), ou *Les Pluvinages*, de George Adam (3) soient de ces livres qu'une fois lus on n'oublie plus. Du moins donnent-ils le sentiment que leurs auteurs ont cru à ce qu'ils faisaient, ont tâché à nous y faire croire à notre tour. Romans de la réalité, d'une réalité tantôt « brute », tantôt « usinée », pour reprendre les amusantes — et justes — étiquettes accolées par Robert Kemp aux deux formules majeures du roman actuel. Jacques Robert a voulu nous offrir un « documentaire » sans complaisance sur la vie de journaliste et les milieux journalistiques. Avouerai-je que j'ai surtout aimé dans *Les Dents longues* un bon et honnête « roman d'apprentissage », le récit vivant et attachant des premiers pas, dans une carrière et un milieu sur lesquels le bon public nourrit de curieuses illusions, d'un jeune homme plein d'ambition, d'audace et de bonnes intentions, qui sera bien vite amené à sacrifier celles-ci à celles-là? Avec *Les Pluvinages*, nous rejoignons plus sûrement la grande tradition du roman réaliste : il y a, là dedans, du bon Guilloux (le Guilloux du *Sang noir*), peut-être une pointe de Simenon

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Bader-Dufour.
(3) Éd. Plon.

(dont, je crois, George Adam est le compatriote). Cela vit, incontestablement, cela « tient ». Passons aux antipodes, je veux dire au roman « giralducien », avec *La Jeune Fille et la mort*, de François-Régis Bastide (dont on n'a pas oublié *La Troisième personne*) : roman « romantique », de l'avis et de l'aveu même de l'auteur, se déroulant dans un lieu imaginaire, en dépit de son apparente réalité, et où la Musique joue un rôle au moins aussi important que les personnages, que ce François Carennac que F.-R. Bastide nous présente comme une manière de « détective sentimental ». Il faudra sans doute reparler de ce livre lorsque les deux volumes qui le composent auront vu le jour.

★

Mais s'il me fallait opposer à l'antiroman de Jean Cau (j'y reviens) un roman récemment paru, mes suffrages se porteraient sur *Le Visage des hommes*, de Guy Le Clec'h (1).

Son auteur n'est pas, pour nous, un inconnu. Nous a[illegible]s aimé son *Témoin silencieux*, paru voici un an, roman désespéré sans être « noir », roman, plutôt, de l'*inespoir*, disions-nous ici-même, dont le héros avait quelque chose d'un Roquentin moins enlisé dans sa propre nausée, sinon plus capable de la surmonter. *Le Témoin silencieux* s'achevait sur le suicide de son protagoniste. Mais quelque chose nous disait qu'il eût pu être, pour lui, une autre issue à son aventure intérieure, — je ne sais quelle adhésion à la vie *par delà* le désespoir ou l'inespoir. Voilà, justement, le sujet du nouveau livre de Guy Le Clec'h. Roman « d'apprentissage », aussi, mais d'un apprentissage qui n'a, si j'ose dire, plus rien de professionnel. Claude, le héros du *Visage des hommes*, eût pu devenir un autre « témoin silencieux » : il en avait l'étoffe, cette sensibilité à fleur de peau et à fleur d'âme qui de ceux qui en sont dotés fait des proies toutes désignées pour la nausée existentielle. (« *La vie est une comédie pour ceux qui pensent, une tragédie pour ceux qui sentent* » : ce n'est pas Sartre qui le dit, c'est Swift). Mais il porte en lui également cette Grâce particulière, cette Grâce de l'esprit qui réussit parfois à *réconcilier* avec la vie ceux qui, après avoir fait le tour et le compte de ses absurdités, de ses médiocrités, découvrent ensuite les vertus (ou le miracle) de l'*adhésion* dont je parlais.

Il faut imaginer Sisyphe heureux, disait Albert Camus à la dernière page de son livre le plus valable. Non. Sisyphe ne peut pas être heureux. Mais il peut cesser d'être Sisyphe, avec l'aide, l'indulgence, ou la complicité des dieux (ou de Dieu). Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Ce n'en est pas la place. Du moins Guy Le Clec'h nous en donne-t-il l'envie. Ce n'est pas rien.

C'est, en tout cas, beaucoup plus que ne fait Jean Cau, dont le *Coup de barre*, en fin de compte, n'est rien de plus, si j'ose risquer ce médiocre jeu de mots, qu'un coup d'épée dans l'eau.

CLAUDE ELSEN.

(1) Éd. Albin Michel.

LES LETTRES ANGLAISES

VLADIMIR NABOKOV

La publication de *La Vraie Vie de Sebastian Knight* va légitimement rappeler l'attention du public français sur l'étonnant romancier qu'est Vladimir Nabokov — doublement étonnant : par la valeur du style qu'il s'est forgé en une langue étrangère, l'anglais, après avoir produit une partie de son œuvre en russe (1), et par l'extraordinaire maîtrise dont il fait preuve dans la composition savamment complexe de ses romans.

Son style est essentiellement un style créateur, ayant une vertu poétique ; Nabokov se garde de photographier la réalité immédiate, sûr moyen de ne rien dire au delà des mots écrits ; mais, par le choix et la transposition, il rend manifeste sans en limiter la signification une réalité plus secrète, à plusieurs dimensions. Dans son *Nikolaï Gogol,* Nabokov raille ceux qui prétendent voir en Gogol un « réaliste » et avertit ceux qui ne cherchent qu'*idées, faits* et *messages,* qu'ils se fourvoient en le lisant. « Son œuvre, dit-il, comme toutes les grandes œuvres littéraires, est un prodige d'expression, et non d'idées. » Ce qu'il s'agit de bien entendre. Tout ce qu'*exprime,* recrée Nabokov a, ainsi qu'il advient chez tout grand écrivain, une tonalité qui lui est particulière ; sans doute doit-elle sa qualité rare, d'une part au fait que Nabokov a conjugué harmonieusement deux formations spirituelles (slave et anglaise) ; et d'autre part, à ce que sa recherche de la nuance, aussi bien que ses saillies d'humour ou que l'abrupt de certaines de

(1) Vladimir Nabokov, qui écrivit en russe sous le pseudonyme de Sirine, est né à Saint-Pétersbourg, en 1899. Il quitta la Russie en 1919 et fit ses études supérieures (Langue romane et Zoologie) à l'Université de Cambridge. De 1922 à 1940, il vécut en Allemagne, puis en France, et durant cette période écrivit huit romans en russe, des nouvelles et des poèmes. En 1940, il émigra avec sa femme et son fils aux États-Unis et devint citoyen américain en 1945. Professeur d'Université, son cours porte sur « l'art d'écrire » et la littérature russe. Il est en outre, depuis 1943, attaché pour des recherches scientifiques au Museum Agassiz de l'Université de Harvard, au département des Lépidoptères, et il a publié des articles sur la morphologie et la taxonomie dans certains genres. Depuis son arrivée aux U. S. A., il a écrit directement en anglais deux romans : *The Real Life of Sebastian Knight* (New Directions, New-York, 1941 ; trad. franç. par Yvonne Davet à paraître chez Albin-Michel) et *Bend Sinister* (Holt, New-York, 1947) ; des nouvelles ; un ouvrage sur *Nikolaï Gogol* (New Directions, 1944) ; enfin il a traduit en anglais une trentaine de poèmes de Pouchkine, de Lermontov et de Tyutchev : *Three Russian Poets* (1944).

ses images, à la fois justes et surprenantes par l'omission d'associations d'idées intermédiaires, sont suscités et vivifiés par une observation précise et suraiguë. Est-ce l'effet de la discipline scientifique? En partie peut-être ; mais sans doute domine et préexistait en lui cette passion et ce don d'interroger toute âme humaine, en y pressentant une marge d'inconnu à respecter, qui est le propre du véritable romancier. Son Smoûrov (1) s'écrie, au bout d'une vie de fiasco : « J'ai compris que le seul bonheur en ce monde est d'observer, d'espionner, de regarder de tous ses yeux soi-même et les autres, et de ne faire aucune conclusion, de regarder simplement... »

Le reproche qu'on peut faire à Nabokov c'est, parfois, d'abuser des métaphores, de trop lâcher la bride à sa virtuosité. Cette virtuosité, jouant dans le domaine du fantastique, donne, il est vrai, des pages extraordinaires d'invention et de ton dans *Invitation au Supplice* (2), histoire d'un prisonnier qui attend d'être exécuté. Ouvrage cher à son auteur, je le sais ; j'oserai pourtant dire que ce n'est pas celui que j'admire le plus. Inutile de faire intervenir Kafka ; s'il est trop imité précisément dans ce qu'il a de plus extérieur à lui-même, Kafka n'a pas été le premier à user du fantastique, et Nabokov a des trouvailles d'un insolite et d'un saugrenu bien à lui. Non, dans l'insatisfaction éprouvée ici, ce qui est en cause, ce n'est pas une influence supposée, c'est le fantastique lui-même, moyen d'expression somme toute assez limité, quoi qu'on en dise, et superficiel ; aussi bien est-ce autre chose que le fantastique qui fait la valeur de Kafka et son accent inimitable. Dans *Bend Sinister* où Nabokov nous montre avec un humour caustique comment un philosophe, sous une dictature totalitaire, entre en persécution (si je puis dire), on est vivement séduit par le renouvellement du sujet et, dans le détail, par des pages magistrales, entre autres par un parodique commentaire marxiste de *Hamlet*. Et certes Nabokov excelle, au moyen de la parodie et tout en prenant le ton le plus désinvolte, à faire transparaître une contre-vérité grave. Néanmoins l'introduction du baroque et de l'invraisemblable, dans des scènes d'arrestation comme celle d'Ember, gêne : le factice de la charge, au lieu de souligner l'absurdité, en affaiblit le tragique et la portée.

C'est lorsque Nabokov n'a pas recours au fantastique qu'il produit ses œuvres les plus mystérieusement troublantes et denses (3), et je pense en particulier à *La Vraie Vie de Sebastian Knight*, ouvrage d'une facture si remarquable, et à ce chef-d'œuvre : *La Course du Fou* (4). « La grande littérature côtoie l'irrationnel, »

(1) Dans *L'Aguet*, grande nouvelle trad. du russe par Denis Roche, parue dans les *Œuvres libres* (février 1935).

(2) Roman en russe, Paris, 1938 ; trad. franç. par Iarl Priel encore inédite.

(3) Il convient toutefois de préciser que je n'ai pu prendre connaissance de quatre de ses romans en russe, non traduits : *Machenka*, Berlin, 1926 ; *Roi, Dame, Valet*, Berlin, 1928 ; *L'Exploit*, Paris, 1932 ; *Le Don*, revue russe « Annales contemporaines », Paris, 1939.

(4) En russe : *La Défense de Loujine* (Berlin, 1930) ; trad. franç. par Denis Roche (Éd. Fayard, 1934).

a-t-il écrit à propos de Gogol. Nabokov possède une intuition qui déborde la logique parce qu'elle appréhende la vie *simultanément* sur plusieurs plans et lui restitue ainsi son épaisseur et sa complexité. Et il parvient, grâce à son art subtil et rigoureux, à nous communiquer l'impression de simultanéité en nous donnant à lire entre les lignes. Il ne s'agit nullement de symbolisme. Presque toujours Nabokov peint une tragédie de la vocation, ou un drame lié à l'intelligence ou découlant de l'étrangeté des êtres de génie ; aussi insère-t-il dans son livre tout ou partie d'un livre ou d'un journal intime que le protagoniste est censé écrire ; et où s'opère une transposition des mêmes recherches ; et c'est par l'interaction de ces différents plans que se forme pour le lecteur la perspective décisive. Habituellement le sujet véritable n'est communiqué qu'au lecteur attentif, comme en filigrane du sujet apparent.

La Vraie Vie de Sebastian Knight fournit de cela un exemple frappant. Deux mois après la mort du romancier Knight, son jeune frère entreprend d'écrire la vie de celui-ci et c'est à ses efforts pour réunir les éléments de cette biographie que nous assistons. La souple composition du livre épouse la démarche spontanée de l'esprit du biographe : ainsi, de façon toute naturelle et très vivante, s'entremêlent souvenirs, conversations, citations de passages des livres de Knight et commentaires critiques de ces livres. Ces citations et ces commentaires servent à réfracter selon divers angles de vision les difficultés que Nabokov est précisément en train de vaincre, mais ne font pas digression, car simultanément ils jouent un rôle actif dans l'investigation du biographe. Les nombreux entretiens que celui-ci est amené à avoir sur un même sujet dans des milieux très divers, nous présentent, sans monotonie, l'incompréhension sous toutes ses faces ; les interlocuteurs, personnages secondaires, sont bien campés dans le réel, individualisés, mais sans pour cela jamais faire oublier Sebastian Knight, comme si, à travers eux, c'étaient les coulisses multiples de sa solitude que nous visitions. Ce Sebastian Knight, dont la personnalité et la vie ne nous auront été finalement livrées que fragmentairement, comme un puzzle incomplet, par petites touches et retouches successives au hasard d'éclairages divers et parfois contradictoires, impose pourtant continûment sa présence, à la manière et avec la densité d'une atmosphère : il est... non l'exil (encore qu'en fait exilé de son pays), mais l'*estrangement* (si j'ose reprendre le mot qu'André Gide emprunta à l'anglais pour traduire la même impression) : à la fois l'*estrangement* dans le monde actuel de l'artiste indépendant, et l'*estrangement* de l'homme par sa qualité d'individu. Car cette « présence » de Knight tient bien à ce qu'il est non *le* romancier, mais *un individu*. Nabokov a réalisé le tour de force d'à la fois (comme dans la vie) nous mettre sans cesse en face des « trous » de cette biographie, et de pourtant nous faire connaître ou pressentir les traits de caractère de Knight, la forme de sa sensibilité, la tonalité particulière de ses réactions, sa conception de l'art et du rôle de l'artiste, ses recherches et les résistances de sa technique litté-

raire. Sebastian Knight, personnage entièrement inventé (de même que le biographe) par Nabokov, existe ; et son œuvre aussi existe, par les citations que Nabokov crée avec un talent si efficace que nous saisissons en Knight l'interpénétration de l'homme et de l'œuvre et avons l'illusion de l'existence intégrale des livres dont ne nous sont offerts que quelques paragraphes. Or, en même temps que Nabokov réussit à nous faire sentir cette présence de Knight, il parvient — moins par ce qu'il dit que par ce qu'il suggère, chaque scène s'enveloppant d'un halo d'inquiétude — à nous pénétrer de cette évidence : son livre est une démonstration par l'absurde du caractère fallacieux de toute biographie. C'est moins la vraie vie de Sebastian Knight qui nous est relatée ici, que l'histoire de la tentative d'écrire la vraie vie de quelqu'un ; et l'impossibilité d'arriver à connaître la vraie vie d'un autre être, fût-ce du plus proche, voilà le véritable sujet du livre.

Dans *La Méprise* (1) deux sujets apparents s'entrelacent : le récit du meurtre longuement prémédité d'un sosie, mais aussi le besoin de tracer un portrait détaillé de soi ; car le narrateur est le meurtrier lui-même, scandalisé qu'on n'ait pas reconnu que son crime a bien failli être le crime parfait. Mais voilà qu'en le racontant, il se prend à se soucier de sa figure non plus seulement en tant que meurtrier, mais en tant qu'écrivain ; et de nous faire part de ses tâtonnements de style et de composition : excellent prétexte pour Nabokov à parodier tel ou tel procédé littéraire. Le narrateur trace de lui-même, *en toute bonne foi*, un portrait qu'involontairement il nous induit sans cesse à nuancer ; nous croyons ce portrait, ainsi retouché par nous, exact, mais presque à la fin du livre, brusquement, une lettre du beau-frère remet en question le portrait tout entier ; et l'on sent que le narrateur lui-même, en dépit de sa protestation, se pose au moins une fois, en son for intérieur, la question : serait-il possible que j'aie été tout différent de ce que j'ai cru être?

Dans *L'Aguet*, le narrateur nous fait en principe le récit de son amour malheureux pour une femme ; mais en fait son attention se détourne sans cesse vers un personnage, Smoûrov, qui l'intrigue, dont il n'arrive pas à définir le caractère, qui apparaît sous autant de jours différents qu'il y a de personnes qui parlent de lui. Nabokov prend soin de nous faire sentir fréquemment, au cours du récit, que le narrateur, depuis son suicide manqué, s'imagine être mort et ne plus vivre qu'en rêve ; ainsi il peut, à la fin, brusquement nous faire saisir que ce Smoûrov, c'est le narrateur lui-même ! incapable de répondre à la question : « Quel homme suis-je? » Et alors prennent tout leur sens ses paroles de naguère : « Pourquoi le dissimuler, tous les gens que j'ai rencontrés n'étaient pas des êtres vivants, rien que des miroirs adventices où se reflétait Smoûrov. Un seul parmi eux — le plus important pour moi : le plus clair — se refusait constamment à me livrer son image. »

(1) Roman en russe (Berlin, 1936) ; trad. franç. par Marcel Stora (Éd. Gallimard, 1938).

Nous ne nous arrêterons pas à *Chambre obscure* (1), roman psychologique poignant, mais d'une composition bien moins originale. En revanche, *La Course du Fou* est, tant au point de vue de la composition, que de la pénétration psychologique, que de l'écriture, un chef-d'œuvre d'originalité, d'audace étrange et d'équilibre. C'est du dedans que Nabokov nous fait assister à la naissance et au monstrueux développement de la passion pour le jeu d'échecs qui dévore et confisque Loujine, solitaire, forclos, indifférent à tout le reste, dès l'enfance. Loujine devenu champion international, Nabokov peint le style de sa stratégie au cours d'un tournoi de manière à ce que nous ayons l'impression d'être simultanément spectateurs de l'extérieur et acteurs à l'intérieur de Loujine. En entremêlant subtilement aux termes du jeu d'échecs des termes de musique, Nabokov rend plausible la violence de cette passion en lui donnant la puissance et la résonance plus large d'un art où toutes les facultés, intelligence, émotion, imagination, tous les dons et toutes les forces de Loujine trouvent, et trouvent là seulement, leur emploi. Mais la plus remarquable trouvaille dans ce livre, et qui est mise en œuvre avec une habileté et une sobriété de moyens admirables, c'est de faire Loujine s'apercevoir — au sortir d'une grave dépression nerveuse qui l'a amené à lutter contre sa passion, à souhaiter d'y échapper — que cette lutte elle-même, c'est en termes de jeu d'échecs qu'il la pense, qu'il la vit comme une de ses parties, qu'il est lui-même pour lui une partie d'échecs ; et donc il n'y a pas d'autre solution que de se jeter par la fenêtre, que de « sortir du jeu ».

Il semble que *solitude, incompréhension,* soit le leitmotiv de tous les livres de Vladimir Nabokov. J'ignore si Nabokov éprouve un sentiment de solitude. Mais il est à souhaiter que le public français ne lui en fournisse pas motif plus longtemps, car voilà incontestablement un grand romancier, et qui, depuis la guerre, est injustement oublié.

YVONNE DAVET.

LES LETTRES ALLEMANDES

GŒTHE PEUT-IL ENCORE NOUS AIDER A VIVRE?

Maintenant que les fêtes nobles ou dérisoires du jubilé posthume de Gœthe sont achevées, maintenant qu'un silence presque pudique a succédé à ce déchaînement d'inanité sonore, voici que nous

(1) Écrit en russe (Paris, 1932) ; trad. franç. par Doussia Ergaz (Éd. Grasset 1934).

rêvons parmi les barricades absurdes qu'élèvent autour de nous cent volumes et brochures où des écrivains notables, satellites de tous les chefs et membres de tous les partis, ont cru conforme à leur génie d'exprimer leur sentiment sur le génie européen le plus sereinement démoniaque.

A considérer la diversité des thèses et des hypothèses énoncées, puis justifiées dans ces ouvrages, qui n'ont pas tous été composés par des malotrus, nous demeurons d'abord stupide. Chacun de leurs auteurs y dépense un grand talent pour démontrer que Gœthe a fait jaillir, comme un autre Moïse, la source de tel courant de pensée où nous alimentons encore aujourd'hui les plus nostalgiques et les plus divers de nos désirs. Mais quelle que soit la subtilité, voire la pertinence, des arguments ainsi exposés, même s'ils entraînent notre adhésion, ils nous laissent en proie à l'agréable nausée de la mauvaise conscience.

Certes l'animateur de la Saxe-Weimar a bien donné ses soins à parer son jardin clos de telle fontaine particulière dont on nous vante pompeusement les effets. Mais lui réservait-il toutes ses faveurs? Ne savourait-il pas bien d'autres eaux? Lesquelles parmi celles-ci lui semblèrent, enfin, les plus salutaires, les plus dignes d'être recommandées à ses arrière-neveux? A cette question nous ne sommes point en mesure, croyons-nous, d'apporter une réponse satisfaisante.

Thomas Mann, dans une étude (1), où, contre sa coutume, il ne force pas trop son talent mais s'abandonne aux charmes d'une improvisation sans arrière-pensée, ni arrière-goût, nous fournir la raison de cette impossibilité. Il tient à juste titre Gœthe pout une sorte de dilettante, d'amateur presque divin, moins préoccupé d'opérer de parfaites synthèses, que d'observer, dans le creuset de sa laborieuse pensée, les réactions réciproques, suivies d'exaltation ou de destruction, que s'infligent avec vigueur et rigueur des éléments antagonistes. Et Thomas Mann de conclure (on remarquera combien est agréable la traduction de Philippe Jaccottet) : « Devant deux affirmations contraires, avec une sorte d'infidélité souveraine, il s'amuse à confondre les partisans en les perfectionnant l'une et l'autre. Oui, il semble qu'il domine le monde de son ironie, qui ne craint pas de trahir telle chose pour telle autre (p. 50). »

Hélas ! *les partisans*, gens coriaces, ne se laissent pas facilement *confondre* et, comme la Providence ne leur a point départi le don d'*ironie*, ils essaient d'annexer Gœthe et y parviennent assez aisément, quitte à omettre, délibérément, de faire état de certains textes.

Georges Lukacs, qui, ainsi que le savent les habiles, manie tous les instruments de la critique marxiste avec une damnable témérité, retaille un Gœthe à l'usage de ses pairs, les intellectuels communistes (2). Ce portrait tendancieux et gauchi (c'est bien le cas de le dire) sinon sophistiqué vaudrait surtout comme témoi-

(1) *Études : Gœthe, Nietzsche, Joseph et ses Frères* (Éd. Mermod).
(2) *Gœthe et son Époque* (Éd. Nagel).

gnage sur un nouveau conformisme intellectuel, si l'auteur, érudit consciencieux et intelligent, ne rappelait avec autorité aux critiques aristocrates que les grandes divisions de l'histoire des idées, si elles facilitent la besogne des paresseux et des imposteurs, doivent pourtant être soumises à des révisions périodiques. Il s'y emploie, pour sa part, de son mieux, témoin son copieux essai sur les souffrances du jeune Werther qui pourrait, à la rigueur passer pour une espèce de chef-d'œuvre.

S'inscrivant en faux contre l'opinion facile et commune qui représente Gœthe comme un adversaire irréconciliable de *la philosophie des lumières*, Georges Lukacs tente de nous rappeler l'éminente valeur révolutionnaire que possédait *Werther* lors de son apparition. Avec autant d'outrance que de vraisemblance, il montre que cette confession indirecte ou élégie astucieusement retorse est, en vérité, une déclaration des droits passionnels de l'homme, dirigée contre la prise en tutelle des amants par une coterie de philistins hargneux et pantois. Il marque avec une grande justesse que les cabales des bien-pensants dénonçaient jadis volontiers la corruption politique que fomente nécessairement ce mince opuscule. Il ajoute : « Pour ces tendances, par ce contenu de sa création, le jeune Gœthe — sans être personnellement ni un plébéien ni un révolutionnaire politique — proclame les idéaux populaires révolutionnaires de la révolution bourgeoise. Ses contemporains réactionnaires ont d'ailleurs reconnu tout de suite cette tendance de *Werther* et l'ont jugée en conséquence. Le pasteur orthodoxe Goltze, fameux pour sa polémique contre Lessing, écrit par exemple que des livres comme *Werther* engendrent les Ravaillac et les Damiens (p. 36). »

Il y aurait donc, si l'on en croit Georges Lukacs, une sorte d'actualité permanente de *Werther* et les plus emportés parmi les imprécateurs terroristes d'aujourd'hui pourraient y prendre des leçons d'efficacité rhétorique, comprenant tout à coup qu'une idylle mélancolique peut être une machine de guerre fort propre à hâter l'anéantissement de la société capitaliste.

Précisons, en outre, que Georges Lukacs, non content d'enrôler Gœthe parmi les francs-tireurs de l'émeute rédemptrice, en fait, avec quelque ingénuité, le précurseur des utopistes du XIXe siècle. Il marque les ressemblances de ses fécondes chimères avec celles d'un Fourier, par exemple, qui « rêvera plus tard que si un millionnaire légendaire lui permettait la création d'un phalanstère, cela amènerait l'extension du socialisme à la terre entière (p. 55) ».

J.-F. Angelloz, lui, commence par réagir contre toutes les études brillantes et brillantées, dont Gœthe, depuis des années, est la passive victime. Il entend mettre en lumière un livre de bonne foi. Sa patience, son âpreté, son honnêteté savoyardes l'aident dans son louable dessein. Sa candeur, préservée de tout snobisme ruineux par les soins d'une heureuse carrière universitaire, lui apporte également un appréciable secours. Il en résulte un *Gœthe* (1) en 400 pages, vraie petite somme (ou *summula* comme disait avec

(1) Éd. du Mercure de France.

un pédantisme tendre le cher Jean-Paul du *Voyage thermal)* de connaissances théoriques et pratiques, un peu estompée, certes, mais pleine de lumières modestes et apaisées, qui éclairent sans éblouir.

J.-F. Angelloz, dont une sorte de curiosité réticente pour les *belles âmes* transporte toujours la prudence, trace sur la carte pittoresque des temps l'itinéraire spirituel de Gœthe Il en figure toutes les haltes et tous les détours. C'est un guide abondant, décent, disert sans être dissertant, auquel on peut confier les sensibilités les plus fragiles sans crainte qu'il les rompe ou les pervertisse.

Et pourtant en nous promenant par l'esprit *sur maints charmes de paysage* il ne laisse pas de nourrir de secrets projets. Engagé, depuis la libération, dans le parti intellectuel du rapprochement de la France et de l'Allemagne, il passe son temps à observer cette dernière en ne s'interdisant pas de la morigéner parfois. Il soupire : « Ce qui nous paraît caractériser l'Allemagne, c'est la *Zerspaltenheit*, la *Zersplitterung;* nous ne disposons pas dans notre langue d'un terme assez fort pour désigner et concevoir la division, la fragmentation spirituelle dont souffre l'Allemand d'aujourd'hui (p. 352). »

Quel enfant des dieux se montrera capable de remédier à cet exténuant défaut d'unité? « Gœthe, qui est au-dessus (des) mêlées, ne convient-il pas pour jouer ce rôle sauveur? A l'heure où les Allemands cherchent en vain l'homme autour duquel ils pourraient se regrouper, il apparaît comme leur dénominateur commun, comme le catalyseur des esprits (p. 353). »

Nous ne sachions pas que J.-F. Angelloz, qui exerce actuellement dans la Sarre les éminentes fonctions de recteur, veuille organiser dans son fief le culte impérial de Gœthe et donner, de la sorte une sanction officielle aux tentatives des Anthroposophes et de quelques confréries maçonniques. Il prête cependant une attention singulière à la quête religieuse de Gœthe et commentant certaines stances du *Divan*, il énonce un petit nombre de propositions que nous croyons des plus pertinentes sur la gnose gœthéenne, sur la naissance et la puissance des Archétypes qui la régissent.

Le capiteux mélange de théologie naturelle des signatures et de lucidité mystique où Gœthe trouve à la fois son assouvissement et son apaisement ne saurait satisfaire un chrétien aussi sourcilleux, aussi préoccupé de la transcendance divine que *Robert d'Harcourt*. Malgré l'antipathie, plus délibérée que libérale, qu'il nourrit contre le protestantisme, il juge équitablement l'inquiétude religieuse de Gœthe (qui ne se convertit presque jamais en angoisse) (1). Il désapprouve son agnosticisme et demeure hésitant devant son « œuvre où se coudoient le plus franc paganisme et le respect, et même l'amour, des valeurs chrétiennes (p. 124). » Il manifeste une horreur convenable pour un « christianisme du sentiment et de l'action » qui peut conduire aux pires aberrations.

(1) *La Religion de Gœthe* (Éd. F.-X. Le Roux).

Mais soudain, il se tait devant un mystère. Gœthe, s'abandonnant aux périls d'une expérience incommunicable, a, peut-être, une nuit, guindé son audace jusqu'au trône de Dieu.

En somme, malgré l'autorité certaine d'écrivains aussi radicaux que Lukacs, Angelloz ou Harcourt, on en arrive à se demander si Gœthe, pour reprendre une boutade célèbre, quoiqu'il demeure toujours un *modèle* d'accomplissement humain, n'a pas cessé d'être un *exemple*, et si les leçons positives de politique ou de religion qu'il nous donne retiennent encore la moindre vertu.

Quant à nous, nous n'hésitons point à prétendre que non. La sagesse de Gœthe selon nous ne contribuera jamais directement ni à pacifier notre Europe, ni à rendre l'homme plus exact dans l'observation des préceptes divins.

Quelles que soient nos professions de foi, il se peut, pourtant, qu'elle risque de nous libérer de l'ennui de vivre en nous engageant dans les voies d'une réforme personnaliste que nous ne saurions appeler de vœux trop fervents.

Comme l'indique le regretté *Marcel Drouin* dans un livre encore inégalé (1), à contempler les précautionneuses démarches de Gœthe dans tous les ordres de l'être, on acquiert, peu à peu, l'habitude de la pureté. Nous ne désignons par ce mot ni la pureté prostituée, si chère aux gens de lettres, qui se récrient dès qu'un adolescent infantile dépose sur le papier, avec un feint cynisme, quelques immondices choisis, ni la pureté de la cruauté, à travers laquelle, par une étrange erreur, Sade comme Giraudoux pensent rejoindre un éden d'innocence, mais une « disposition délicieuse... l'absence de tout voile entre l'âme et les choses, l'entière liberté de l'âme dans l'entière soumission à l'objet (p. 91). »

C'est grâce à cette pureté que Gœthe n'a jamais connu cette suite de mornes sacrilèges qui désespère les meilleurs d'entre nous. Il n'a jamais rien profané, ni le ciel, ni la terre, ni les créatures, ni son prochain, ni l'amour, ni les mystères du Verbe, ni lui-même. Rien n'est plus dévotement pur que les brefs dictons en vers, si heureusement traduits par Maurice Betz et Yanette Delétang-Tardif (2). Notre existence échapperait aux insupportables langueurs de l'existence, si nous en récitions quelques-uns chaque jour.

Cependant nous avons conscience que ces bienfaits pédagogiques, pour rares qu'ils soient, s'ils nous engagent à améliorer nos mœurs, ne calment pas notre soif dévorante d'enthousiasme et d'émotion. Il est à redouter que, malgré tous nos efforts, malgré notre bonne volonté patente, Gœthe ne soit pour nous, selon l'affectueuse formule de Du Bos, que *le plus cher de nos étrangers*.

Son classicisme suscité, choyé, entretenu, préservé, déconcerte notre baroquisme fondamental. Nous ne pouvons pas ne pas lui marquer quelque ressentiment d'avoir soit méconnu, soit détesté tant d'écrivains dont les intuitions de foudre ne cessent de nous étonner : les Novalis, les Kleist, les Hölderlin.

(1) *La Sagesse de Gœthe. Préface d'André Gide* (Éd. Gallimard).
(2) *Poésies de Gœthe. Introduction de Paul Valéry* (Éd. Albin Michel).

De ce dernier nous venons de relire quelques poèmes dans une traduction fidèle et belle sans être laborieuse (1). Une fois de plus nous avons été frappé en constatant quelles antinomies opposent Hölderlin à Gœthe. Ce dernier a, sans doute, le sens orphique d'un cosmos dont l'équilibre, quelles qu'en soient les vicissitudes, se rétablit sans cesse. L'autre, au contraire, rempli de *l'Esprit du Temporel*, prophétise le destin du monde et nous le présente avec une puissance si souveraine qu'au lieu de prendre un malin plaisir à nous en dégager nous mettons notre joie à nous laisser ravir par lui.

Nous avons relu également la biographie romanesque de *Hoffmann le Fantastique* dont *Jean Mistler* pour certaines raisons d'opportunité que nous approuvons fort nous offre une édition remaniée (2). Nous admirons sans réserve le symbolisme gœthéen et, les jours où nous disposons d'un esprit rassis, nous nous plaisons à déchiffrer les précieuses énigmes du *Serpent Vert*. Mais tous ces emblêmes nous fatiguent bientôt par nous ne savons quelle fixité, quelle impassibilité d'azur et de joyaux. Nous réclamons comme une sorte d'élixir vital le fantastique d'Hoffmann dans lequel Jean Mistler découvre à bon droit un antidote contre les excès de l'analyse psychanalytique ou de la poésie des bouches d'ombre. Il en propose, d'ailleurs, l'excellente définition que voici : « Il n'y a pas d'autres visions que les rêves et les hallucinations, il n'y a pas d'autre démon que la folie : tout le fantastique d'Hoffmann est une représentation tragique des maladies de la personnalité (p. 187). » Tragique, certes, mais continuellement interrompue par des humoresques qui, comme les entrées de clowns dans les drames de Shakespeare, permettent de l'apprécier et de la tolérer. Tragique, certes, mais comme la vie d'Hoffmann lui-même qui trouvait une espèce de réconfort à jeter avec un sarcasme, achevé par une rauque vocalise, son épingle dans le jeu, alors que Gœthe prend soin de l'en tirer sans cesse.

Nous sommes conscient de notre iniquité et de notre nonchalance et de notre mauvais goût. Mais que Gœthe nous les pardonne, car, depuis longtemps, chaque fois que nous écrivons, nous essayons de nous conformer à sa devise :

La vérité, je vous dis la vérité, elle seule toujours.
La vérité, la mienne : je n'en connais point d'autre (3).

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

(1) *Hymnes, Élégies et autres poèmes. Trad. Armel Guerne* (Éd. du Mercure de France).

(2) Éd. Albin-Michel.

(3) *Trad. Betz-Délétang-Tardif p.* 139.

L'HISTOIRE

RELIGIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

L'histoire des religions paraît aujourd'hui le genre historique le plus fécond, où abondent les découvertes érudites, les rapprochements ingénieux, les perspectives audacieuses. Le sujet de ses recherches touche d'ailleurs au plus profond de la condition humaine : les attitudes de l'homme devant le Sacré. Aussi doit-elle ici retenir notre attention. Nous distinguerons d'abord les ouvrages qui traitent des cultes anciens, jusqu'à la première expansion du christianisme, ensuite, nous passerons à des histoires du catholicisme moderne, distinction qui vaut autant pour la méthode que pour la chronologie : les auteurs n'ont pas du tout la même manière de poser les problèmes, selon qu'ils traitent de l'antiquité ou des temps modernes, et cette différence fondamentale de perspective historique n'est pas un des aspects les moins curieux de la science historique religieuse.

I. — *Des Préhellènes au monde hellénistique de l'ère chrétienne.*

Sans conteste, l'ouvrage le plus considérable est celui que M. Charles Picard a consacré aux religions préhelléniques (1). Il paraît dans une collection d'initiation aux études supérieures, semblable aux collections Clio, pour l'histoire générale, et Logos, pour l'histoire de la philosophie, et il doit être suivi, on espère bientôt, d'un second volume sur *Les religions grecques*. Mais ce n'est pas réduire l'intérêt de la collection que reconnaître combien l'importance du livre de Ch. Picard déborde son cadre : il s'agit d'une contribution capitale à l'histoire de notre civilisation, il s'agit des origines si obscures de l'hellénisme.

Il y a seulement cinquante ans, on découvrait dans les îles de l'Égée et surtout en Crète, les vestiges d'une civilisation dite minoenne qui dura, avec des vicissitudes diverses, depuis le 3e millénaire jusqu'à la période de mise en place de la Grèce archaïque, avant le Ier siècle avant Jésus-Christ. Donc, une civilisation à peu près contemporaine de celles, connues beaucoup plus tôt et mieux étudiées et vulgarisées, de la Mésopotamie et du Nil. Or l'interprétation, encore récente, des fouilles crétoises, était

(1) Ch. Picard. *Les Religions préhelléniques*. coll. Mana, Éd. Presses Universitaires

et reste toujours très délicate, parce que les savants n'ont pu déchiffrer l'écriture crétoise et sont réduits aux seules données de l'archéologie: un livre d'images, sans texte, a-t-on dit. De nombreuses hypothèses ont été avancées, où seul le spécialiste pouvait se retrouver... et se reperdre. Il revenait à M. Charles Picard, maître reconnu dans le monde entier de l'archéologie grecque, de mettre de l'ordre, de dégager les résultats acquis, et enfin d'avancer quelques conclusions d'ensemble, d'une très grande portée. D'une manière générale, M. Ch. Picard insiste sur la continuité, du monde minoen à la Grèce archaïque. Sans nier l'importance des apports ethniques, étrangers au vieux monde crétois méditerranéen, et d'origine indo-européenne, il pense que l'essentiel du stock religieux des Hellènes existait déjà aux époques minoennes. On songe alors aux études de G. Dumezil du folklore comparé indo-européen: il a pu rapprocher les mythes latins, sanscrits, celtes, germains, sans pouvoir recourir aux légendes grecques, qui, en effet, selon M. Picard, dérivaient d'une source préhellénique et non indo-européenne : les héros privilégiés de l'épopée grecque sont les survivants des dieux et des génies de la Méditerranée préhellénique. Cela dit, et qui vaut pour l'ensemble du folklore religieux, il est utile de noter, à la suite de M. Picard, dans quel sens la religion minoenne s'est modifiée, dans l'hellénisme classique et comment certains aspects du culte ont reparu à l'époque hellénistique.

Les Minoens adoraient surtout des Déesses, déjà représentées sous forme humaine ou symbolique (et jamais sous des apparences animales comme en Égypte), tandis que le panthéon grec reconnaîtra l'autorité de Zeus, père des dieux, le nom de Zeus étant d'ailleurs indo-européen. On a reconnu là l'influence d'une société guerrière et féodale : les Achéens.

Les divinités minoennes habitent près des hommes et leur apparaissent souvent — interventions qui se retrouvent encore dans l'épopée homérique, mais qui répugneront vite à la conscience religieuse de la Grèce classique, quand les dieux auront des demeures particulières, séparées de celles des hommes, les temples.

Enfin, et ici la différence marque une étape importante de l'évolution religieuse, les dieux minoens naissent et meurent, comme l'Osiris égyptien et l'Adonis syrien ; au contraire, l'Olympe est dégagé des conditions naturelles de la vie terrestre.

Néanmoins cette soumission des dieux au cycle de la naissance et de la mort, si elle disparaît de l'Olympe officiel, devenu immortel, subsistera dans les cultes à mystère.

C'est un cas de la survivance des traditions religieuses minoennes en marge de l'hellénisme classique, et de leur résurgence triomphale plus tard, à l'époque hellénistique, et quand les cultes à mystère, avec leurs rites d'initiation, se répandront dans le monde romain. M. Ch. Picard souligne en effet, le caractère orgiastique des cérémonies crétoises : danses sacrées, incantations, symbole du pavot... qui sera toujours dominant dans le culte dionysiaque, et qui s'imposera à toutes les magies d'initiation, où le myste participe à la naissance et à la mort du dieu.

Un autre cas fort curieux de réapparition des traditions mi-

noennes se rattache au culte des héros et aux croyances à l'immortalité.

Les Minoens, selon un mot de l'historien suédois P. Nilsson, cité par M. Ch. Picard, cherchaient à « franchir la barrière qui sépare l'humanité du monde divin », en déifiant certains morts. Les Grecs, au contraire, répugneront à reconnaître l'immortalité, attribut des dieux, aux hommes et aux héros — sauf aux héros hérités du folklore crétois et qu'une plus ancienne tradition rattachait aux dieux. Le héros de l'époque classique est du côté des hommes. Dans un précieux petit livre, dont nous reparlerons plus bas, le P. Festugière a finement analysé le type du héros grec. Il observe que, seul de tous les défenseurs des Thermopyles, le devin Megistias a mérité que son nom fût inscrit à part au lieu d'être confondu dans l'anonymat. Pourquoi? L'épitaphe de Simonide le dit clairement :

Prophète, il avait clairement perçu l'approche de son Destin!

mais il ne voulut pas abandonner les chefs de Sparte. Le héros est « l'homme qui sait qu'il va mourir, et qui, pourtant, affronte ce destin parce qu'il est beau d'agir ainsi. » (A.-J. Festugière).

Or, le type du héros déifié, d'origine minoenne, par opposition à ce type du héros-homme, va reparaître à l'époque hellénistique, parallèlement à la grande diffusion des cultes à mystère, où persistent les traditions minoennes, et qui assurent à l'initié l'immortalité dans l'au-delà. Dans ce même livre du P. Festugière, dont il vient d'être question, on lira la traduction d'une inscription qu'un riche Cnidien fit placer en 283 avant Jésus-Christ à l'entrée d'un enclos sacré où on lui rendait des honneurs divins :

Entre alors au sanctuaire
Du bienveillant héros Antigone...
Dans un vallon plus loin,
Antigone et sa femme ont en commun un temple.

Ainsi la recherche de l'immortalité, à l'époque hellénistique, par l'initiation dans les cultes à mystère ou par la déification des morts, apparaît comme liée aux plus vieilles traditions du monde préhellénique.

M. Jérôme Carcopino consacre, dans la *Revue des Deux Mondes* un article (1) à cette période, qui va, en gros, du IIIe siècle avant Jésus-Christ au IIe siècle de notre ère, caractérisée par l'extension à l'Est et à l'Ouest des cultes et des doctrines hellénistiques, couvrant les conquêtes d'Alexandre et de Rome. Le talent et l'érudition de M. Carcopino ont transformé un hommage à l'œuvre de Franz Cumont en un remarquable raccourci d'histoire où sont mis en relief les grands traits d'une évolution : une quarantaine de pages contre lesquelles on donnerait bien des volumes !

Au cours du Ier siècle avant Jésus-Christ, à Rome, non seulement

(1) Jérôme Carcopino. « Le testament spirituel de Franz Cumont », dans *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1950, pp. 444-481.

les philosophes, l'élite éclairée, mais de nombreuses gens du commun, avaient perdu le sens religieux pour sombrer dans un matérialisme absolu, qu'ils osaient même affirmer sur les pierres de leurs tombeaux. M. Carcopino cite quelques-unes de ces inscriptions funéraires : « Payant ma dette à la nature, je m'en suis allé. Tout cela n'est plus que poussière. » « En répandant de la terre sur mes restes, dites-vous seulement que je suis redevenu tel que j'étais quand je n'avais pas commencé d'être ». «Je n'existai pas; j'ai existé, je n'existe plus, je n'en ai cure. » « Ce que j'ai bu et mangé, voilà tout ce que j'ai emporté avec moi. »

Or, pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, ce peuple cynique et grossier va retrouver l'espérance de l'autre monde, grâce « à la résurrection alexandrine du pythagorisme, vers le temps même où Jésus naissait en Palestine ». Ce mysticisme pythagoricien qui affirme la survie de l'âme et sa montée vers les cieux immuables, a peu à peu « noyauté » les cultes à mystère qui célébraient la mort et la renaissance du dieu : « Ainsi dans tous les mystères gréco-romains, ou orientaux-hellénisés, qui ont pullulé dans l'Empire romain, la grande affaire était le salut d'outre-tombe et ils le cherchaient à l'envi dans la même direction que les sectateurs de Pythagore ».

Le christianisme allait capter cette conversion du monde païen aux mystiques pythagoriciennes, néoplatoniciennes. Mais son triomphe dut moins aux ressemblances qu'aux différences entre sa doctrine, ses rites simples, ses mythes épurés, et les cultes à mystères ou les mystiques hellénistiques. C'est un des mérites du livre du P. Festugière, *L'enfant d'Agrigente* (1), d'avoir dégagé les contacts et les oppositions entre les ascèses et les mystiques païennes (alexandrines) et chrétiennes, « qu'il s'agisse de philosophes, de théurges ou de simples dévots, tel qu'Aélius Aristide, la marque propre du mysticisme grec, depuis l'ère chrétienne, est l'aspiration à recevoir de lui, par une communion directe, la connaissance de ses mystères. » C'est une gnose, obtenue par une technique d'ascèse, dont le résultat est certain sans intervention de la grâce, sinon, au terme, la réponse de l'objet transcendant. A cette gnose, avec une grande audace, saint Paul opposait l'Amour, l'agapè : « Et quand même j'aurais la prophétie, et connaîtrais tous les mystères, et posséderais toute la gnose…, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Pour le chrétien, la contemplation mystique n'est pas une fin, seulement un don, peut-être une épreuve. Au contraire, l'homme a la mission de collaborer au plan divin, au salut de ses frères. Le monde de la Création n'est pas mauvais, il est déchu. Dans la philosophie hellénistique, dans les mystères qui, comme le christianisme, assurent à l'homme le salut par un Sauveur, le mal n'est pas moral, il est cosmique. Pour être délivré du mal, il faut se dégager de la matière, et fuir vers l'éther, vers les espaces planétaires, où les néopythagoriciens situent le séjour des Bienheureux : nous disons encore « aller au ciel. »

(1) A. J. Festugière. *L'Enfant d'Agrigente*, suivi de : *Le Grec et la Nature*, Éd. Plon, les Iles d'Or.

Ces quelques remarques, si elles peuvent suggérer l'intérêt et la pénétration des analyses du P. Festugière, ne laissent pas deviner sa manière charmante, précise sans pédanterie, lumineuse et poétique : il faut lire, dans *L'Enfant d'Agrigente*, ses traductions de quelques extraits de l'*Anthologie*, sur la Nature, qu'il a ornées de si jolis commentaires (1).

Le triomphe du christianisme, à partir du IIIe siècle, ne devait pas éliminer tout de suite et complètement l'héritage hellénistique. Le christianisme conserva, avec Origène, le pseudo-Denys, ce qui lui était assimilable dans la tradition mystique alexandrine. Les éléments qu'il ne put absorber se réfugièrent dans un corps de doctrine, aujourd'hui disparu, mais qui connut une grande puissance d'expansion, puisqu'il dura onze à douze siècles entre Atlantique et Pacifique : le manichéisme. Sur cette religion, nous avons la chance de posséder un petit livre très accessible, et d'une information neuve et sûre, *Le Manichéisme*, de M. Henri-Charles Puech(2). Le fondateur, Mani, vécut de 216 à 277, dans l'empire sassanide, au contact des influences hellénistiques, chrétiennes, bouddhiques et, bien entendu, iraniennes. Il se donne comme le dernier des Prophètes, après Bouddha, Zoroastre et Jésus. Néanmoins, l'essentiel de son syncrétisme conserve la doctrine fondamentale du paganisme hellénistique, irréductible au christianisme : le mal est cosmique (et non moral), c'est la Matière éternelle ; le salut s'obtient par la libération de la Matière, et par la connaissance du Dieu transcendant — une gnose. Il n'est pas possible ici même de résumer l'impressionnante cosmologie mythique du manichéisme, très clairement dégagée par M. Puech. On retiendra seulement la structure que Mani a voulu donner à sa propagande religieuse. Il n'a pas été un chef d'école, un thaumaturge, un mystique isolé, mais un fondateur d'Église, une Église à la manière de celle de Jésus, avec un clergé missionnaire, « crieur », « qui doit errer perpétuellement dans le monde, prêchant la doctrine et guidant les hommes dans la Vérité », une Vérité codifiée par un Livre.

Désormais, à la suite du christianisme, les religions nouvelles auront des ambitions inconnues du monde antique, gréco-romain, et sans doute, extrême-oriental et bouddhique. Avec le Manichéisme, puis l'Islam, elles deviendront des religions du livre, où la Révélation est fixée *ne varietur*, et se constitueront en Église organisée. C'est un nouvel aspect de l'histoire des religions qui se maintiendra, à travers schismes et hérésies, dans l'Islam et dans la chrétienté, jusqu'à la rupture de la chrétienté au XVIe siècle, jusqu'à la grande révolte de la Réforme protestante contre la rigueur de l'Église et des définitions.

(1) On peut aussi renvoyer le lecteur désireux d'une vue d'ensemble des religions grecques aux chapitres de Charbonneaux (Crète), Festugière (évolution religieuse), Nilsson (mythes) dans *Histoire générale des religions*. Encyclopédie Quillet.

(2) Henri-Charles Puech. *Le Manichéisme*, Bibliothèque de diffusion du Musée Guimet, t. LVI, Civilisations du Sud.

II. — *L'Église catholique et le monde moderne.*

Désormais, l'histoire du christianisme se ramènera le plus souvent, soit au gouvernement de l'Église, soit aux définitions du dogme. Aussi, jusqu'au XV^e^ siècle, peut-on suivre les efforts de l'Église vers une organisation sociale et intellectuelle plus solide ; la Réforme grégorienne, la philosophie scolastique, la politique concordataire des papes, qui réduisit les libertés de l'épiscopat : telles sont peut-être les étapes de cette progression vers une plus grande rigueur.

A l'aube des temps modernes, l'humanisme d'Érasme apparaît comme la première vigoureuse réaction contre l'évolution qui poussait l'Église depuis plusieurs siècles. Nous connaissons bien aujourd'hui cette « philosophie du Christ » d'Érasme, grâce aux travaux de MM. Febvre, Renaudet et Bataillon. Ce n'était pas, il faut bien le souligner, une étape vers le protestantisme. Pour reprendre la formule de M. Febvre, il y avait Érasme, Loyola et Luther. Érasme a été battu par Loyola et Luther, les deux vainqueurs. Pendant la première moitié du XVI^e^ siècle, les frontières religieuses n'étaient pas encore définitivement arrêtées. Des positions étaient encore possibles, à l'intérieur de l'Église que l'attitude des protestants et les définitions du concile de Trente ne permirent plus à la fin du siècle. L'érasmisme disparaîtra avec le *no man's land* entre le protestantisme et le catholicisme tridentin.

Le mérite du *Michel de l'Hospital* de M. Albert Buisson (1) réside surtout dans l'effort de l'auteur pour rattacher à l'érasmisme la personnalité du chancelier, défigurée par les interprétations des historiens protestants et libéraux du XIX^e^ siècle. Catholiques et protestants se sont longtemps disputé L'Hospital. En fait, ni catholique post-tridentin, ni protestant, mais d'une formation intellectuelle et spirituelle antérieure à une séparation qu'il a toujours répugné à considérer comme définitive : « En attendant que Dieu nous fasse la grâce de les pouvoir réunir et remettre en une même bergerie, qui est tout notre désir et principale intention » (1562). Et M. Buisson cite des textes qui se rattachent bien à la tradition érasmienne : « Certains cherchent à connaître Dieu par des moyens tout humains : depuis six cents ans, à peu près, saint Paul est exilé, et Aristote règne dans la demeure du Christ. C'est l'école des Grecs, non l'Église du Christ... N'y a-t-il pas plus de vérité dans la parole et la pensée de saint Paul qui professait que le Christ était toute sa science, le Christ supplicié et frappé de mort infamante? » On doit d'ailleurs avouer que l'humanisme érasmien n'avait pas les racines populaires qui rattachaient les aires géographiques protestantes et catholiques à des courants de civilisation plus anciens et plus tenaces.

Après la rupture du protestantisme et la Réforme catholique qui l'accompagna, l'histoire religieuse se concentre sur la lutte

(1) Albert Buisson. *Michel de l'Hospital*, Éd. Hachette.

de l'Église et de la pensée libérale moderne, qui prend le plus souvent l'apparence d'une lutte de l'Église et des États. C'est d'abord la crise de l'Église à la suite de la Révolution française et des conquêtes napoléoniennes. Sur cette période, nous disposons aujourd'hui de deux excellentes mises au point, dues à deux spécialistes éprouvés, M. André Latreille (1) et M. Jean Leflon (2). Les deux travaux ne sont pas conçus sous le même angle et se complètent utilement. M. Latreille s'est limité aux problèmes posés à l'Église par la Révolution française et les conquêtes napoléoniennes, selon un plan plus libre et plus personnel. Le livre de M. Leflon a paru dans une grande collection d'Histoire de l'Église, qui lui imposait une manière plus didactique et une recherche d'exhaustivité. La valeur de ces deux ouvrages provient de la connaissance complète que les auteurs ont de leur période, de la finesse de leur analyse, de la clarté de leur présentation, sans que le détail alourdisse jamais l'ensemble. On ne saurait trop recommander leur lecture à ceux qui suivent avec un peu d'attention la politique religieuse contemporaine, en remarquant toutefois que le livre de M. Latreille est plus communément accessible que le manuel de M. Leflon. A la suite de ces guides éprouvés, nous voyons, de 1789 à 1876, monter lentement les grandes forces de l'histoire catholique contemporaine. Repérons trois d'entre elles : le laïcisme, le compromis avec le monde nouveau (l'hypothèse), le pouvoir pontifical.

La naissance du laïcisme est complexe, avec des retours en arrière. Deux attitudes d'esprit se recouvrent ou s'opposent. L'une, héritée du XVIIIe siècle, la tendance des despotes éclairés de réduire les Églises, coupées de Rome, à un rôle de police morale dans l'administration de l'État, à côté des autres fonctionnaires politiques : gallicanisme, joséphisme, peu importe le nom. Elle a traversé la Révolution, inspiré la Constitution civile du clergé, les Articles organiques du Concordat, l'Université impériale, se retrouve sous la Restauration et chez Metternich. Elle n'est pas anticléricale, mais méfiante des ordres religieux et de tout ce qui, dans la religion, échappe au contrôle de l'État ou dépasse son rôle de police des âmes. L'autre attitude est l'impiété militante. Celle-ci, plus secrète et n'osant lever le masque qu'à de rares époques de crise : la déchristianisation de Chaumette, les poussées déjà nettement anticléricales des Cent Jours, et qui témoignent du progrès de cet état d'esprit depuis 1793. Le laïcisme de la seconde moitié du XIXe siècle paraît bien issu de la combinaison d'une impiété d'abord honteuse et d'un gallicanisme d'État, plus ancien et mieux avoué.

Le Concordat de 1801, la politique du cardinal Consalvi, l'influence sur le clergé parisien de M. Émeri, marquent l'adoption, par les *politicanti* romains et les prêtres français soucieux de maintenir un culte public, d'un compromis entre l'Église et le

(1) André Latreille. *L'Église catholique et la Révolution française*. 2 vol. Éd. Hachette.

(2) Jean Leflon. *La crise révolutionnaire* (1789-1846). Coll. Fliche et Martin, Éd. Bloud et Gay.

monde nouveau. C'est déjà, sans qu'elle soit encore formulée, la distinction aujourd'hui classique de la thèse et de l'hypothèse. Rome a accepté les nouveaux pouvoirs, et a refusé de se lier aux légitimités renversées, dont, à vrai dire, elle n'avait guère eu à se louer durant le siècle précédent. Cela n'impliquait en aucune manière une adhésion aux principes de la Société civile issue de la Révolution, différence essentielle avec le libéralisme menaisien et la démocratie chrétienne qui en dériva. Simple reconnaissance d'un état de fait, cependant étrange à une société ecclésiastique qui vivait depuis plus de mille ans dans un monde à peu près soumis à ses canons. Elle aurait dû entraîner une certaine indifférence du clergé à la forme du pouvoir. En réalité, il en sera tout autrement, pour des raisons assez complexes et qui remontent à la politique religieuse de la Restauration, à la mainmise des ultras sur un clergé longtemps légitimiste. Le clergé français n'échappera pas à la politisation croissante de la société au XIX[e] et XX[e] siècle, malgré le cardinal Consalvi et M. Émeri.

Enfin, et ce dernier point est mieux connu, le pouvoir pontifical, si réduit à la fin du XVIII[e] siècle, par les prétentions à l'autonomie nationale des églises et des couronnes, sortira de la crise révolutionnaire — le Concordat — de la crise napoléonienne — la Restauration des États pontificaux, un moment incertaine — avec un prestige et une autorité qu'il n'avait pas connus depuis le Moyen Age. Le pape inaugure dès Grégoire XVI, avec Lammenais, la série des interventions, souvent brutales, dans les problèmes de politique religieuse des Églises, intervention dont la dernière en date est la condamnation de l'Action française en 1926.

Le petit livre de M. Henri Rollet (1) se propose de narrer un épisode de notre histoire qui sert justement de préface à l'une de ces pressions des papes modernes sur la politique religieuse nationale; une préface au Ralliement, la tentative d'Albert de Mun en 1885 pour fonder un parti catholique.

Après la mort du comte de Chambord, qui provoqua une baisse du tonus royaliste, Albert de Mun essaya de constituer un parti parlementaire catholique, sur le modèle des partis catholiques belge et allemand. Il voulait placer la défense du catholicisme sur un autre plan que celui du régime. Il ne s'agissait pas d'un Ralliement à la République ; il réservait le droit pour les membres du parti, de conserver leurs fidélités traditionnelles, mais à titre personnel, sans engager la responsabilité de l'Union catholique. Cette tentative échoua devant l'hostilité des parlementaires de droite et du pape Léon XIII. Les parlementaires royalistes redoutaient la division. Mais Léon XIII ne fut-il pas influencé par l'action de Mgr Lavigerie qui prit la tête de l'opposition? Celui-ci craignait, pour un parti confessionnel, même dépolitisé, la direction d'Albert de Mun, légitimiste avoué. Sans doute inclinait-il déjà vers une conversion plus brutale de l'Église de France, qui ne se contenterait pas de placer les intérêts religieux sur un terrain neutre, selon les méthodes de Pie VII ou de M. Émeri en 1801,

(1) Henri Rollet. *Albert de Mun et le Parti catholique*. **Éd. Boivin.**

mais prendrait les aspects plus politiques d'un ralliement au nouveau régime. Le Ralliement fut moins a-politique que l'Union catholique projetée par Albert de Mun : loin de neutraliser l'Église de France, comme c'était sans doute l'intention de Léon XIII, il marquait une nouvelle étape vers la tension des passions politiques dont les condamnations du *Sillon* et de *L'Action française* devaient mesurer la violence, au XXe siècle.

★

Une conclusion s'impose, à cette revue des récentes publications d'histoire religieuse. Les historiens de l'antiquité ou de la primitive Église étudient surtout le culte, la doctrine. Les historiens du catholicisme moderne considèrent plutôt les aspects politiques de l'Église, ses rapports avec l'État. M. Leflon reconnaît la pauvreté de nos informations dans l'histoire de la dévotion et du sentiment religieux : quelques pages menues, en face des gros chapitres consacrés à la politique des papes. En vérité, il y a là une preuve de l'importance prise par la politique dans la vie de l'Église au XIXe siècle. Qui fréquente un peu aujourd'hui les milieux ecclésiastiques connaît leur sensibilité à ce sujet. Ils sont hantés par le souci de leur situation politique, à droite comme à gauche, et cette inquiétude parvient à passionner politiquement les problèmes en apparence les plus neutres : le thomisme est à droite, mais Origène est à gauche. La messe dialoguée sent la démocratie, la défense de l'enseignement libre est devenue un signe de réaction ! Une belle histoire à écrire que celle du progrès de la passion politique dans l'Église de France, de 1789 à nos jours ! Je plains l'invraisemblable auteur qui oserait un tel sujet !

Cependant, il y a tout de même autre chose. Depuis deux siècles, le sentiment religieux a évolué, la dévotion s'est modifiée : c'est une histoire que nous ignorons. Les historiens ont négligé de s'inspirer pour les derniers siècles de la manière de l'abbé Bremond, et c'est regrettable. L'histoire du catholicisme contemporain ne perdrait rien à ne pas oublier qu'elle est aussi une histoire des religions.

PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

LE THÉATRE DANS LE THÉATRE

Il faut être reconnaissant à Jacques Hébertot de nous avoir permis de revoir le *Caligula* d'Albert Camus, comme il faut beaucoup remercier André Barsacq et Jean Vilar d'avoir monté, bien

des années après Georges Pitoëff, l'*Henri IV* de Pirandello. Le vrai, le beau théâtre est trop rare pour que l'on puisse se résigner à voir disparaître, après un certain nombre de représentations, les pièces que nous avons de solides raisons d'aimer.

Avec ces deux pièces, nous voici revenus aux grands thèmes shakespeariens de la folie lucide. Je crois que les grands dramaturges ont toujours compris qu'il fallait peindre au théâtre des hommes qui, dans la réalité, seraient déjà des acteurs — je veux dire, dont les réflexes, les souffrances et le langage représentent en eux-mêmes une rupture avec la vie quotidienne. Cocteau a souvent parlé de ses rencontres avec ceux qu'il appelle « les tragédiens sans théâtre ». Ce sont eux qui doivent surgir sur la scène, rois, empereurs ou bourgeois « en quête d'auteurs ». Hamlet, Macbeth, sur scène, comparent la vie à une scène de théâtre. Ainsi le spectateur, se trouve-t-il pris au piège du théâtre, comme dans une galerie de miroir : le théâtre le renvoie à la vie qui est théâtre, etc... etc... Depuis Shakespeare, c'est Pirandello qui a le mieux compris cela. *Le Théâtre dans le théâtre* étant une vérité esthétique portée à son absolu.

★

Caligula est lui-même avant toute chose un comédien. Non seulement il se donne lui-même en spectacle, mais force les autres à participer à cette tragédie qu'il a décidé d'écrire à la place du destin. Il veut remplacer les dieux dans la mise en scène du monde. Il est le personnage démesuré des dramaturges anglais ou espagnols du XVIe siècle. En lisant Suétone (auquel, on le sait, Camus a emprunté les détails pseudo-historiques, de la vie de Caligula), on s'étonne que ce sujet n'ait tenté aucun élizabéthain. Il est vrai qu'il y a Hamlet, Macbeth. Macbeth surtout. C'est un point de référence pour juger l'histoire d'un homme entièrement conscient. Pour Caligula aussi, la vie est un songe raconté par un idiot... Mais alors que c'est l'ambition qui conduit Macbeth à tuer sans répit et, quelle que soit sa lucidité, à se conformer à son destin sanglant, le héros sanguinaire de Camus a choisi librement le meurtre et l'horreur.

Puisque la vie est absurde, que « les hommes meurent et qu'ils ne sont pas heureux », il faut accepter toutes les conséquences d'une telle proposition. Mieux : les provoquer. Bien sûr, il y a aussi l'absurdité du bien, défendue dans la pièce par Cherea et Scipion. Mais c'est qu'ils ne sont pas aussi profondément blessés que Caligula. S'ils sont capables de comprendre les motifs qui l'induisent à gouverner comme un fou lucide, jamais ils ne parviendront à égaler cette haute douleur, cette toute-puissance donnée en vain à cet empereur de l'absurde, ni cette haine de la médiocrité humaine. La tragédie ne comporte pas de héros bénéfiques.

Caligula possède, lui aussi, sa preuve ontologique : « Je sais que la perfection, la puissance absolue existent, donc je suis parfait, je suis tout puissant. » Sa folie est donc résultante de ce raisonnement analogique. Un courtisan veut-il, selon une expression consacrée, « donner sa vie pour sauver celle de son empereur »?

On la lui prend. Les hommes croient aux dieux, quoiqu'invisibles, dont ils reçoivent pêle-mêle les imprévisibles bienfaits ou leurs malheurs? Caligula sera dieu visible, arbitraire peut-être, mais qui n'envoie ni peste, ni fléau universel ; qui tue comme les dieux, mais infiniment moins.

A l'opposé, comme Albert Camus l'a montré dans la suite de son œuvre, l'homme lucide est celui qui se passe de Dieu et *ne l'envie pas :* c'est Sisyphe heureux. Caligula est donc, pour Camus, une illustration de ses thèses sur l'absurde, au même titre que Don Juan, le comédien ou tel héros de Dostoïevski. Bien que Camus ait écrit son *Caligula* à vingt-cinq ans et qu'il fasse sur cette œuvre de jeunesse beaucoup de réserves, on peut dire qu'il était déjà en possession des thèmes qu'il allait développer par la suite. Le langage lui-même n'a pas changé.

Personnellement, je regrette qu'il n'ait rien sacrifié des détails de la légende selon Suétone. Il a voulu les accumuler pensant ainsi faire mieux comprendre son personnage. Mais c'est l'inverse qui se produit. Ce sont les scènes, les dialogues plus approfondis qui nous permettent de pénétrer dans cette tragédie aux explications multiples.

A cause de cette abondance de détails, de ces variations de tonalité, le style de *Caligula,* sa composition, hésitent entre le style et la composition des pièces élizabéthaines et du théâtre antique. Mais il n'est ni assez baroque, ni assez dépouillé pour que le spectateur suive sans difficultés la courbe brisée d'une émotion qui n'atteint sa plénitude qu'au dernier acte.

C'est Gérard Philipe qui a créé le rôle de Caligula. Rôle écrasant, exigeant du comédien une souplesse et un souffle peu ordinaires. Michel Herbault qui le remplace, possède le souffle et la puissance. Mais il n'est pas doué de ce frémissement intérieur ni de cette ambiguïté adolescente qui nous faisaient si bien comprendre les contradictions, l'hystérie, la douleur du Caligula de Gérard Philipe. Michel Herbault, par sa carrure, la qualité de sa voix, est plutôt Marc-Antoine, Coriolan etc... Il a les défauts des acteurs du théâtre français. Possédant à fond leur métier, sans savoir combien ce métier les limite. On préférerait voir des acteurs moins habiles, mais qui nous imposeraient chaque fois une vision neuve du théâtre.

★

C'est le cas de Jean Vilar dans le rôle d'*Henri IV,* de Pirandello. Il serait injuste de le comparer à Michel Herbault. Jean Vilar a un long passé de comédien, un long passé — puisque nous sommes sur ce chapitre — de rois fous. Qui ne l'a vu, à Avignon, dans le Richard II de Shakespeare, ignore tout de ce chef-d'œuvre. Dans Henri IV, Jean Vilar a donc trouvé un rôle à sa mesure. La pièce de Pirandello, c'est Shakespeare et Strindberg réunis, ses deux auteurs de prédilection.

J'imagine que l'histoire du théâtre a consacré, depuis la créa-

tion en France des Pitoëff, ce chef-d'œuvre du théâtre moderne. L'enthousiasme qui a salué sa reprise au théâtre de l'Atelier — et l'admirable composition de Jean Vilar — prouve bien que le public n'est pas si méprisable qu'on le dit et que tout le monde sait apprécier la grandeur là où elle se trouve.

Pour en revenir, avec Pirandello, à la conception du *Théâtre dans le théâtre*, il faut penser que les écrivains de notre époque n'ont pu — je parle des meilleurs — aborder la création artistique qu'avec le maximum de scepticisme. La musique, la poésie, la peinture, le roman ne durent de subsister et de se développer qu'à la méfiance. Toute grande création devait commencer par la négation de son essence. Ainsi Picasso, Joyce, Strawinsky et ceux qu'ils ont engendrés. Au théâtre, Pirandello est le seul à avoir compris cela. Peut-être y a-t-il aussi chez lui, puisqu'il est venu tard au théâtre, ironie et scepticisme d'homme mûr. Mais il est le seul à avoir su monter de toutes pièces le piège dont je parlais au début, le seul à nous donner une idée neuve de la fatalité — dont la définition se confond avec celle de la tragédie.

Son *Henri IV* est donc un anti-Shakespeare, un anti-Strindberg — dans la mesure où ces deux noms représentent, à mon sens, les pôles du théâtre métaphysique.

Nous savons bien, grâce au théâtre plus qu'à l'histoire, ce qu'est la folie d'un roi. Au XVI^e siècle, on pouvait le montrer devenir fou sous les yeux du spectateur : Hamlet, Macbeth, Lear, Richard II... De nos jours, ces exemples nous paraissent lointains. Et qui oserait écrire une tragédie sur Hitler? Chaplin n'en a fait qu'une comédie. Cependant, la mythomanie, la mégalomanie existent toujours — mais de façon nettement pathologique (1).

Pirandello a donc entrepris de décrire un fou qui se prend pour un de ces rois qu'aurait pu décrire Shakespeare. Comme il n'ignore rien du scepticisme des spectateurs — de l'homme du XX^e siècle — il prend soin de les faire participer à l'action dès le début. Le public — nous-même et notre conscience bornée —, c'est la famille, les amis et les ennemis du fou, qui depuis vingt ans vit comme Henri IV d'Allemagne, venus pour le guérir. Des personnages tristes — en noir, comme dans les « Six personnages » — un médecin aussi pédant que le sont nos psychanalystes, arrivent dans le palais du XI^e siècle pour apporter au dément leur vérité médiocre, leur acceptation de la vie, leur explication rationnelle du passé, de l'accident dont a été victime le pseudo-Henri IV. Après que ces gens normaux et moyens aient revêtu des déguisements qui les gênent, qui ne sont plus ni l'uniforme de médecin psychiatre, ni celui de femme ou d'homme du monde, voici Henri IV. La comédie est terminée. La tragédie commence. Et de quoi parle ce fou? De la folie, des masques, des déguisements qui dissimulent les véritables visages — ou l'absence de visage —, les corps de ces

(1) Il faudrait ici signaler une démission ébauchée entre Georges Duhamel et le professeur Jean Delay sur les limites de la psychologie et de la psycho-pathologie. Freud ne disait-il pas qu'il avait Eschyle pour maître?

hommes et de ces femmes qui, au nom de la vie, ont accepté le mensonge, la trahison, toutes les comédies. Pirandello a retrouvé Shakespeare sans anachronisme. Nous pourrons apprendre par la suite que cet homme qui prend à son compte la vie d'Henri IV d'Allemagne a cessé d'être fou depuis douze ans, qu'il attendait que viennent ses ennemis afin de les désespérer de leur être et se venger d'eux. Peu importe. Ce n'est pas cette supercherie qui compte, ni l'anecdote. Nous ne saurons jamais où commence et où se termine la folie de cet homme. Les abondantes explications passionnées qu'il donne laissent loin les pauvres formules du psychiatre, le bon sens de ceux qui ont accepté de vivre de nos jours, sans avoir essayé de savoir s'ils vivent vraiment. Seul, le faux Henri IV a voulu poser la question. Sa folie était accidentelle, c'est vrai. Mais il est décidé à la prolonger jusqu'à la fin de ses jours, puisqu'un choix en vaut un autre, et qu'il a trouvé un moyen efficace de fuir, en vivant huit cents ans en arrière.

J'ai nommé Shakespeare et Strindberg. C'est placer Pirandello sous le signe du Nord. Mais je ne crois pas que ce soit par hasard qu'il ait choisi un roi allemand du haut moyen âge... Au théâtre de l'Atelier, les acteurs accentuent peut-être cette rigidité, cette tension intérieure. Mais devant une interprétation aussi rigoureuse, on ne peut les en blâmer. Germaine Montero, Pierre Asso, J.-P. Moulinot donnent la réplique à Jean Vilar avec la justesse de ton qui convient. La mise en scène d'André Barsacq — quoiqu'un peu confuse dans la scène tragique de la fin — est de la qualité de toutes celles que nous connaissons de lui. Seuls, les décors et les costumes de Léon Gischia n'ont ni l'originalité ni l'éclat auquel il nous avait habitués à Avignon.

Mais toutes ces qualités qui font de l'*Henri IV* de Pirandello le meilleur spectacle que l'on puisse voir en ce moment (1), ne sont rien auprès de l'interprétation de Jean Vilar. Jamais il ne fut aussi grand acteur. Acteur est peu dire. Il est la folie et l'intelligence, la torture de l'âme et la violence. Grâce à lui, ce n'est pas seulement son déguisement, sa folie qui ont fait roi cet homme hors de la vie, mais sa stature, ses gestes, le regard dont il effraie ceux qui sont venus pour l'ôter à son illumination désespérée. C'est Richard II, roi de sa douleur ; c'est Hamlet échappé à la mort...

Auprès de Jean Vilar, les autres acteurs ne sont que des comparses, tels que les a voulus Pirandello. Du commencement à la fin de la pièce, Jean Vilar âpre, tendu et violent, nous livre peu à peu les clés de ce personnage contradictoire, mieux qu'aucun acteur, fût-il génial, ne le fit jamais.

Mais c'est en cela que consiste le génie au théâtre : nous faire oublier le théâtre, pour nous confronter avec la grandeur.

GUY DUMUR.

(1) Cette excellence n'a pas été reconnue par la plupart des critiques. Toute pensée exprimée un peu fortement au théâtre les gêne. Ils crient à la facilité, prêts à béer d'admiration au premier vaudeville venu.

LE CINÉMA

VIVENT LES ACTEURS...
ET QUELQUES METTEURS EN SCÈNE

Vivent les acteurs ! Nous leur devons trop souvent nos meilleurs plaisirs, pour ne pas leur dire une fois notre reconnaissance. La critique, qui s'attache moins à rendre compte de l'actualité cinématographique qu'à tracer le chemin d'un cinéma futur, et peut-être même chimérique (voulez-vous des noms? Alexandre Astruc, Claude Mauriac, Claude Elsen), s'acharne à installer les metteurs en scène dans leurs prérogatives souveraines. Cette critique — idéalement — a raison. Mais, pour aujourd'hui, nous en sommes encore à l'âge du comédien. Quoiqu'il en ait, le metteur en scène est condamné à la modestie : il apporte une garantie au film, mais ce n'est pas pour lui, pas même à cause de son nom, que le public se déplace. On demande à son libraire un roman de Marcel Aymé, ou de Simenon, ou de Jacques Perret ; rares sont les spectateurs qui ne manqueront pas d'aller voir *Justice est faite* parce que le film est de Cayatte ou *La Ronde* parce qu'il est de Max Ophüls, ou *Stromboli* parce qu'il est de Rosselini. Réjouissez-vous-en ou déplorez-le : c'est ainsi.

★

Je n'ai pas en tête de permettre au metteur en scène de tirer son épingle du jeu. Je souhaite au contraire qu'il marque de sa griffe toutes ses œuvres, toute son œuvre, chacune de ses images et chacun de ses plans. Les plus grands le font, depuis que le cinéma existe. Je veux seulement qu'on parle un peu plus équitablement des acteurs, et de leur rôle, qu'on ne fait. *Vulcano*, film sans scénariste et sans metteur en scène, est là pour nous prouver tout ce qu'une prodigieuse tragédienne peut encore sauver, seule, abandonnée en face d'une camera stupide. A l'opposé, *Orphée* est là pour nous prouver que les grands et rigoureux desseins d'un écrivain de cinéma peuvent être compromis par des comédiens qui ne tiennent pas toujours leur meilleure forme ou sont embarrassés par leurs personnages. Ces deux films, par là exemplaires, nous rappellent l'étendue de la responsabilité de l'acteur. J'oubliais *La Vie commence demain* de Nicole Védrés, ridicule autant par ses prétentions messianiques que par les très mauvais acteurs qu'il emploie, de Jean-Pierre Aumont à Jean-Paul Sartre.

Justice est faite mérite le succès qu'il rencontre. C'est un film habile qui sait se faire prendre pour un grand film. Quiconque a-t-il, dans des circonstances données, droit de vie et de mort sur

un homme condamné par la maladie (voilà posé le problème de l'euthanasie) et sur une femme accusée d'homicide (c'est le problème de la Cour d'assises)? Spaak et Cayatte ne se moquent pas de leur public, comme on en voit. On a dénoncé leur discrète tricherie : elle consiste à ridiculiser ceux des jurés qui, opposés à l'euthanasie, voteront la mort de l'inculpée et à éclairer avec amitié ceux qui, opposés à cette mort, sont partisans d'achever les malades perdus. En réalité, ce grave débat sert de prétexte à une suite de sketches qui permettent à Cayatte de diriger, comme un fil plus frivole permet à Max Ophüls, d'entraîner des comédiens adroits. Ces numéros exigent un livret bien agencé et une mise en scène qui ne laisse place à aucune improvisation, ce qui est le cas du film de Cayatte et de celui de Max Ophüls. Mais, sans donner à ce mot un sens péjoratif, l'artifice de ces procédés s'accommode sans doute mieux de réminiscences viennoises que du climat de la Cour d'assises.

★

La qualité, ou plutôt la manière du dialogue de *Justice est faite* nous conduit à examiner une des raisons pour lesquelles O'Brady vient de vouer, drôlement, férocement, le cinéma à la damnation. C'est un dialogue de Charles Spaak, dialoguiste réputé et qui compte plus d'un succès. Les répliques sont précises, vives, brillantes ; presque toutes les scènes tombent sur un mot ; mais on finit par admirer que le hasard ait réuni des jurés aussi bien doués pour la parole. Il existe déjà une rhétorique de cinéma.

C'est ainsi que *Dieu a besoin des hommes* souffre peut-être de la belle expérience et de l'absence de conviction de notre meilleure équipe de « double » : Radiguet n'eût pas écrit *le Diable au corps* et *le Recteur de l'Ile de Sein* (je ne considère pas la différence de classe de ces deux œuvres : seulement leur esprit différent) mais Aurenche et Bost passent de l'une à l'autre, métier oblige. Ils avaient traité la première avec une autorité magistrale mais ne purent contribuer à l'adaptation cinématographique de la seconde que du bout des doigts, du bout des lèvres. L'histoire d'un marin-pêcheur de l'île de Sein, recteur malgré lui, est-ce qu'ils y crurent? Cet acteur se trompe, qui estime que pour jouer une scène d'ivresse, il faut s'enivrer avant d'entrer sur le plateau. Mais il faut *croire*, la tête froide, qu'on joue une scène d'ivresse. Nous ne demandions pas à Aurenche et Bost de s'enivrer de foi, mais, avec plus de sérieux, de s'identifier par l'imagination à leurs personnages bretons. Delannoy, vint au secours de leur indifférence.

★

Depuis *La Symphonie pastorale*, il montre une prédilection pour les conflits du péché et de la grâce. Il entretient une correspondance avec Graham Greene ; il a aimé *Moïra;* il eût porté le *Journal d'un*

curé de campagne à l'écran, si Bresson ne l'avait devancé. Il dit ce qu'il a à dire avec force et entêtement. L'autre soir, André Gide assistait à la projection de *Dieu a besoin des hommes*. Il paraissait attentif aux aspérités et aux étrangetés d'un film, qui heurtait son athéisme normand, (mais il était non moins pressé de s'entretenir de Maurice Sachs avec Pierre Fresnay). Savait-il jusqu'à quel point Delannoy avait joué la difficulté? Cuverville est bien loin du ras de Sein. La Bretagne est beaucoup trop « pittoresque » pour n'être pas anticinématographique : surtout cette Bretagne, pieuse et pilleuse d'épaves. Il fallait simplifier et dégager les grandes lignes sobres d'un drame qui culmine quand un marin de l'île se pend par peur de la gendarmerie, et que l'illégitime recteur, penché sur le visage de ce mort, lui accorde une absolution qu'il n'avait pas le pouvoir de lui donner. Les images de la procession qui, aux accents d'un chant funèbre inoubliable, accompagne jusqu'à l'océan la dépouille du suicidé nous assurent que Jean Delannoy aime les grands sujets et les aborde de face.

Décidé à cause de Magnani, puis, en bloc, de Valentine Tessier. Balpétré, Roquevert, Bussières, Grenier, Fernand Gravey, Danielle Darrieux... à parler du seul comédien, j'ai, en chemin été contraint de rendre au metteur en scène ce qui est au metteur en scène. *Dimanche d'août* ne permet pas de contester, dès qu'il la conquiert, l'autonomie de ce dernier. Luciano Emmer, connu pour ses images vivantes des peintures de Jérôme Bosch et des fresques de Giotto, se promène sur une plage avec la même indépendance que dans les salles d'un musée. Il voit, il note, il dessine : ce sont ses carnets, dans un apparent désordre. Il nous est très agréable de prendre à l'Avenue un billet pour Rome, mais on suivrait Emmer où bon lui semblerait. Un grand écrivain, peu importe l'histoire qu'il raconte, nous n'écoutons que sa voix, nous ne le lâchons plus, le plus modeste détail, mis en place par lui, devient prodigieux. Ce n'est pas Versailles qui nous intéresse dans Saint-Simon, et si Retz nous les commentait, nous croirions nous intéresser aux misères du Palais-Bourbon. Emmer fait vite, et avec tact, apparaître les ridicules des silhouettes que sa camera semble chiper au vol. Mais avec la même autorité, il devient grave et cruel. L'orphelinat et l'abattoir lui servent à approfondir, à creuser, à noircir son décor. Le hasard me faisait lire le même jour où j'admirais le ton, le style d'Emmer, des nouvelles de Pirandello (1). Ils sont, Emmer et Pirandello, de la même famille qui griffe, non sans nonchalance, la réalité. Je m'attristais, plus haut, de la rhétorique cinématographique. Ici, son absence est remarquable. Rien, non plus, de cette prétention qui séparait souvent, et parfois gâchait les œuvres les plus fortes de l'école italienne. A cause des capitaux qu'il engage et des publics qu'il appelle à lui, le cinéma est une arme *lourde*. Qui ne s'est jamais désespéré de sa lourdeur? Emmer lui rappelle qu'il est capable d'avoir l'air cavalier. *Dimanche d'août* est un exercice de haute école, exécuté sans effort apparent.

(1) *Quand j'étais fou*. Éditions mondiales.

★

Au bout de cette promenade, je ne parlerai que pour mémoire, que pour conclure, des *Lumières de la ville*. La critique a accueilli ce film vieux de vingt ans comme un film neuf : c'est un film neuf. Pas une ride. Charlie Charlin, réalisateur, et Charlot, comédien, sont à ce point complices, qu'ils nous placent en présence de ce cas, très rare au cinéma : l'*artiste par lui-même*. Par le détour du metteur en scène, j'ai retrouvé le comédien.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

FAUT-IL UNE POLITIQUE DES FESTIVALS ?

Trop de festivals de musique ! entend-on grogner avec un haussement d'épaules. Mais qu'est-ce que cela veut dire « trop »?

Voyons d'abord des chiffres. Du 5 mai au 17 septembre, il y a eu, en France, 18 festivals de musique. Pour autant que cette énumération puisse paraître fastidieuse, il ne me semble pas inutile de rappeler les noms des villes ayant accompli cet effort. Ce sont Bordeaux, Strasbourg, Toulouse, Nîmes, Prades, Royaumont, Sceaux, Versailles, Clamart, Lyon, Aix-en-Provence, Orange, Paris I (Nuits musicales), Paris II (Saison musicale d'été), Vichy, Menton, Biarritz, Besançon. Plus de 275 concerts, récitals, représentations d'opéra, spectacles de ballets. Plus de 700 participations de solistes. Plus de 50 orchestres fournis par les grandes associations symphoniques de Paris, de province ou de l'étranger. Plus de 80 ensembles, chœurs, troupes de danse, trios, quatuors, quintettes, orchestre de chambre...

Voici, semble-t-il, des chiffres qui, *a priori*, constituent la meilleure excuse — s'il en faut une — à cette floraison évidemment exubérante de festivals. Sans doute la statistique, ou plutôt son interprétation, n'est-elle pas une science exacte. Mais enfin de tels chiffres, répartis sur les cent trente-cinq jours qu'a compté la saison des festivals, paraît montrer que la France possède une assez jolie vitalité musicale, et que l'offre n'excède pas la demande, car il n'est pas une seule de ces organisations qui n'ait provoqué une affluence du public sensiblement plus élevée qu'une honnête moyenne. Et c'est là déjà un premier motif de se réjouir. « Les Français sont-ils musiciens? » se demande Bernard Gavoty en

tête de l'ouvrage qu'il vient de publier récemment (1). Et après examen, il se répond à lui-même : « Un peu moins qu'ils ne pourraient l'être, beaucoup plus qu'ils ne le pensent, » répondant ainsi du même coup aux grincheux qui condamnent la multiplication des festivals.

Le second motif de se réjouir, il ne faut pas aller le chercher dans des spéculations bien compliquées : tout ce travail qui s'est offert comme une manne céleste à plusieurs centaines d'artistes pendant une période de morte-saison assez difficile à passer d'ordinaire, et qui, abstraction faite de ce point de vue prosaïquement quotidien, a permis à beaucoup d'entre eux de se faire connaître d'un plus large public, de s'améliorer en travaillant dans des ambiances nouvelles, sous la direction de chefs souvent nouveaux pour eux, de connaître des ouvrages nouveaux ou peu fréquentés, bref de sortir d'une routine toujours redoutable dans un métier nécessitant une ferveur à chaque instant renouvelée. Trop de festivals? Sûrement pas, donc, du point de vue des artistes.

Du point de vue du public, peut-être? Mais pas davantage, semble-t-il. Sans entrer à nouveau dans les chiffres, il est indiscutable qu'aucun de ces festivals n'a souffert. dans son ensemble, d'une désaffection caractérisée. Sans doute y a-t-il bien eu quelques salles à moitié pleines, comme partout et toujours, mais je n'en ai guère vu d'à moitié vides — la nuance existe... La demande a réellement équilibré l'offre. Elle l'a quelquefois dépassée; et quelques imprévoyants sont restés sur des marches d'escalier, sinon à la porte.

Trop de festivals parce que trop de déficits? Le côté sordide de la question a évidemment son importance. Mais a-t-il un véritable intérêt si l'on pense que les déficits souvent considérables de ces organisations ne concernent que pour une part extrêmement minime les deniers de l'État, et que les initiatives privées n'ont de comptes à rendre à personne sur le plan de la somptuosité artistique — sans insister sur le fait que l'État, précisément, y trouve prétexte à percevoir les taxes que l'on sait. On ne peut donc condamner les festivals de musique en raison de cette somptuosité d'organisation : la propagande en faveur de notre vie musicale — élément de notre standing national — justifie absolument des sacrifices matériels de cette envergure, surtout en un temps où les Français pensent avoir des raisons de douter d'eux-mêmes, et à une époque de l'année qui voit défiler dans notre pays quelques centaines de milliers d'étrangers qui ne sont dépourvus ni de connaissances ni d'exigences.

Alors on vient nous dire : tous ces festivals se font concurrence, se nuisent les uns aux autres, et il serait bon qu'une autorité supérieure en contrôlât et en coordonnât l'ensemble. Erreur d'observation, et erreur, plus grave encore, de prévision. Car il est évidemment inexact que les festivals puissent actuellement, et dans l'état présent de leurs conceptions particulières, se faire le moindre tort réciproque. De par sa situation géographique, son cadre architec-

(1) Éd. du Conquistador.

tural, son décor naturel, le choix de sa date, de ses programmes et de ses artistes, chacun d'eux a su s'attacher une clientèle qui n'est nullement fortuite, pas plus qu'elle n'est interchangeable. Il est en effet constaté qu'exception faite des spécialistes ou d'un petit noyau de gens favorisés par la fortune, le snobisme ou l'enthousiasme, ce n'est pas le même mélomane anglais, belge, suédois, américain, danois, palestinien, luxembourgeois, indien ou français qui va entendre *la Passion* à Strasbourg et *Don Giovanni* à Aix-en-Provence, Casals à Prades et Kempff à Besançon, une première audition de Strawinsky à Biarritz et une première audition de Richard Strauss à Vichy, de la musique ancienne à Menton ou Royaumont et à Versailles ou Sceaux, la même symphonie de Beethoven à Toulouse et à Lyon...

Et il est aussi évidemment inexact qu'une autorité supérieure de contrôle et de coordination y puisse intervenir favorablement, autorité étatique ou autre, pour imposer sa volonté comme d'aucuns le voudraient. Les gens qui organisent des festivals défendent plus que quiconque le principe « Charbonnier est maître chez soi ». Le contraire serait d'ailleurs à redouter, l'initiative privée — pour capricieuse que puisse être sa démarche — ayant toujours, en ce domaine, des résultats infiniment supérieurs en qualité à tous les dirigismes possibles, lesquels s'accompagnent immanquablement du copinage et du combinage les plus stériles sur le plan artistique.

Sans doute les grincheux objecteront-ils alors que les mobiles animant ces initiatives privées ne sont pas toujours fondés sur un désintéressement total, ni un amour des arts parfaitement gratuit, que certaines de ces organisations sont à base de vanité individuelle, partisane ou municipale ; ou bien trahissent le souci de faire rougeoyer une boutonnière un peu pâlotte, ou de réemployer des bénéfices lourdement imposables à l'état brut, de favoriser le tourisme régional et le commerce local ; ou encore témoignent tout simplement du besoin bien humain de faire mieux que le voisin, histoire de l'agacer... Sans doute ! Mais alors, vivent la vanité, la politique, la Légion d'honneur et le baccara ! Les chiffres sont là !

Trop de festivals? Mais non ! Il n'y a pas de principe ni de critérium en la matière. Les inviables mourront d'eux-mêmes quand la qualité viendra à leur faire défaut. C'est la politique de la qualité seule qui doit être appliquée ici. Et c'est ce qui semble d'ailleurs avoir été le souci de chacun de ces 18 festivals 1950.

Qualité de l'effort réalisé, dans l'ensemble, par tous? Incontestablement. Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter au détail du choix des interprètes, non plus qu'au jugement de leurs exécutions. Ce qui est plus significatif, c'est le souci qui a présidé à la composition des programmes et à l'orientation qui leur a été donnée. En ce sens on peut souligner trois préoccupations principales : effort sur la musique de chambre, effort sur la musique ancienne, effort — moins soutenu d'ailleurs — sur la musique contemporaine.

La musique de chambre, qui jouit, dans le fond du cœur de beaucoup de gens, d'une réputation d'ennui solidement établie,

a été illustrée d'une façon assez brillante. On a tout de même montré que l'on pouvait sortir des chemins sublimes, certes, mais bien battus, des quatuors de Mozart, de Beethoven, ou des *Brandebourgeois* de Bach. Strasbourg et Prades nous ont offert certaines sonates, suites et *partite* de Bach que l'on n'entend pas souvent, *l'Offrande musicale* aussi, sans parler des extraordinaires *Variations Goldberg* de Besançon ; des œuvres mal connues de Teleman, Graün, Haendel, Monteverdi, Vivaldi, Purcell, Couperin, Marin Marais à Menton, ou dans le cadre des « Musiques oubliées » de Marc Pincherle à Aix-en-Provence et à Lyon ; des auditions de musique anglaise, espagnole, allemande, hongroise et française à Royaumont, Sceaux ou Versailles ; voilà qui témoigne d'un effort inaccoutumé pour la musique de chambre. Et du même coup cette énumération reflète un effort tout identique, et aussi louable, pour la musique ancienne qui se trouve trop souvent sacrifiée au profit de la splendide et séduisante musique romantique.

Quant à l'effort en faveur de la musique contemporaine, il a été tempéré, mais il a été. Le mérite en revient surtout à Aix-en-Provence avec deux grandes premières auditions de Messiaen et de Poulenc, et des œuvres de Bartok, Auric, Lesur ; à Bordeaux avec une création d'importance, l'opéra de Françaix, et des œuvres de Bartok, Schmitt, Honegger ; à Toulouse avec son hommage à Strauss, et des œuvres de Poulenc, Falla, Hindemith, Strawinsky, Prokofieff, Messiaen ; à Royaumont avec des premières auditions de Barraud, Honegger, Jolivet, et des œuvres de Martinon et de Bartok ; à Biarritz avec trois grandes exécutions d'importantes œuvres de Falla, Strawinsky et Poulenc ; à Besançon enfin avec le *Requiem* de Duruflé, et des œuvres d'Auric, Prokofieff, Strauss, Bartok.

Effort également dans le domaine de la musique lyrique à Aix d'abord et surtout, puis à Bordeaux et Besançon.

Mais si tout cela est louable, tout cela est aussi améliorable. Sans doute n'est-il pas possible de demander aux organisations de festivals de n'afficher que des œuvres d'exception et de négliger les chefs-d'œuvre commerciaux tels que *V^e^ symphonie* et autres *Symphonie fantastique* qui sont d'un si bon rapport. Un festival devant par définition être quelque chose d'exceptionnel et sortant de la routine, tant par l'exécution que par le choix des programmes (la question des interprètes n'est d'ailleurs pas en cause cette année où, partout, on a pu constater une très haute qualité), il serait donc souhaitable pour l'avenir, que toutes ces organisations, si elles veulent continuer de mériter le titre qu'elles se sont données de *festival international*, fassent dans l'ensemble un effort d'imagination pour choisir dans le répertoire classique ou romantique des ouvrages injustement oubliés, ordinairement négligés, ou pratiquement impossibles, à monter en temps normal (cette observation n'est opposable ni à Strasbourg, ni à Aix qui ont accompli dans ce sens des réalisations considérables). La tentation est grande sans doute d'adopter la solution facile qui consiste à faire venir un orchestre de Paris avec son répertoire dominical (souvent bien fatigué d'ailleurs), ou une troupe de ballet ou d'opéra

avec les ouvrages non moins fatigués qu'elle pratique à longueur d'année. Faire du neuf avec du vieux devrait donc être leur premier souci.

Ensuite, mettre davantage l'accent sur la musique de notre temps, ne pas se cantonner dans les mêmes chefs-d'œuvre consacrés. Là aussi il y a d'injustes oublis : qui a affiché cette année une grande œuvre symphonique de Florent Schmitt, pour ne citer que le premier nom qui vient à l'esprit?

Enfin, provoquer la composition de partitions nouvelles : les sommes considérables qui sont prévues aux budgets de ces festivals permettent de supposer que de telles commandes ne seraient pas exorbitantes, et permettraient ainsi à ces organisations de participer très effectivement à notre vie musicale. Elles sont même probablement les seules à pouvoir le faire, à côté de la Radio et de ses deux orchestres qui, il ne faut pas l'oublier, apportent à différents festivals un appui artistique d'un grand poids.

En somme, à ce bilan on pourrait apporter une conclusion parallèle à celle que Bernard Gavoty donnait à son enquête sur la musicalité française en général : la saison des festivals a été beaucoup plus satisfaisante que nombre de gens ne le croient et ne le disent ; mais, étant donné les moyens dont on dispose, tout cela doit être amélioré sur beaucoup de points si l'on veut que ces entreprises soient ce qu'elles doivent être sur le plan artistique international et même national.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

SOUS LE SIGNE DE LA CONTRADICTION

C'est une maladie chronique de notre temps que sa manie de prendre le pouls de la jeunesse et de lui demander ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, où elle va, ce qu'elle pense. Argan et Diafoirus, tout ensemble, sacrifions aussi à cette fièvre de diagnostic et essayons de discerner les horizons vers lesquels marchent les jeunes peintres d'aujourd'hui. Deux manifestations, aussi bien, nous y convient : le Salon des Tuileries à la galerie Charpentier, d'une part, l'exposition des Mains éblouies à la galerie Maeght, de l'autre.

★

Pleins d'audace, débordants d'énergie, d'ambition et de confiance, les « jeunes peintres de tradition française » de 1941 avaient

remis notre art sur les rails de l'aventure, qu'il avait quittés au lendemain de la guerre de 1914 pour les voies de garage du néo-réalisme et du surréalisme.

Alors une équipe d'élite avait tenté de dépasser le fauvisme et le cubisme, en réalisant la synthèse de la couleur de l'un et de la forme de l'autre, et de concilier peinture pure et expression, en faisant humain et plastique, grâce à un art figuratif dont la puissance d'émotion poétique égalât l'authenticité picturale. Mais il est bien évident que l'équilibre ainsi trouvé entre des tendances contraires, peut-être contradictoires, ne pouvait être que précaire. Sans chercher comment ceux-là mêmes le rompirent, qui l'avaient réalisé, et sur quelles routes divergentes ont cheminé depuis les Pignon, les Gischia, les Estève, les Bazaine et les Manessier, constatons seulement que leurs benjamins-ès-carrières picturales se sont inscrits en faux contre eux, ont refusé cet art de conciliation et de synthèse, et marché d'un pas décidé, qui vers un expressionnisme plus humain que plastique, et qui vers une abstraction plus férue de pureté que soucieuse de trouver l'audience du public.

Salués par les *Tu Marcellus eris* d'une nouvelle équipe de critiques, pressés de découvrir, eux aussi, leurs grands maîtres; fêtés par le commerce qui flairait dans leurs œuvres une marchandise de placement aisé, même en un temps de crise; favoris d'un public que leur production tranquillisait et délivrait de son complexe, en lui faisant croire qu'enfin il comprenait et aimait l'art moderne; les premiers ont avec une rapidité stupéfiante conquis droit de cité et place de choix dans les salons. A celui des Tuileries règnent ainsi cette année les vedettes les plus achalandées de ce néo-expressionnisme, Bernard Buffet, André Minaux et Rebeyrolle, à qu'il faut adjoindre un peintre plus âgé, mais qui se rapproche d'eux sur le plan artistique, Bernard Lorjou. Refus de la couleur éclatante — cette couleur qui même après les impressionnistes, Van Gogh, les Fauves et l'Orphisme cause encore aux yeux de la foule une brûlure intolérable; goût corollaire des tons les plus neutres, je dirai même (ô Carrière !) d'un chromatisme décoloré; recours à un dessin évident, insistant, qui doit bien quelque chose à celui de Gruber; refus du grand principe du tableau surface plane que Nabis, Fauves et Cubistes n'avaient pas encore réussi à faire admettre à l'homme de la rue; retour à une perspective plus ou moins respectée, soit par maladresse, soit par désir de paraître à la page; pratique systématique (on est moderne, que diable !) de déformations plus subjectives qu'objectives, pour reprendre la terminologie commode de Gauguin, et voulues moins pour se plier aux exigences de l'œuvre à faire que pour produire un effet brutal, pincer les nerfs, chatouiller le bas ventre d'une foule à qui, mon Dieu ! pareilles pratiques ne déplaisent pas; culte enfin du sujet et croyance illusoire que des thèmes nouveaux peuvent renouveler à eux seuls un art, et que l'on est d'avant-garde quand on s'octroie la facile licence de montrer ce que les autres n'avaient pas montré — celle, par exemple, de se représenter assis sur un siège de W. C.; gigantisme, pessimisme, sentimentalité; tels furent les premiers moyens par lesquels ces jeunes

néo-expressionnistes se poussèrent à l'avant de la scène picturale et captèrent l'attention des spectateurs toujours disposés à prendre le change. D'extérieures audaces, des effets de mélodrames ou de romans feuilletons picturaux cachèrent, quelques années durant, une pauvreté plastique à ce point évidente que les aveugles volontaires eux-mêmes ne peuvent plus se la dissimuler et que les thuriféraires les plus entêtés du plus choyé de ces faux monnayeurs plastiques en sont contraints à confesser qu'il est en train de perdre de la vitesse et qu'il faisait mieux autrefois... Sans doute la séduction cesse-t-elle d'opérer de ces ténors réalistes de romances noires. L'actuel Salon des Tuileries, en tout cas, qui consacre leur triomphe, pourrait bien annoncer leur déconfiture : *accipio omen.*

★

En opposition complète avec ces jeunes vedettes, d'autres jeunes artistes se sont dirigés, résolument, vers la non-figuration, sur les pas de peintres comme Hartung, Schneider, Dewasme, Deyrolle, de Staël. Ce sont certains des représentants de cette jeunesse éprise d'abstraction qui exposent présentement à la galerie Maeght. Très différents les uns des autres par l'art comme par le talent, il me semble que, parmi eux, se détachent particulièrement, dans cette manifestation des Mains éblouies, les Français Jean Signovert, Pierre Humbert, et Huguette Bertrand et les Espagnols Palazuelo et Chillida. Quelques qualités d'invention, de graphisme, de rythme, de couleur, que l'on puisse justement trouver à la composition d'Arnal, à l'excellent ensemble, si prometteur, de Bernard Dufour, à la gouache de Bernard Quentin, j'ai été plus sensible au charme un peu menu pourtant, un peu mineur, des paysages d'Huguette Bertrand. Un goût parfait — un goût féminin — beaucoup de délicatesse, un sens de l'atmosphère et de la vie, qui élargissent heureusement ses horizons abstraits, me semblent définir les œuvres de cette artiste, dont le défaut est une certaine facilité, une absence d'ampleur et de dynamisme, je ne sais quoi de papillotant, de sautillant, d'un peu mince. Humbert, lui, ne semble pécher par gourmandise, par amour indiscret d'une facture coquette, d'une pâte fouettée — qui n'est pas, du reste, sans saveur. Il me paraît valoir, en revanche, par un sens très fin de la nuance, de la modulation, des passages, par le raffinement de son chromatisme, la mesure de ses mesures et le tempo de ses rythmes, sa réticence et sa pureté. Tout autre, Signovert est enclin à l'austérité, dont les toiles sont d'autant meilleures qu'elles sont plus sévères de dessin et de chromatisme. A sa composition horizontale je préfère beaucoup celle qui est en hauteur et où dominent lignes droites et noirs profonds ; c'est vraiment là une réussite, où l'artiste donne l'impression qu'il a exactement réalisé l'œuvre qu'il voulait obtenir, grâce à sa discipline, sa probité et sa conscience. Mais ce Janséniste est un Sybarite en comparaison de Pablo Palazuelo, Juan Gris de l'abstraction, dont les ouvrages tendus sont pleins au point d'être presque crispés. Qu'il accorde des laques en une symphonie chaude ; qu'il assemble des tons

clairs, d'une transparence fraîche et qui frémit ; que, plus grave encore, il joue avec des marrons et des bistres ; la couleur, disposée, ici, par couches minces, et, là, incorporée à une pâte plus nourrie, possède toujours une belle dureté et une profonde résonance, qui atteignent leur paroxysme dans les toiles construites selon les directions divergentes et comme écartelées à force de tension. L'exécution soigneuse à l'extrême, scrupuleuse même, ne laisse pas d'ajouter à l'impression de densité procurée par cet art — que son fier ascétisme n'empêche pas d'émettre un charme étrangement prenant : on pense à Avila si fermée et si rayonnante parmi ses plateaux dépouillés.

Terre de peintres, l'Espagne ne l'est guère de sculpteurs. Raison de plus pour remarquer avec étonnement et satisfaction l'aurore de Chillida, dont le *Torse* évoque certains maîtres grecs du VII[e] : une forme grande et une, très nuancée cependant ; des profils précis et des plans rigoureux ; une étrange puissance qui en arrive à envoûter, bien que l'œuvre demeure rigoureusement plastique, autant de qualités qui permettent de fonder de grands espoirs sur cet artiste, dont l'exemple prouve que l'abstraction possède une force à ce point irrésistible qu'elle est capable de convaincre jusqu'aux jeunes sculpteurs espagnols de l'École de Paris.

*

Face abstraite et face expressionniste ; visage un peu fermé et visage grimaçant ; c'est sous cet aspect de Janus Bifrons que me paraît se présenter l'art de la plus récente École de Paris. Celui de celle de demain obéira-t-il aux « Suivez-moi, jeune homme, » que l'œil aguichant et vulgaire de l'une de ces figures lui jette de sa voix muette? Se laissera-t-il au contraire fasciner par les feux glacés de l'abstraction? Ira-t-il, inventif, vers d'autres directions? Le prévoie qui voudra. Je me garderai, pour moi, de jouer au prophète. J'aurais trop peur que l'avenir ne me démente.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

A GRANDS TRAITS

Le cerveau en feu.

Les étés appartiennent à la musique... Mêlée au bruissement des ombrages et des fontaines, elle finit par se confondre si bien avec les voix de la nature, qu'elle donne aux auditeurs qui

prennent tout simplement des vacances, l'impression d'aimer Mozart.

La rentrée par contre, et l'automne, sont tout entiers voués à la peinture, aux Salons, aux expositions. Et celle qui fut commandée par le Congrès de Psychiatrie, m'amène à constater que les plus beaux dessins de fous que j'aie jamais vus étaient signés : Victor Hugo.

Je ne prétends pas apporter de l'eau à la rivière ni des rayons au soleil. Par soleil et par rivière j'entends bien entendu, la psychiatrie. Mais je constate que tout n'a pas été dit sur le sujet. Toutefois, si l'augure estime prudent de se taire, il est permis je pense au profane de parler. Pour ma part j'avoue, que depuis bien longtemps, j'assigne non pas aux dessins de fous, mais à ceux des soi-disant sains d'esprit, la possibilité de renseigner sur les mécanismes ingénieux et cachés d'un cerveau. Si je ne nommais que Victor Hugo, on pourrait cependant penser que je nourris contre notre poète officiel, un grief, ce qui serait une erreur, et, une erreur d'autant plus grave que c'est précisément son expression linéaire qui me fait le nommer poète, et, par manière de conséquence, le saluer très bas.

La part nécessaire de folie qui permet à tout être humain d'établir sa supériorité sur l'animal (et à force de nous vouloir guérir de cette folie, les psychiatres s'associent avec les gouvernements pour nous métamorphoser en troupeaux) Victor Hugo la posséda à un degré quasi sublime mais ne fut pas le seul à détenir ce rameau d'or. Piranèse l'avait précédé, et Fussli, et Blake, et depuis, il y eut ce personnage étrange, mal connu, que j'entrevis dans ma petite enfance, trop brièvement hélas, et qui avait nom : Mérovack, dit : L'Homme des Cathédrales. Chacun de ces peintres, de ces dessinateurs professionnels ou occasionnels a franchi l'indiscernable frontière, le point mystérieux qui sert de tremplin à la raison pour bondir dans l'obsession. Les escaliers et les spirales de Piranèse ; les cavernes et les serpents de Blake, les étirements de Fussli, les tours et les taches d'encre de Victor Hugo ; les géométries arachnéennes et les mystiques échafaudages de Mérovack, surpassent de cent coudées la peinture minutieuse, appliquée, et raisonnablement divagante du fou qualifié. Je dis : raisonnablement, parce que, pour s'exprimer, le fou s'appuie sur la raison, alors que le raisonnable s'abandonne sans réserve et sans frein à sa folie et ne craint aucune intervention médicale, qu'il s'agisse d'une consultation ou d'une douche.

D'autre part, parmi les personnes qui dans la société choisissent, laborieusement parfois, de passer pour folles, et enrichissent ainsi de taches colorées, d'arabesques fantasques et d'éclaboussures lumineuses la tapisserie par trop monotone des jours, j'ai observé lorsqu'elles dessinaient, une propension alarmante à l'équilibre, à la symétrie, au trait bien tiré, bien sage, à une perfection de bon élève généralement refusée aux artistes purs, sauf quand ils se nomment M. Ingres, et qui livre le secret de ces natures savamment simulatrices qui pour se consoler d'être elles-mêmes, attachent des ailes de papillon à leur dos de notaire.

Oui, la révélation des complexes profonds par le dessin et la peinture pose plus de problèmes que n'en peut résoudre le corps médical constitué et tous les congrès psychiatriques du monde, et propose, entre les asiles et la liberté, un chassé-croisé qui dépasse de beaucoup les classiques figures du quadrille des Lanciers. Aussi bien gardons nous de résoudre tous les problèmes, ne serait-ce que pour ne pas faire chanceler davantage sur ses bases, un univers qui n'a déjà que trop de peine à se tenir debout.

La bouche en cœur.

Toutes ces méditations sur la révélation par l'image, de notre véritable nature, m'amenèrent par un processus logique à contempler ma propre image dans un miroir, et à me souvenir qu'il existe d'autres peintres qui ne sont pas fous ou du moins pas encore considérés comme tels, et qui répondent au nom ingénieux de visagistes.

Car nous assistons à cette chose surprenante, c'est que la dégradation du visage humain par les peintres contemporains et plus particulièrement celle du visage féminin, a provoqué par contre partie, la rénovation et l'embellissement des mêmes visages par des artistes qui au moyen de manipulations savantes, de poudres, de fards, non seulement combattent les ravages du temps mais imposent des modes de maquillage et de coiffure aussi importantes, que celles de la couture.

C'est ainsi que je me trouvai assise au premier rang chez Desfossés, pour voir ce qu'un des meilleurs visagistes actuels, Jean d'Estrée, nous offrait comme figure idéale pour l'hiver qui vient. A ce dessein, encadrées par un petit théâtre que je me refuse à nommer Guignol, de fort jolies filles montraient le fin du fin du dernier cri, à savoir le maquillage luisant et la bouche en cœur. Ne me demandez pas par quelle magie la coquetterie parisienne réussit à discerner une dame maquillée en luisant, d'une dame dont tout simplement le nez brille. Le fait est là. La seconde est une sotte et la première est une fée ; et tout le monde de cet hiver voudra luire et non pas briller. Mais pour ce qui est de remettre en faveur « la bouche en cœur » je crains que Jean d'Estrée ne rencontre une opposition sérieuse. De fait, le guignol fut longuement agité de soubresauts derrière son rideau hâtivement baissé. Un mannequin sanglotait invisiblement et poussait de déchirants soupirs. Elle ne voulait pas qu'on lui rapetisse la bouche, et l'on avait beau lui assurer que cette bouche en cœur ne serait rien moins que l'arc de Cupidon, en fille de son époque elle trépignait le cœur — organe inutile — et Cupidon, dieu périmé. L'assistance attendait, haletante, le rideau s'ouvrit, et la jeune personne, coiffée à ravir se montra, toute luisante, mais cette fois de larmes mal séchées, cependant qu'elle nous régalait d'un triomphant sourire de cannibale repue, de star dentifrice, de prix de beauté chez les caïmans, et de piège à loups. C'en était fait, la reine de cœur était vaincue par la croqueuse de diamants.

Écrit sur de l'eau.

Cela dit, toutes les expositions ne se font point en vase clos. Depuis quelque temps la radio nous offrait un débat sur la circulation, débat destiné à en résoudre les difficultés, mais dont le résultat, grâce au Salon de l'automobile et au Salon nautique, fut un de ces embouteillages fastueux et coordonnés qui valent vraiment à Paris son titre de capitale.

Tout n'est pas à déplorer dans un embouteillage ; je me fais une joie de le signaler aux théoriciens de la route. Indépendamment d'un salutaire exercice de patience, il faut constater que l'immobilité propose plus de spectacles que la vitesse. Celle-ci vous entraîne et celle-là vous instruit. Du sein d'un autobus je pus m'instruire du charme des arts nautiques. A la faveur d'un de ces soleils d'automne qui nous sont parfois offerts pour nous faire croire qu'il y eut un été, la Seine et ses ponts pavoisés brillaient d'autant de facettes et d'éclats qu'une pêche miraculeuse, et l'animation des berges, le nombre et la diversité des esquifs, eût enchanté Maupassant. A tout instant un canot, une barque se détachaient des rives et jouaient sur les eaux, on ne sait quel jeu espiègle de dauphins. Des démonstrations de ski nautique ajoutaient à un spectacle vieux comme le monde, le piment de l'audace contemporaine. Des athlètes se faisaient promener au bout d'une corde et sur une planche, à la vitesse d'un bolide et, se maintenant en équilibre contre tout espoir, jetaient la déception, au sein d'un millier de badauds, grands amateurs d'accidents. Emmitouflés par anticipation, ces spectateurs bénignement féroces, attendaient que leurs demi-dieux basculassent dans l'eau froide. Neuf sur dix se sentaient l'âme de Carrier. Pendant ce temps, des canots à vapeur rebondissaient comme les pierres plates des ricochets. L'air les disputait au fleuve. Un ballon amarré dominait la fête, de son ventre paternel et publicitaire, et, tracés par les tritons et les embarcations, les sillages entre-croisés laissaient de fins et fuyants hiéroglyphes d'écume, cent fois effacés et recommencés et dont le mystérieux enchevêtrement était celui d'une histoire écrite en un langage inconnu. Enfin, dans une odeur combinée d'essence et d'otarie, l'autobus reprit son cours, cahotant la mauvaise humeur des voyageurs dont aucun, bien entendu, ne voulut convenir que sans bourse délier et sans fatigue, il venait de parcourir la plus charmante des expositions.

Germaine Beaumont.

PROMENADES

LE DIMANCHE A TROIS HEURES...

Je n'en tire jamais que désespoir et ne puis pourtant m'en dispenser. Durant six jours, j'envisage de finir la semaine par une excursion. Le samedi soir encore, une pensée me travaille, celle d'avaler le lendemain matin un somnifère violent qui me fera dormir toute la journée. Mais le dimanche après-midi, vers 3 heures, me voilà sur le balcon envers et contre tout. C'est en avril que j'ai pris cette habitude, nous sommes maintenant en octobre et je ne parviens plus à m'en passer. Est-ce ma faute si, tous les dimanches vers 3 heures, les couples défilent sous ma fenêtre, sans parler?

Sachez que j'habite dans une sorte de caserne à bon marché, en bordure de Moorburg. Un pas sur le balcon et d'un coup d'œil à gauche je vois notre rue encaissée. Elle a de grands immeubles gris, des cheminées noires, une épicerie, une crèmerie aux vitres dépolies ; devant les fenêtres d'étroits balcons ; derrière, des rideaux de tulle gris.

De mon balcon, je distingue jusqu'aux papiers des appartements d'en face. Voilà longtemps que leurs dessins me sont familiers. J'entends des disputes, des marches militaires lancées par de vieilles radios, je sens la puanteur monter des poubelles alignées sur le trottoir. Je respire l'odeur de mangeaille qui jaillit des maisons.

Dans ma rue, un seul arbre. Autour de cet arbre, une horde d'enfants joue perpétuellement.

Vers la droite, je vois une prairie. Pourquoi, mon Dieu ! les enfants jouent-ils toujours autour d'un arbre planté en pleine rue et non pas dans cette prairie? Dans le lointain, j'aperçois quelques crêtes. Entre ma maison et ces montagnes, une cité ouvrière toute blanche s'étire ; mais je n'y suis jamais allé.

L'essentiel est une petite rivière, la Kollau, qui serpente au milieu des prés. Sur chaque rive court un sentier. Pendant la semaine, quelques cyclistes seulement empruntent ces chemins mal tracés et couverts de gravier.

Mais le dimanche, quand arrivent les couples, tout se transforme. Un peu avant 3 heures, je me poste sur mon petit balcon. Je me penche sur la balustrade à barreaux, la tête dans les paumes. J'essaie de prendre un air indifférent comme si le hasard seul m'avait fait sortir. J'attends, car tous les dimanches après-midi,

vers 3 heures, la même chose se produira, j'en suis sûr. Au comble de la tension, je guette vers la gauche.

Quelques minutes après 3 heures, les premiers surviennent. Des familles, toujours les mêmes familles. Depuis longtemps, je les connais bien. Je sais les visages des hommes, les robes de leurs femmes, les tresses des filles, la taille des ballons des petits et quelle est leur couleur.

Les enfants courent devant. Ils portent presque tous des paquets de tartines ficelés qu'ils mangeront dans un coin de la prairie, là où je ne peux plus les traquer. Les parents suivent à pas lents, imperturbables, l'œil fixe. Parfois ils lancent à leurs rejetons des mots d'encouragement catégorique. Mais ce qui me terrifie — et me pousse, malgré ma répugnance, à revenir sur le balcon tous les dimanches après-midi — c'est que jamais ils ne parlent entre eux. Pas une seule fois, ils ne se regardent. Toute leur attention se concentre sur les enfants. Ils se taisent.

Chose étrange : ces promeneurs de 3 heures de l'après-midi, le dimanche, je ne les accompagne que du début de la rue, un bout de prairie jusqu'au milieu de la rivière. Pourtant, j'imagine très convenablement leur départ en promenade. Je vois les familles assises au déjeuner, je pressens leur hâte à décamper, à descendre l'escalier — la porte d'entrée claque, son carreau vibre longtemps — — elles prennent le métro, toujours muettes, se compriment dans la voiture de queue, descendent et, sans un mot, commencent leur marche. Je connais leurs reflets dans les vitres. Bien avant d'apercevoir quoi que ce soit, je hume l'hostile silence des couples. Toute la semaine, je le devine. Mais j'arrive tout de même à le supporter, à distance.

Vers 3 h. 30, quand les familles sont déjà arrivées à la rivière, surviennent les couples d'amoureux. Toujours les mêmes. Je les possède encore mieux que les gens mariés — si c'est possible. Leurs regards ne m'échappent pas, je sais bien comme, à plusieurs reprises, ils tentent un sourire. Les mains jointes, ils s'appuient l'un à l'autre. Eux aussi, ils se taisent, mais mon épreuve, l'effroi qui pénètre tout mon corps, c'est leur effort, leur entreprise torturante de se dire au moins un mot. Ils déglutissent, leurs mines se crispent, ils marchent plus vite ; ils se mettent à courir, du doigt, ils montrent n'importe quoi, sans jamais parvenir à parler.

Impossible, la semaine entière, de trouver le repos, car me poursuit le désespérant mutisme de ces couples qui s'aiment. Pourtant, quelque atroce que soit ce spectacle, je ne puis que je ne revienne sur le balcon le dimanche suivant vers 3 heures.

Le lundi matin, quand les images de l'après-midi précédente m'oppressent trop violemment, je me promets de partir la prochaine fois. Ou alors — mais cette pensée si hardie, j'ose à peine la formuler, à bout d'imagination — je projette de me mêler aux promeneurs, de remonter ma rue, de passer devant chez moi, de traverser la prairie, de longer la rivière, d'aller jusqu'à la cité ouvrière, de continuer jusqu'aux montagnes. Je n'en serais jamais capable, je le sais bien. J'ai peur de déranger un ordre que, sans le connaître, je redoute. Jamais d'ailleurs ne passent sous ma

fenêtre de gens seuls le dimanche après-midi vers 3 heures. Les premières semaines, alors que je croyais encore à un hasard, j'ai attendu la venue de solitaires, un ouvrier en chapeau melon, un adolescent à lunettes de nickel dans son costume étriqué de première communion. Mais je suis maintenant certain que le dimanche entre 3 et 4 il n'y a que les familles et les amoureux pour emprunter ma rue.

Dès 4 heures, quand commence à monter le vacarme des stades du quartier, la rue se gonfle de sa rumeur quotidienne. Je rentre alors, je referme soigneusement la porte du balcon, tire les rideaux. Affalé dans le fauteuil, je réfléchis aux chemins que prendront les couples pour revenir en ville. Mais ma chasse est finie.

L'évocation de ces tête-à-tête silencieux m'affole petit à petit, grands dieux ! Il me faut cependant, chaque dimanche à 3 heures, reprendre mon poste sur le balcon.

Je suis assez honnête pour m'avouer que ce n'est pas la curiosité qui me pousse ; je ne cherche pas à savoir si l'un des couples que je pourchasse a changé si peu que ce soit ; je ne souhaite pas découvrir quelque infime particularité qui m'ait échappé jusqu'alors. Je suis presque apaisé au contraire si rien n'a bougé. Combien de temps en sera-t-il ainsi? En hiver, vers Noël, tout sera probablement transformé. Non, cet hiver il n'y aura rien de nouveau.

La mort peut-être bouleversera ces choses un jour. Mais je ne pourrai plus supporter le chambardement provoqué par la mort.

Tout dépend de moi. Il faut que chaque dimanche, vers 3 heures, je fasse un pas sur le balcon, car il n'est pas d'autre possibilité d'arracher les couples à leur stupéfaction silencieuse. Les visages me traqueront toute la semaine, au cœur des nuits même : je dois soutenir leur obsession, tant qu'elle durera.

Dimanche prochain, je reviendrai sur le balcon.

Dimanche prochain, vers 3 heures.

WALTER JENS.

(Traduction de Jacques Nobécourt.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1950. 62022.